



N° 127, 2019/1

Promotio Iustitiae

Secrétariat pour la Justice Sociale et l'Écologie (SJES), Curie Généralice de la Compagnie de Jésus, Rome, Italie

Droits des peuples autochtones et l'écologie intégrale : **Amazonie, Grands Lacs et forestières Asiatiques**



Droits des peuples autochtones et l'écologie intégrale :

Amazonie, Grands Lacs et forestières asiatiques



Secrétariat pour la Justice Sociale et l'Écologie (SJES)
Curie Généralice de la Compagnie de Jésus
Borgo Santo Spirito 4, 00193 Rome, Italie

Éditeur : Xavier Jeyaraj, SJ
Éditeur associé : Bernard Goubin, SJ
Coordinateur de Rédaction : Rossana Mattei

Promotio Iustitiae (PJ), publié par le Secrétariat pour la Justice sociale et l'Écologie de la Curie Généralice de la Compagnie de Jésus à Rome, paraît en français, anglais, espagnol et italien, est disponible sur Internet à l'adresse suivante www.sjweb.info/sjs/

Le numéro 101 de *Promotio Iustitiae*, publié en 2009, fut le dernier numéro que nous avons imprimé. Nous n'avons publié ensuite que des versions électroniques. Par conséquent, nous vous recommandons chaudement d'imprimer ce numéro pour le mettre à disposition dans les salles de lecture, les bibliothèques, etc.

Si quelque chose vous a frappé dans ce numéro, n'hésitez pas à nous le faire savoir brièvement. Pour communiquer une lettre à publier dans un prochain numéro de *Promotio Iustitiae*, veuillez utiliser le l'adresse électronique : sjes-sec@sjcuria.org

La reproduction d'articles est encouragée ; merci de citer *Promotio Iustitiae* comme source, ainsi que notre adresse, et de nous envoyer une copie de la reproduction.

(Photo on the front cover – Fernando Lopez, SJ)

Table de Matières

| | |
|---|-----------|
| Éditorial..... | 7 |
| Xavier Jeyaraj, SJ | |
| Se réappropriier les sources de la vie et de la justice | 10 |
| José Miguel Jaramillo, SJ | |
| Apprendre à bien vivre auprès des peuples autochtones <i>Quechua</i> et <i>Awajùn</i> du Pérou..... | 15 |
| Carlos Canessa, SJ | |
| Naviguer et cheminer avec les peuples autochtones..... | 21 |
| Valerio Paulo Sartor, SJ | |
| Quelque chose de nouveau est en train de naître ! Synode de l'Amazonie: Nouvelles voies pour l'Église et pour une écologie intégrale | 26 |
| Équipe itinérante | |
| Lettre au Cardinal Lorenzo Baldisseri..... | 31 |
| Tim Kesicki, SJ | |
| De la réconciliation à la décolonisation : un guide approximatif..... | 36 |
| David McCallum, SJ et Peter Bisson, SJ | |
| Les jésuites du Canada : nos apostolats parmi les peuples autochtones aujourd'hui..... | 42 |
| Gerald McDougall, SJ | |
| Problèmes amérindiens et défis pour l'Église dans la pastorale autochtone | 48 |
| Joseph Daoust, SJ | |
| La mission des Rocheuses aujourd'hui..... | 52 |
| Patrick J. Twohy, SJ | |
| Ministère autochtone jésuite en Alaska | 55 |
| Richard Magner, SJ; Mark Hoelsken SJ; Thomas Provinsal SJ; et Gregg Wood SJ | |
| Sagesse africaine et respect de notre Maison commune | 58 |
| Ghislain T. Matadi, SJ | |
| L'écologie : un outil pour la paix dans le nord-est de l'Inde | 64 |
| Walter Fernandes, SJ | |
| Les peuples autochtones en Inde et l'écologie intégrale | 70 |
| Agapit Tirkey, SJ | |
| Faire un mille de plus avec les autochtones..... | 76 |
| P.A. Chacko, SJ | |
| Le Jharkhand autochtone : Les oiseaux et les poissons prédisent les saisons de la nature..... | 82 |
| Stan L. Swamy, SJ | |

| | |
|---|-----------|
| Les jésuites qui voyagent parmi les peuples autochtones de l'Asie et du Pacifique..... | 85 |
| Jojo M. Fung, SJ | |
| Intégrité culturelle, droits et accompagnement | 91 |
| Pedro Walpole, SJ | |
| Écologie intégrale sur les terres autochtones | 98 |
| Bronwyn Lay | |



Éditorial

Xavier Jeyaraj, SJ

L'Encyclique *Laudato Si'* du Saint-Père, le pape François, sur le soin porté à notre maison commune est une critique convaincante de la crise environnementale, mais aussi de la crise morale et écologique. Il souligne clairement qu'il existe une « relation intime entre les pauvres et la fragilité de la planète » (LS 16).

Poursuivant ses préoccupations concernant l'interdépendance de la crise écologique et de la pauvreté, en se concentrant particulièrement sur les indigènes, le pape François a suggéré un synode panamazonien lors de la visite *ad limina* des évêques péruviens et l'a annoncé officiellement lors de l'Angélus le 15 octobre 2017. Il a déclaré : « Le but principal de cette convocation est d'identifier de nouvelles voies pour l'évangélisation de ce segment du peuple de Dieu, en particulier les peuples autochtones, souvent oubliés et sans perspective d'avenir pacifique, en raison également de la crise de la forêt tropicale amazonienne, poumon d'une importance primordiale pour notre planète. »

Ce Synode spécial sur l'Amazonie qui se tiendra à Rome du 6 au 27 octobre 2019 ne se limitera pas à la région géographique amazonienne. Le document préparatoire du Vatican indique : « Ce ne sont que les premiers pas en vue de la construction de ponts avec d'autres biomes importants de notre planète, tels que les Grands Lacs, les régions forestières asiatiques et l'aquifère guarani, entre autres ». C'est une invitation à écouter le cri de notre « maison commune » ainsi que le cri des peuples autochtones de ces régions. En fait, la phrase souvent répétée « Terres riches - populations pauvres » convient parfaitement aux populations autochtones vivant dans 70 pays différents.

Le Forum permanent des Nations Unies sur les questions autochtones (UNFPPII) a déclaré : « Les peuples autochtones du monde entier ont demandé que l'on reconnaisse leurs identités, leurs modes de vie et leur droit aux terres, territoires et ressources naturels traditionnels ; pourtant, au cours de l'histoire, leurs droits ont été violés. Les peuples autochtones font sans doute partie des groupes les plus défavorisés et les plus vulnérables du monde aujourd'hui. » Malgré des progrès notables dans la reconnaissance de leurs droits et de leur dignité, la ruée mondiale vers les terres et l'exploitation des ressources naturelles par des sociétés rapaces en collusion avec des hommes politiques corrompus détruisent rapidement ces régions et les dépossèdent de leur principal moyen de survie. En fait, les défenseurs des droits des peuples autochtones, qu'ils soient des individus ou des organisations, sont confrontés à des violences associées à une criminalisation croissante et aux violations de leurs droits.

Au sein de la Compagnie de Jésus, la première expression faisant autorité en matière de préoccupations écologiques est apparue dans le décret n° 1 de la Congrégation générale (CG) 33 en 1983 qui a élu Peter Hans Kolvenbach au poste de général. Elle annonçait : "Le manque de respect à l'égard d'un Créateur aimant aboutit à un déni de la dignité de la personne humaine et à la destruction aveugle de l'environnement (n.35)."

En 1995, le décret 20 de la Congrégation générale 34 a de nouveau fait écho aux préoccupations d'une écologie intégrale et recommandait au Père général de mener une étude et de prendre des mesures concrètes. Sur la base de cet appel de la 34e Conférence des parties, le Secrétariat à la justice sociale a mené une étude et publié une *Promotio Iustitiae* (PI, 70, avril 1999) intitulée *Nous vivons dans un monde brisé*. L'étude a mis en évidence les trois domaines à souligner en ce qui concerne l'écologie, tels que proposés par la 34e Assemblée générale, à savoir la spiritualité ignatienne, le travail et la coopération apostoliques et les décisions relatives au mode de vie et aux institutions.

Reconnaissant la nécessité d'une action urgente, la Compagnie de Jésus de 2008 a invité chaque jésuite à « surmonter le doute et l'indifférence pour assumer la responsabilité de notre maison, la terre » (GC35, D.3, n° 31). "La protection de l'environnement affecte la qualité de nos relations avec Dieu, avec les autres êtres humains et avec la création elle-même (n° 32)... L'eau empoisonnée, l'air pollué, la déforestation massive, les dépôts de déchets atomiques et toxiques provoquent la mort et des souffrances indicibles, en particulier pour les pauvres. De nombreuses communautés pauvres ont été déplacées et les peuples autochtones ont été les plus touchés (n° 34)."

L'appel de la CG35 à agir de manière responsable a abouti à un processus de discernement ignatien et à la préparation d'un rapport spécial sur l'écologie intitulé "*Guérir un monde brisé*" (PI 106, 2011/2). Le rapport appliquant la méthode de l'enseignement social catholique fondée sur le principe voir-juger-agir présente des recommandations concrètes d'action à différents niveaux.

La Compagnie de Jésus a reconnu pour la première fois en 1995 les conditions épouvantables des *peuples autochtones* et a déclaré : « Les peuples autochtones dans de nombreuses régions du monde, isolés et relégués à des rôles sociaux marginaux, voient leur identité, leur patrimoine culturel et leur monde naturel menacés... » et a invité « toute la Compagnie à renouveler son engagement de longue date envers ces peuples » (GC34, D3, n° 14).

Conformément à cet appel, les Provinces et les Conférences ont pris des initiatives concrètes pour accompagner les indigènes et être à leurs côtés dans leurs luttes en faisant preuve de créativité. Quelques jésuites issus des Conférences ont réfléchi et ont partagé leurs points de vue sur le thème des Autochtones dans *Promotio Iustitiae* (PI 104, 2010/1). La qualité du travail qui se déroule dans nombre de ces régions, malgré les difficultés, les tensions, les persécutions et les conflits, pourrait nous aider à construire une vision et un chemin plus ouverts pour l'Église et la Compagnie de Jésus en ce qui concerne le sort des peuples indigènes et des peuples autochtones, ainsi que leur relation avec l'écologie et l'environnement.

Dans ce numéro de *Promotio Iustitiae* sur les **Droits des peuples autochtones et l'écologie intégrale**, qui tient compte du synode en Amazonie, les jésuites de 5 Conférences, qui accompagnent les peuples autochtones depuis de nombreuses années, ont réfléchi aux droits des peuples autochtones et à l'écologie intégrée des points de vue de la justice et de la réconciliation. Le Synode est une merveilleuse occasion pour l'Église de discerner, de planifier et de trouver collectivement de nouvelles voies menant à une écologie intégrale du point de vue de la relation symbiotique existant entre les peuples autochtones et l'écologie et de la crise morale et écologique croissante.

Pour la Compagnie de Jésus, réfléchir du point de vue des droits des Autochtones et de l'écologie intégrale est un bon moyen de se préparer à contribuer au Synode sur l'Amazonie. Les auteurs d'Amérique latine, du Canada, des États-Unis, d'Afrique, de la région Asie Pacifique, y compris de l'Australie et de l'Inde, partagent non seulement leurs témoignages, leurs réflexions et leurs idées sur la base de leur expérience personnelle de vie et de travail avec les Autochtones, mais analysent aussi la situation de manière critique et font part de leurs préoccupations au sujet des luttes et des aspirations des peuples autochtones aujourd'hui. Ils discutent et questionnent nos attitudes individuelles et collectives à leur égard. Étant souvent obsédés par notre propre implication dans le monde qui nous entoure à la fois matériel et orienté vers le pouvoir, leur vie simple, leurs valeurs communautaires, leur hospitalité, leur attention mutuelle et leur relation symbiotique avec la nature ne semblent pas avoir d'importance pour nous et encore moins pour ceux qui sont au pouvoir.

Un de mes amis tribaux en Inde m'a dit : « Si vous voulez vraiment sauver la planète, respectez, protégez et défendez les autochtones et leurs droits. »

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet



Se réappropriier les sources de la vie et de la justice

José Miguel Jaramillo, SJ

Ancien membre de la Mission indigène de Guamote, Équateur

Les relations traditionnelles des peuples autochtones avec la terre, la communauté, les autres cultures et le marché continuent de changer. Dans certains cas, elles le font en réponse à la pression des divers projets de développement promus par les États et les ONG. Dans d'autres, comme réaction à leur propre souhait de bien-être dans un monde où le regard change au contact des autres, où la modernité et sa technologie pénètrent inexorablement dans les espaces les plus intimes jusqu'à faire muter chez les gens l'imagination et l'identité elles-mêmes. Quoi qu'il en soit, le développement et la croissance économique basés sur l'exploitation des ressources naturelles ne s'arrêtent pas. Malgré le fait que dans ce qu'on appelle le « Premier Monde » l'économie migre vers la prestation de services et l'innovation technologique, ce qui change est seulement le type de ressources naturelles à exploiter dans des zones moins explorées, lesquelles sont habituellement habitées par les peuples autochtones comme dernières zones de refuge. Quant aux pays du « Tiers Monde », appelés de manière euphémique « en voie de développement », ils ne peuvent faire l'impossible saut magique vers le Premier Monde en laissant de côté l'exploitation-exportation de ressources naturelles avec plus ou moins de valeur ajoutée. De toute façon, la pression sur l'accès aux ressources naturelles se heurte chaque fois plus à la présence et aux droits des peuples autochtones dont les territoires sont envahis par l'industrie minière, l'agro-industrie et l'élevage, et dont les leaders sont criminalisés du fait qu'ils s'opposent au « développement ».

Mais il ne s'agit pas seulement d'un conflit pour les droits de propriété des biens de la nature, conflit qui plane, vorace, sur les océans, les sources d'eau douce, les haut-plateaux andins, les jungles centre-américaines et l'Amazonie, en Amérique Latine. L'affrontement principal a lieu au niveau de l'imposition d'imaginaires qui forcent les peuples à considérer comme « ressources » ce qui a traditionnellement été considéré comme des « dons ». Et ceci constitue un des niveaux les plus élevés de violence car il force les peuples autochtones à lutter, y compris pour la défense de leurs droits et traditions, dans les termes ou les imaginaires chaque fois plus assumés des colonisateurs : le commerce et la protection des « ressources ». Ainsi, la Terre, qui dans les différentes conceptions originaires des peuples autochtones d'Amérique est mère, source, berceau et refuge, espace de vie inséparable de l'existence de tous ceux et celles qui y habitent, est traitée comme une extériorité étrangère, utile et nécessaire pour les affaires. Avec cette colonisation des imaginaires fondamentaux, nous sommes poussés (autochtones et non-autochtones) à la scission de la vie elle-même au moyen de la rupture forcée avec le biome dans lequel nous habitons.

De ce fait, quand les militants autochtones sont conscients qu'ils ont été entraînés dans la lutte en faveur de la vie en des termes de lutte pour les « ressources », la résistance et l'indignation sont insuffisantes pour éliminer l'angoisse de savoir que dès le début on a perdu la bataille : que la lutte n'est plus pour *vivre bien*, mais pour *ne pas vivre mal*. Pire encore, l'inquiétude augmente quand les fossés générationnels font surface et quand on constate la division de la communauté qui lutte pour maintenir les imaginaires qui soutiennent ses traditions et ses rites. Ainsi, dans une même communauté on trouve des jeunes et des vieux qui luttent pour maintenir l'oxymore de l'intégration des cultures en essayant de vivre le meilleur des « deux mondes », comme lorsqu'ils distinguent des cultures bio pour leur consommation propre et emploient des produits agrochimiques pour maximiser les possibilités toujours insaisissables de rentabilité de la récolte qui va au marché. D'autres refusent d'accepter la contradiction vitale dans laquelle ils se trouvent et défendent la pureté d'un héritage menacé en fouillant dans leur mémoire collective pour renflouer des fragments de ce qui fut un jour ; et qui se débattent entre l'isolationnisme et la nostalgie d'un passé glorieux ou mythique, y compris en refusant des façons de faire chrétiennes qui leurs ont été imposées par le processus de colonisation. Il y a aussi ceux qui s'avouent vaincus et essayent de s'incorporer à la logique de l'utilisation des ressources de la biomasse pour *vivre mieux que le reste des familles* ; pour cela, ils emploient les possibilités de l'intégration dans la culture dominante à travers la migration temporelle, l'éducation de teinte occidentale et l'exploitation commerciale de leur propre culture. Ceux qui agissent ainsi deviennent les groupes « à succès et développés », avec de l'argent et même de l'influence politique, bien que fréquemment chargés de népotisme.

Toutefois, pour compliquer encore plus les choses, au milieu de tous ces « groupes » et de leurs « stratégies », il y a des présences religieuses externes, surtout des formes de christianisme qui soutiennent chacune de ces tendances au nom de « Dieu ». Cela va de la présence « bienveillante » de missionnaires qui cherchent à « éduquer » les gens afin qu'ils soient des autochtones modernes et pieux, en passant par les expériences « d'inculturation » qui valorisent ce qui est autochtone comme une source de révélation, et qui proposent des formes de présence qui vont du respect à l'accompagnement solidaire et à la découverte de la richesse mutuelle de leurs différences au moyen de processus de conscientisation. Cela va jusqu'au quasi déni de la culture et de leurs traditions « païennes » au profit de fondamentalismes religieux associés à une théologie de la prospérité individuelle qui assure de bonnes sources de financement par ses modèles de succès (réalité de plus en plus fréquente, vu que les autochtones qui font les meilleures affaires font usuellement partie des diverses dénominations évangéliques).

Il n'empêche, ce sont bien les peuples autochtones, avec leur manière de vivre et de résister à ces changements, qui font que nous prenons conscience de ce processus. Par leurs relations à la terre et à la communauté, ils mettent en évidence, à travers leur culture et traditions, qu'au lieu du biome duquel nous faisons partie comme un don et une grâce, nous sommes entrés dans une logique qui nous impose une vie de lutte et de concurrence où tout devient « bio-ressource », jusqu'aux territoires scindés avec leurs habitants (minéraux, flore, faune et humains) qui doivent être utilisés (exploités) à des fins supérieures de « développement » en forme de croissance économique, où la composante « ressource » finit par étrangler celle du « bio ». En effet, pour les peuples autochtones d'Amérique, il ne s'agit pas seulement de

biomasse (énergie organique disponible) ni de biomes (zones de vie) indépendantes de l'être humain, sur lesquelles nous aurions une autorité.

Ce phénomène se révèle par excellence dans les villes, où les autochtones qui ont migré pour des raisons diverses, y compris le besoin de survie, se sentent perdus et déracinés. En effet, plus le territoire est urbanisé, plus grande est la scission avec le biome, plus forte est la concurrence pour les ressources ainsi que l'éloignement vis à vis des cultures ancestrales. À cause de cela, ce phénomène, en son revers, nous permet également d'éclairer le vide des citoyens, lesquels vivent pour travailler et travaillent pour consommer. Ils habitent un territoire artificiel où plus rien n'est gratuit ni un don ; au contraire, tout est ressource rare pour laquelle on doit travailler afin de combler, avec effort et produits, la croissante fragilité et carence existentielles au sein de relations communautaires et socio-environnementales de concurrence pour les ressources limitées d'un biome couvert de béton, d'acier et de circuits intégrés.

La foi catholique même le rappelle, chaque Mercredi des Cendres : « tu es poussière et tu retourneras à la poussière ». Commémoration de la création, qui dans la version judéo-chrétienne affirme que nous sommes fils de *Adama* (terre), terriens (*Adam*), et qu'à elle nous retournerons. Mais pour les peuples autochtones, faire partie de la terre ne fait pas seulement référence à une origine et une fin matérielles, mais à la constitution même, aux caractéristiques de l'existence humaine, qui ne sépare jamais de l'*Adama*, de la *Pachamama*. De ce fait, les autochtones ne se conçoivent ni ne peuvent vivre en plénitude lorsqu'ils sont arrachés à leur territoire, selon une histoire qui se poursuit. Parce que les montagnes, les plantes, les pierres et les fleuves... sont des sources de vie, une « commune-unité » qui nous héberge, sans jamais oublier la présence des esprits qui y ont vécu dans le passé car ils sont encore des compagnons de route. Pour cette raison, en altérant les cours d'eau et les forêts, on affecte les ancêtres qui y habitent autant que nous-mêmes qui les utilisons. Les peuples ancestraux nous montrent que nous ne sommes ni le centre ni la fin ultime de la création ; nous provenons d'*Adama* mais *Pachamama* n'existe pas pour que nous nous en servions. La terre est la mère qui nous a « accouchés », qui nous accueille et de laquelle nous vivons, parce que nous sommes tous *Adam*, surgis de son eau, sa boue, son bois ou son maïs comme le racontent les mythes.

Ainsi, pour les diverses cultures autochtones, il ne peut y avoir de « gouvernement » ni de « pouvoir » sur la terre (Genèse 1,28), mais plutôt une interaction respectueuse avec la création. Les peuples autochtones le savent et le vivent ainsi : la vie (biome global) n'est pas une « chose » qui puisse être « utilisée » sans que soient payées les conséquences de l'altération de ses harmonies. C'est pour ça que leurs rites et traditions cherchent toujours la justice comme une expérience commune de restauration de l'équilibre. Une justice qui a des dimensions cosmiques et où il semblerait qu'il n'y ait pas d'espace pour le pardon et l'oubli. Une quête de l'équilibre qui s'exprime dans des rites de rétribution et d'offrandes à la terre, dans la non-appropriation de ce qui est commun et la solidarité avec ceux et celles qui sont dans le besoin, dans le travail coopératif communautaire, dans la redistribution des ressources de celui qui en a davantage en le rendant responsable des fêtes ; et aussi dans la réciprocité des actes de violence et des crimes de sang entre membres de diverses tribus parce qu'ils menacent l'équilibre de leur coexistence. Bref, nos frères et sœurs autochtones cherchent à

vivre en harmonie avec la nature (un biome qui inclut tout le monde), laquelle est un guide lorsqu'on l'écoute et la respecte mais qui punit violemment quand on la menace et essaye de la gouverner. C'est pour cela que divers mythes de ces peuples nous racontent que nous ne pouvons pas détruire la Grande Maison ou Maison commune sans que la *Pachamama* (Terre-Mère) élimine la génération qui la menace, et préserve un reste de peuples pour qu'ils vivent en harmonie avec elle. En effet, la Vie ne se violente pas elle-même ; elle se fait justice en se restituant et en se rénovant.

Aujourd'hui nous avons besoin de reconnaître avec humilité et courage les liens profonds qui nous unissent avec les peuples autochtones dans leurs cultures et pratiques ancestrales, mais que nous avons mis de côté pour promouvoir divers paradigmes de développement et de suprématie culturelle et religieuse. En ce qui nous concerne, nous pourrions aller jusqu'à dire que dans l'expérience du Cardoner, Saint Ignace a acquis une vision synthétique et organique renouvelée sur la vie, qui n'a pas dû être très différente de l'expérience première des imaginaires de nos peuples autochtones : tout est un, mais pas le même. En effet, les peuples autochtones nous enseignent un mode de vie qui n'est pas simplement animiste ou panthéiste (des concepts étrangers à leur expérience), ils nous rappellent également ce qu'Ignace a recueilli dans les Exercices Spirituels : que nous sommes créés, que nous devons mettre en ordre nos affects, que nous devons « utiliser » de ce qui est créé pour autant que cela nous aide à vivre la plénitude pour laquelle nous avons été créés – par un Dieu qui ne cesse d'habiter et de travailler en *toutes* les créatures pour que nous fassions nôtre sa volonté et que nous collaborions activement pour qu'il en soit ainsi où que nous soyons. Tout cela nuancé par l'expérience chrétienne de la miséricorde comme manifestation amoureuse du Père créateur, laquelle, libérée des marques de cynisme et d'incohérence, rend parfaite la justice.

Il y a en Amérique latine une longue tradition de jésuites qui ont vécu et travaillé avec les peuples autochtones et ont continué à contribuer à la réflexion et la diffusion des cultures, traditions et imaginaire ancestral même en de nouveaux lieux de mission. On compte actuellement environ 66 personnes qui travaillent directement ou indirectement pour les peuples autochtones : 24 au Mexique, 13 au Pérou, 10 au Brésil, 7 en Bolivie, 5 en Amérique centrale, 3 au Chili, 2 en Équateur, et 2 au Paraguay. La gamme des services s'étend des paroisses avec une pastorale plus ou moins inculturée, des institutions interculturelles et scientifiques, des radios communautaires, des écoles et des centres de formation professionnelle, des organisations de producteurs biologiques et de « commerce équitable », jusqu'à la simple présence de solidarité en territoire étranger par des communautés qui s'ouvrent et accueillent les Nôtres, non sans crainte de néo-colonialismes religieux, humanistes et même écologiques.

Cependant, les défis et les possibilités pour la Compagnie de Jésus de servir les peuples autochtones sont énormes aujourd'hui. Elle doit continuer à accompagner leurs luttes pour les biomes, la vie dont nous faisons partie, avec une présence de soutien solidaire et/ou missionnaire, l'*advocacy*, le soutien juridique et financier... Par-dessus tout, elle devrait favoriser une nouvelle compréhension de la justice et du droit, qui reconnaisse la valeur intrinsèque de la création, qui aide à la protéger (à nous protéger) au présent et à préserver la viabilité d'un avenir digne pour tous dans la Maison commune. Au niveau politique, elle

devrait promouvoir des changements au niveau des cadres réglementaires afin d'y inclure les Droits de la Nature, comme on l'a déjà fait en Équateur et en Bolivie, même si c'est menacé d'annulation du fait que ce ne sont pas des politiques d'État, mais de gouvernements, et bien que ce soit inscrit dans leur Constitutions. Et au niveau des individus, cela aiderait beaucoup de revoir les réflexions et des recommandations pratiques qui ont été faites dans « Guérir un monde brisé » (*Promotio Iusticiae* 106, 2011/2), puis approfondies dans *Laudato Si'*.

Mais nous devons aussi accompagner ceux, autochtones ou pas, dans les campagnes ou dans les villes, qui « perdent leur vie » en échange de la satisfaction de la concurrence pour le bien-être au moyen de l'utilisation des ressources naturelles et humaines. Ceci peut être fait par tous, indépendamment du fait qu'on soit proche ou lointain des peuples autochtones, dans tous les ministères de la Compagnie de Jésus. Nous pouvons et nous devons, mais cette fois en termes d'écologie intégrale, relever le défi de travailler pour les pauvres, et certains avec les pauvres, et quelques-uns comme des pauvres quand ceux-ci nous ouvrent leurs portes, comme déjà nous y invitait le Père Kolvenbach. Mais nous ne pouvons pas prêcher ce en quoi nous ne croyons pas, nous ne pouvons pas partager ce que nous ne vivons pas. Il nous faut prendre conscience en profondeur des imaginaires fondamentaux à travers lesquels nous interprétons les relations interpersonnelles et socio-environnementales, nous comprenons les biomes et nous lisons les Évangiles. Continuerons-nous à prêcher que nous avons été mis dans l'Éden pour « dominer la création », comme si nous ne faisons pas partie de ladite création, comme si cette domination ne provenait pas de nous-mêmes, de nos affections désordonnées ? Il ne s'agit plus alors de possession ni de prendre soin de qui nous serait étranger, mais de respect envers la réalité qui nous enveloppe, ainsi que nous le montrent les peuples autochtones malgré les menaces qui pèsent sur eux.

Dans toutes nos œuvres et ministères nous pouvons travailler pour ne pas continuer à faire fi de cette mystique écologique incarnée des peuples autochtones qui nous connecte directement avec le cœur des sources mystiques de l'Église depuis les *Semina Verbi* des Pères, en passant par l'héritage spirituel de François d'Assise et d'Ignace, le sang des militants autochtones pour la justice et l'écologie intégrale, jusqu'aux *désirs* qui ont animé l'appel au Synode de l'Amazonie.

Original espagnol
Traduction Christine Gautier



Apprendre à bien vivre auprès des peuples autochtones *Quechua* et *Awajùn* du Pérou

Carlos Canessa, SJ

Délégué pour la Justice sociale et l'Écologie

Les peuples autochtones constituent des sociétés au sein même des états modernes ; ils conservent leurs traditions ancestrales et se considèrent comme une collectivité distincte de la société nationale. Selon l'UNESCO ils seraient plus de cinq mille groupes, composés de plus de 350 millions de personnes et sont présents dans toutes les régions du monde. Rien qu'au Pérou, selon le Ministère de la Culture, il existe 51 peuples autochtones en Amazonie et quatre dans les Andes. Les différences sont grandes ! Et bien qu'ils présentent des réalités et des défis semblables, les généralités nous empêchent de découvrir les richesses de chacune de ces communautés. Peut-être ces réflexions sont-elles pertinentes pour d'autres cultures, mais ma prétention est plus modeste et je veux exprimer ce que je perçois des peuples *quechua* et *awajùn*. Pour ce faire, j'aimerais souligner quelques caractéristiques plus générales de leurs visions du monde, de leurs problématiques et de leurs défis, avec l'intention de susciter la réflexion sur ce que les peuples autochtones peuvent apporter aux États modernes et vice versa afin de construire ensemble un monde meilleur grâce au dialogue interculturel.

I. Vision du monde des *Quechua* et des *Awajùn* : l'importance de l'espace et du temps

En termes généraux, la vision du monde des *Quechuas* ou des *Awajùn* a été exprimée respectivement par Allin Kawsay et Tajimat Pujut. Il s'agit du *Bien Vivre* [Buen Vivir], qui se distingue à la fois de la notion du *Bon Vivant* [en français dans l'original espagnol], laquelle consiste à profiter de la vie dans une perspective individualiste offrant ou donnant l'impression que cela confère un bien-être, et de la notion du *Vivre Mieux* [Vivir Mejor], laquelle est liée au consumérisme. Le *Bien Vivre*, selon Allin Kawsay, priorise une vie simple qui respecte l'équilibre entre ce que la terre produit et ce dont l'homme a besoin.

Selon Allin Kawsay, l'harmonie avec la nature prévaut et l'homme fait partie intégrante de cette harmonie. L'harmonie avec la communauté et avec le cosmos, parce que tout est vie (les personnes, la terre, la forêt, l'eau) et tout est esprit ; et dans ce contexte le *Bien Vivre* est non seulement une vision du monde mais également une spiritualité. Le bonheur des uns dépend de celui de tous et du tout. Il requiert : a) de savoir écouter l'autre respectueusement et en vue de la recherche d'un consensus ; b) de savoir se comprendre, de chercher une voie qui génère

le bien-être de tous, d'aimer et respecter la *Pachamama*¹ ; c) de savoir manger de manière équilibrée, en prenant en compte les cycles de la terre ; d) de savoir célébrer la vie avec les danses collectives liées aux rythmes des semailles et des récoltes, où chacun prend part à la joie ; e) de savoir travailler en recherchant un équilibre entre ce qui bénéficie à l'individu, à la communauté et à la nature ; f) de vivre en réciprocité, non pas dans une relation de bénéfice versus obligation, mais que le 'nous' devienne la clé fondamentale où donner et recevoir sont les deux faces d'une même monnaie ; g) de rechercher la complémentarité, parce que rien ne fonctionne tout seul, tout va par deux : l'enfant et le vieillard, l'homme et la femme, l'être humain et le cosmos vivent en relation ; h) de savoir écouter les aînés qui ont déjà parcouru beaucoup de chemin et qui marquent la route à suivre. Il est important de noter que si ces caractéristiques idéales régissent les *Quechua*, en pratique cela ne se vit pas de manière parfaite.

Si tous les êtres humains et toutes les sociétés avec leurs particularités recherchent le bien-être, les chemins pour y parvenir sont divers et quelques-uns peuvent être trompeurs. C'est pourquoi le dialogue interculturel est un moyen qui permet d'ouvrir nos horizons et de rester vigilants pour éviter les pièges. Je crois que les États modernes aussi aspirent au *Bien Vivre* ; malheureusement les relations sont souvent déformées et biaisées, surtout par la manière d'interagir entre les personnes et la maison commune selon les catégories spatio-temporelles.

a) La proximité ou la distance physique

Un des facteurs importants pour la relation avec les autres et avec notre maison commune est certes la proximité physique. Les peuples autochtones sont le plus souvent regroupés en communautés relativement petites où tous se connaissent. Ils sont en lien permanent avec la nature, ils vivent de ce qu'ils cultivent, de ce qu'ils élèvent ou chassent. Contrairement à nos sociétés contemporaines où plus souvent les personnes se sont éloignées les unes des autres et de la nature.

Partons du fait fondamental de l'alimentation. Dans les sociétés modernes, tout est emballé dans les supermarchés. Un enfant de la campagne, quand il veut du lait, il pense à la vache, aux pâturages, aux rivières, etc. En ville, on pense à une bouteille et à une marque du commerce. On ne fait pas de lien entre l'alimentation et la nature sauf dans le monde de l'industrie. La vision des choses des autochtones est non seulement pratique mais aussi empathique. L'être humain s'enrichit quand il admire les animaux, les plantes, les cours d'eau. Cela éveille de nouvelles sensibilités, développe nos affects, approfondit nos connaissances sur la santé, la rétribution, le processus, la vulnérabilité, la fidélité, la gratuité, etc. Dans les États modernes le contact avec la nature est plus indirect et limité.

Ils prennent également en considération les plantes, l'eau, les montagnes, l'air (la forêt pour les *Awayùn* ou la *Pachamama* pour les *Quechuas*) autrement que comme des objets qui sont beaux à photographier et à poster sur Instagram. À Ocongate, Cusco, là où je vis, on parle constamment de climat : il pleut peu ou beaucoup, il a gelé ou non (les températures sous zéro

¹ La *Pachamama* : concept spatio-temporel qui inclut *Hanaq Pacha* (lieu du ciel), *Kay Pacha* (là où on habite) et *Uku Pacha* (sous-sol et monde souterrain) ; donc la maison commune.

qui affectent les cultures et les animaux). Mais nous ne le faisons pas pour commencer une conversation avec des propos futiles, cela est au cœur de nos conversations parce que les récoltes et les animaux sont en quelque sorte notre survie. Dans les grandes villes, il y a le chauffage, l'air climatisé, etc. ; on croit que cela nous protège mais cela nous éloigne de la réalité de la campagne d'où provient notre nourriture. Pourtant, le climat n'est pas vraiment un sujet banal parce qu'il détermine nos vêtements et la technologie que nous utilisons, de lui dépend si demain nous pourrions acheminer les aliments dans les supermarchés, ou l'eau potable dont nous avons besoin. Ainsi la relation avec la nature, dont les peuples autochtones restent si proche, est importante non seulement pour être heureux mais pour subsister ; les grandes villes croient en être si loin et s'en préoccupent si peu. Les changements climatiques sont perçus par les *Quechuas* et les *Awajùn* de manière palpable et vitale, tandis que les États modernes s'affairent à chercher des alternatives technologiques et scientifiques pour contrecarrer les impacts des changements climatiques par des équipements qui nous protègent du chaud et du froid extrêmes et par des produits chimiques qui conservent la nourriture. Tout cela ne constitue que des moyens artificiels avec l'intention de suppléer temporairement à ce qui est naturel. Et pourtant, lorsque les rivières et les océans auront été contaminés, quand l'industrie aura détruit complètement la couche d'ozone, pourrions-nous survivre ?

Au niveau interpersonnel, la proximité physique avec l'autre est fondamentale aussi. Ce n'est pas la même chose de parler avec une personne via Skype ou dans son salon. Le problème existe aussi quand nous sommes proches physiquement et pourtant absents. Par exemple, si quelqu'un est malade, je lui envoie un Whatsapp et ainsi je lui fais part de mon désir qu'il se rétablisse, et du coup j'évite de lui rendre visite et de ressentir sa souffrance. À Ocongate quand quelqu'un est malade, on lui rend visite et on voit le visage de la personne, on écoute ses gémissements, on le ressent. La relation n'est pas uniquement pour obtenir de l'information. Dans les mégalo-poles, les maisons sont en meilleure condition, mais les malades, non.

b) Ils ont l'horloge et nous nous avons le temps, disent les peuples autochtones

Les grecs, source de la civilisation moderne, utilisaient deux mots pour se référer au temps : *cronos* (le temps chronologique) et *kairós* (le temps vital). Aujourd'hui il semble que dans les grandes villes on vive plus souvent en mode *cronos*, celui qui rythme le quotidien, la vie. Nous programmons les relations de travail, familiales, sociales, culturelles avec le *cronos*.

Pour les *Quechuas* et les *Awajùn*, le *cronos* est une référence, mais c'est le *kairos* qui est fondamental. Par exemple si on a besoin de parler d'une affaire communautaire, on doit bien sûr fixer un jour et une heure pour débiter et exposer les points de l'ordre du jour. Une fois convoqué, chaque résident respecte l'espace-temps qui lui est alloué pour intervenir. On parle et on écoute. Cette dynamique donne le rythme et marque la vie. Dans ce contexte, ils ont beaucoup à nous apprendre, parce que l'esclavage de l'horloge nous empêche souvent de donner de l'espace à l'écoute, ce qui n'est pas une perte de temps. On y gagne de l'expérience avec la dynamique de ces processus. Le monde moderne attend le succès ; les peuples autochtones quant à eux apprennent des processus qui les ennoblissent en tant que personnes,

parce qu'ils comprennent qu'un échec, s'il est compris à l'intérieur du processus, peut nous donner une leçon pour une vie réussie.

La proximité avec les autres personnes et avec la nature, laquelle implique un contact physique et un temps pour partager, c'est cela qui s'est perdu dans les États modernes. L'apport du *Bien Vivre* peut contribuer à améliorer les relations interpersonnelles afin de nous rendre plus humain et à être plus respectueux de la maison commune.

II. Problématiques auxquelles font face les *Quechuas* et les *Azwajùn*

a) L'abandon par l'État

En plusieurs pays, les États ont fait des progrès significatifs. Le Pérou est un pays classé comme ayant un revenu moyen. Cela signifie qu'il réussit à se « développer ». Il est aussi sans aucun doute un pays avec de grandes inégalités. Les peuples autochtones y présentent un indice de pauvreté supérieur à la moyenne ; cette pauvreté n'est pas seulement économique mais elle se reflète aussi sur le plan de la santé et de l'éducation à cause du désengagement de l'État. Bien que plusieurs initiatives voient le jour, elles restent insuffisantes, et ainsi nous avons des personnes qui meurent d'une grippe mal soignée, des jeunes qui ne savent pas écrire un nombre de plus de quatre chiffres, qui ne comprennent pas ce qu'ils lisent et ne peuvent pas exprimer ce qu'ils veulent.

b) Les terres et les investissements massifs

Les populations ancestrales demandent qu'on reconnaisse leurs territoires. Le pourcentage de terres, reconnues par l'État comme appartenant aux autochtones, dans les dix dernières années, est de moins de 1%². La raison réside dans l'absence d'une volonté politique de reconnaissance de leurs droits afin de protéger d'autres intérêts particuliers qui exercent des pressions par le pouvoir économique qu'ils représentent, et cela comprend l'utilisation de mécanismes de corruption pour réaliser des profits. Le problème se complique quand il s'agit de quelque chose de vital, comme l'eau. Un pourcentage significatif des sources aquatiques du pays, sans compter les rivières, n'a pas été déterminé sur le plan légal et plusieurs de ces sources ont été concédées à des intérêts privés. De plus, l'agriculture de masse consomme une grande partie de cette ressource, privant ainsi les communautés rurales de l'accès à l'eau. Les industries extractives formelles et informelles contaminent les ressources aquifères, engendrant de graves problèmes en Amazonie péruvienne : a) problèmes alimentaires (poissons à haute teneur en mercure), b) problèmes culinaires (la culture alimentaire à base de poisson est menacée), c) problèmes culturels (la rivière était le lieu de rencontre, du lavage, et aujourd'hui ce n'est plus possible). D'un autre côté, il y a des conflits sociaux dans le pays, dont plus de la moitié sont causés par l'extraction minière et ce qui touche à l'économie, au travail et à l'environnement social. À cela s'ajoute le fait qu'au Pérou, depuis les dernières années, il y a plus de 70 leaders autochtones qui ont été assassinés parce qu'ils défendaient leurs droits, nos droits.

² <http://www.ibcperu.org/uncategorized/en-el-peru-faltan-titular-4023-comunidades-indigenas/>

c) Changements climatiques

Le Pérou est l'un de cinq pays les plus affectés par les changements climatiques, ce qui entraîne des bouleversements dans le cycle de l'eau, la santé des gens, l'agriculture et l'élevage. Dans les Andes, à cause du réchauffement global, la neige fond et cela affecte la température et par conséquent la possibilité d'y vivre de l'agriculture et de l'élevage. L'Amazonie subit des inondations à cause de l'augmentation du débit des rivières. Les statistiques révèlent que les peuples autochtones utilisent un quart de la superficie terrestre. Ils possèdent des connaissances ancestrales sur les moyens de s'adapter et de réduire les dangers causés par le changement climatique, afin de protéger 80% de la biodiversité de la planète qu'ils occupent. Toutefois, on les met de côté chaque fois et on ne prend pas en compte leur savoir pour les intégrer aux politiques nationales.

d) Migration et trafic humain

Le bas niveau d'attention porté à la santé et à l'éducation, ajouté à leurs difficultés pour cultiver et faire de l'élevage, ainsi que la pauvreté, tout cela place les peuples autochtones dans une situation d'extrême vulnérabilité. Cela pousse les gens à migrer vers d'autres lieux afin d'améliorer leur niveau de vie. Un nombre significatif d'entre eux tombent aux mains des trafiquants d'êtres humains.

Ocongate est à quatre heures de Puerto Maldonado, Madre Dios (là où le Pape François a lancé le synode sur l'Amazonie). Les industries minières informelles y abondent ; elles entraînent de grandes détériorations écologiques et, en même temps, créé un environnement propice au trafic d'êtres humains. De nombreux jeunes vont ainsi travailler dans des conditions inhumaines pour gagner les quelques dollars qui leur permettraient par la suite de s'en sortir. Mais ils se mettent ainsi en danger au contact direct et sans protection avec des substances contaminantes. Plusieurs se rendent malades, meurent ou disparaissent. Autrement dit, ils sont victimes d'un travail d'esclave qui les conduit à la mort, leurs corps sont jetés dans les rivières ou abandonnés dans la forêt pour qu'il n'y ait aucune possibilité d'engager un quelconque processus judiciaire. Il y a aussi l'exploitation sexuelle : de nombreuses jeunes - filles et garçons - vont se prostituer à Puerto Maldonado. Certains sont dupés, d'autres viennent parce que leurs parents ne peuvent plus les soutenir.

III. Défis

La situation des peuples *Quechua* et *Awajùn* n'est pas isolée. La mondialisation affecte tout le monde. En Occident, cela a été un processus qui a pris du temps, mais pour eux cela a été tout d'un coup. Un jeune *quechua* a accès à l'internet. Nourri de la culture locale, il est soudainement bombardé par ce qu'il reçoit à travers la technologie. Il n'appartient plus tout à fait à « ici » (son peuple), ni tout à fait à « là-bas » (la société moderne). Nous n'avons pas réussi à établir les conditions permettant un réel dialogue interculturel. Cela a généré une dynamique perverse au sein des communautés *quechua* et *awajùn* et a détruit tous leurs schémas de vision du monde issus de leurs traditions ancestrales. On ne dit pas ici qu'il faut couper le lien à l'internet, mais qu'il faut l'accompagner d'une réflexion qui alimente le panorama de ces jeunes. Le défi est aussi du côté des États modernes, car la technologie, avec

tous les bénéfices qu'elle apporte, a rompu le contact physico-temporel avec le cosmos et, dans de nombreux cas, les relations interpersonnelles. Il est indispensable d'établir un dialogue interculturel qui permette d'intégrer le bien et d'écarter le mal.

Ce panorama, quoique critique, est plein d'espoir. En toute occasion, les organisations de la société civile sont nombreuses à mettre ces questions sur l'ordre du jour national. Au Pérou, nous avons de communautés jésuites qui partagent la vie et apprennent des peuples *awajùn* et *quechua*, avec l'objectif de contribuer au renforcement de leur identité. Il y a aussi diverses institutions à caractère social, productif et éducatif qui tentent de mettre en place un dialogue interculturel pour promouvoir la défense des droits des peuples autochtones et d'améliorer leurs conditions de vie. Il y a également diverses ONG qui se consacrent à cette tâche. Les pas accomplis sont variés, il reste beaucoup à faire, surtout au niveau de l'*advocacy*.

Original espagnol
Traduction Christine Gautier



Naviguer et cheminer avec les peuples autochtones

Valerio Paulo Sartor, SJ

Membre du Service jésuite pan amazonien de la CPAL

Les *Uitotos* de l'Amazonie colombienne racontent, à la fin du récit sur le déluge et l'origine des danses¹, que Buinaima dit à son peuple : « *Ceux qui ont entendu mon conseil doivent faire la même chose: enseigner pour bien vivre et ainsi accroître leur nombre sur toute la terre. (...) Les danses se feront pour qu'ils vivent heureux. Sans rancune envers quiconque. Ils doivent se rappeler qu'il y a un père et une mère qui veillent sur eux : vous devez leur faire confiance. (...) Tous les mots doivent être mis en pratique. Qu'ils deviennent des œuvres. (...) ils doivent se serrer les mains... Parlant ainsi, il disparut du milieu d'eux.* » Ce fragment représente beaucoup plus que la cosmovision et la tradition d'un peuple car il contient un sens profond concernant la spiritualité et les savoirs autochtones, et leur richesse se manifeste non seulement dans les récits mais aussi dans les rituels qui nous enseignent d'autres formes de vivre en réconciliation avec la nature, puisqu'à travers elle la divinité se manifeste ou, pour nous les chrétiens, l'Esprit de Dieu.

C'est pour cela que ce texte essaye d'interpeller la façon selon laquelle nous naviguons en tant qu'Église sur le grand fleuve Amazone avec les peuples autochtones, et avec ce texte j'essaie de provoquer un dialogue qui nous permettra de forger de « Nouveaux Chemins pour l'Église et pour une écologie Intégrale », en acceptant l'invitation du synode amazonien convoqué par le Pape François en octobre 2019. Compte tenu du sens du mot 'synode' comme invitation à « marcher ensemble », j'effectuerai le parcours en développant quatre aspects : 1. le Service que les jésuites offrent en Pan-Amazonie, 2. repenser l'évangélisation avec les peuples amazoniens, 3. apprendre des autochtones, et 4. prendre soin de la maison commune. Tout cela à partir de mon expérience vécue à travers le travail développé dans le Service jésuite pan-amazonien (SJPAM) ces cinq dernières années.

1. Le service que les jésuites offrent en Pan-Amazonie

Le Service jésuite pan-amazonien (SJPAM) de la Conférence des Provinciaux d'Amérique Latine (CPAL) est né en 2013 comme une manière de donner forme à l'engagement de privilégier le travail en Amazonie, assumé en tant que tel dans le plan apostolique régional, aux côtés d'Haïti et Cuba. Notre travail vise à animer et stimuler la présence de la Compagnie de Jésus dans la région amazonienne, pour offrir un service plus articulé et plus efficace au

¹ "Le déluge et l'origine des danses. Comment un monde se refait", conteur: Grand-père Jitoma Zafiama, In: Urbina, Fernando (Comp). 2010. *Les mots de l'origine: bref résumé de la mythologie des uitotos*. Ministère de la Culture.

territoire et à ses habitants. Actuellement nous sommes une équipe composée de deux jésuites et une laïque, basés à Leticia (Colombie) dans la région frontalière entre la Colombie, le Brésil et le Pérou, avec pour mission de « *défendre et promouvoir la vie, les peuples autochtones et prendre soin de l'environnement durable dans la région amazonienne, conjointement avec d'autres intervenants qui y sont présents* ».

Pour atteindre notre but nous avons voulu, comme notre nom l'indique, offrir un service en proposant une façon d'agir différente de celle des prestations sociales. Nous tissons et nous bâtissons des ponts pour nous articuler avec d'autres entités, principalement avec l'Église, afin de faire face aux défis et aux menaces qui pèsent sur la vie dans le territoire amazonien. En résumé, notre tâche consiste, d'une part, à encourager un travail plus articulé entre les présences, œuvres et réseaux jésuites au sein de la région amazonienne ; d'autre part, à être au service de l'Église, principalement du réseau ecclésial pan-amazonien (Red Eclesial Panamazónica, REPAM) qui a vu le jour en 2014, comme une nouvelle façon d'être Église dans cette région et, bien sûr, à inviter la Compagnie à se joindre au réseau.

Avant de poursuivre, il est important de dire que l'un de nos centres d'intérêt est constitué par les peuples autochtones et que, quand nous parlons d'eux, nous devons reconnaître sans naïveté ni romantisme les changements culturels qui sont en cours au sein des communautés depuis plus de cinq siècles et qui sont le résultat de l'imposition de la culture dominante, ce qui inclut également l'action de l'Église. Les autochtones auxquels je fais référence dans ce texte sont ceux qui tentent de suivre et d'aller au secours de ce qui est le plus authentique dans leur culture et traditions.

2. Que veut dire ÉVANGÉLISER de nos jours?

Pour revenir à la relation de l'Église avec les peuples autochtones, je pense que la question fondamentale que nous devons nous poser en tant qu'Église – que ce soit comme institution ou comme peuple de Dieu – et, bien sûr, en tant que Compagnie de Jésus, est la suivante : « Que veut dire *évangéliser* aujourd'hui, spécialement dans la région amazonienne? ». Cette réflexion a à voir avec un changement de vision : il s'agit *d'évangéliser avec* et non pas *pour* les peuples autochtones. Je m'explique : pendant plusieurs siècles une forme d'être Église s'est perpétuée – traditionnelle et conservatrice – qui continue de croire en l'idée « d'évangéliser » les peuples autochtones *pour* qu'ils se convertissent et qu'ils deviennent chrétiens, en se limitant uniquement aux sacrements et à la doctrine catholique. Ceci a annulé la possibilité de vivre *avec* les peuples autochtones leur propre spiritualité/cosmovision, qui n'est autre chose que l'Esprit de Dieu qui nous anime, et qui pour eux peut avoir plusieurs noms². J'emploierai donc le terme *divinité* pour faire référence aux deux concepts. Cependant, la force du Saint Esprit a suscité des signes qui font entrevoir de nouveaux chemins ecclésiaux comme le sont le REPAM et le synode amazonien. Les deux étant un signe d'espoir pour le peuple de Dieu.

Durant sa visite en 2018 à Puerto Maldonado, au Pérou, le Pape François s'est prononcé en faveur d'une « Église au visage amazonien et autochtone ». C'est pour cela que je souligne

² En partie, à cause de la diversité des peuples autochtones. En Amazonie il existe environ 385 peuples autochtones qui représente approximativement 10% de la population de la région.

comme étant positif ce cheminement vers une Église au visage amazonien et autochtone, prête à changer les structures et à être une Église interculturelle (sic) qui promeut une écologie intégrale. Cependant, la tentation de continuer à faire la même chose existe : que les autochtones abandonnent leur spiritualité/cosmovision et qu'ils se convertissent à la doctrine sacramentelle de l'Église catholique apostolique romaine. À cause de cela, une recommandation à partir de cette expérience est que l'Église doit naître sous une nouvelle forme d'être Église – locale et universelle – et, spécialement dans le territoire amazonien, faire cela en cheminant ensemble AVEC les autochtones, en écoutant, en respectant et en apprenant d'eux leur façon de vivre et d'être en lien avec la divinité et la Mère Nature et, précisément, cheminer AVEC eux dans la quête du même objectif, à savoir la défense de la vie, de la dignité, de la culture, des droits, de la culture et le fait de prendre soin de la maison commune.

Je souhaite faire une analogie de ce qui a été dit. Dans le grand fleuve Amazone beaucoup de navires conservent le même cap : « l'immense océan » qui est la Bonne Nouvelle de Jésus, la défense de la vie et de la nature. Sur le fleuve nous trouvons des embarcations des peuples autochtones, des autres confessions religieuses ainsi que de l'Église catholique qui, avec sa façon d'être et sa propre identité, navigue en invitant les gens à monter librement à son bord pour pagayer ensemble. Elles ont toutes le même but. Face à cette réalité, certains autochtones nous demandent : « Pourquoi voulez-vous que nous montions tous à bord du même bateau ? ». Apparemment parce que cela a été ainsi historiquement et c'est encore la prétention de quelques membres de l'Église, lesquels considèrent que c'est la seule voie possible pour parvenir au salut. En grande mesure parce que nous n'avons pas été capables de reconnaître que le navire des peuples autochtones navigue historiquement depuis bien avant l'arrivée du christianisme, que dans ce navire est présente la divinité et que, bien qu'il ait une autre forme de naviguer, il mène au même destin.

Si nous, les catholiques, croyons en la Sainte Trinité et en l'incarnation du fils de Dieu qui est venu pour nous enseigner la défense de la vie et qui nous dit : « Le voleur ne vient que pour voler, tuer et détruire ; je suis venu pour que vous ayez la vie, et que vous l'ayez en abondance » (Jean 10, 10), pour les autochtones, la vie en abondance est liée au territoire et, de ce fait, s'ils s'en détachent, leur vie leur est arrachée. Nous devons apprendre à marcher ou à « naviguer ensemble », pas nécessairement dans le même bateau mais bien avec le même but : faire face ensemble aux grandes tempêtes qui menacent de détruire la vie dans le territoire amazonien. Ce n'est qu'alors que nous vivons le vrai sens de l'Évangile.

3. Apprendre avec les peuples autochtones

Personnellement, le contact avec les peuples autochtones m'a fait abandonner les préjugés que j'avais par ignorance et, grâce à Dieu, j'apprends avec eux, surtout de leurs spiritualités, en particulier avec les peuples *Ticuna*, *Ocaina* et *Uitoto*, lesquels vivent dans la région frontalière Brésil-Colombie-Pérou. D'autre part, le dialogue promu par le REPAM entre les peuples et l'Église a été très important pour comprendre que nous devons nous préoccuper d'avantage de vivre et d'annoncer l'esprit divin qui est interconnecté avec les autres esprits qui se manifestent chez toute personne et en tout lieu, comme je l'ai appris du témoignage d'un leader autochtone *Ocaina-Uitoto* : « Je connais assez bien l'Église catholique, et je me suis bien entendu avec certains prêtres, je suis même devenu très ami du père Daniel Restrepo sj, mais je ne me

sentais pas comme faisant partie de l'Église. Et je me suis rendu compte que quand j'étais dans l'Église j'apprenais seulement ce qu'on m'y enseignait à partir de la doctrine : catéchèse et sacrements. Ensuite j'ai grandi et j'ai retrouvé mon peuple, lequel m'a appris que nous sommes les fils de la coca, du tabac et du manioc, et que le Dieu chrétien qui pour nous s'appelle MO BUINAIMA, c'est-à-dire la divinité, se manifeste au moyen des esprits de la Mère Nature, qui sont dans tout ce qui est créé. Alors je me suis rendu compte que l'Église s'est toujours soucieuse d'endoctriner les peuples autochtones et qu'elle est passée à côté de ce qui est important et fondamental : vivre l'Esprit de Dieu, l'Évangile. »

Un autre apprentissage que j'ai fait eut lieu avec un chef spirituel *Ticuna* pendant une rencontre de formation de missionnaires. En parlant du sacrement du baptême, il a partagé avec moi le sens que celui-ci a pour eux : « Chez nous [*Ticunas*], quand un enfant naît, la sage-femme qui accompagne la mère depuis la grossesse le prend dans ses bras et lui met son prénom sur la langue, en l'identifiant par ce qu'on pense être son avenir : chasseur, pêcheur, femme au foyer, etc., et selon son clan. Ensuite on le purifie avec un bain de *huito*³, non seulement pour le purifier mais de plus pour le défendre des mauvais esprits. Ensuite la sage-femme le donne aux parents pour qu'ils en prennent soin avec amour. Quand l'enfant grandit, il reçoit le prénom en espagnol. » En l'écoutant une question m'est venue à l'esprit : Pourquoi doit-on baptiser les autochtones avec le baptême chrétien, s'ils suivent un rituel semblable au nôtre avec les symboles du nom, de l'eau et des huiles ? Pendant longtemps, toutefois, l'Église catholique a rejeté ces rituels parce qu'elle les considérait sataniques.

Une autre expérience qui m'a interpellé sur notre capacité à dialoguer avec les autochtones, aujourd'hui encore, a été celle que j'ai eue avec un prêtre diocésain qui, pendant la construction d'une chapelle, a demandé à un artiste *Ticuna* de peindre, sur le mur du presbytère, Jésus Christ auprès d'un couple d'autochtones. Dans l'image, le couple est agenouillé à demi-nu aux pieds de Jésus. Le prêtre, remarquant la très belle œuvre d'art, demanda à l'artiste de couvrir, par pudeur, les seins de la femme, parce que « ce genre d'expression culturelle est un péché dans un temple sacré ». La question qui subsiste est pourquoi ne respecte-t-on pas la façon d'exprimer ce qui est naturel et propre à la culture *Ticuna* ? Pour l'artiste, l'œuvre était sûrement une expression authentique de sa culture, de sa spiritualité/cosmovision. Une conclusion légère est que beaucoup de missionnaire n'ont pas encore compris les cultures autochtones mais que profondément, ils ne s'ouvrent pas non plus à entamer un dialogue et à apprendre d'eux.

Nous devons considérer les peuples amazoniens comme le sujet et non l'objet de l'évangélisation parce qu'ils sont le vrai sens de l'annonce de la Bonne Nouvelle, de la défense de la vie, en reconnaissant que toutes les cultures sont pareillement légitimes et respectables, ni inférieures ni supérieures, et avec leurs propres façons de communiquer avec la divinité. Le Pape François, dans l'encyclique *Laudato Si'* disait : « il est indispensable de prêter une attention spéciale aux communautés aborigènes et à leurs traditions culturelles. Elles ne constituent pas une simple minorité parmi d'autres, mais elles doivent devenir les principaux

³ Le *huito* est un liquide extrait du fruit d'un arbre du même nom. Il est également employé comme peinture cosmétique pour les rituels et comme traitement médical pour la peau.

interlocuteurs. » (LS. 146) Elles sont une inspiration pour « prendre soin de la maison commune ».

4. Collaborer avec la protection de la maison commune

Le fait de prendre soin de la maison commune est une des quatre préférences apostoliques de la Compagnie de Jésus annoncées récemment par le Père Général pour les dix prochaines années. Cette préférence est pour nous un appel à « agir de façon urgente pour freiner la détérioration de la maison commune et de la laisser dans les meilleures conditions possibles aux futures générations. Nous pouvons encore changer le cours de l'histoire. » Le Pape nous avait déjà alertés à propos de la solidarité intergénérationnelle en disant : « Quand nous pensons à la situation dans laquelle nous laissons la planète aux générations futures, nous entrons dans une autre logique, celle du don gratuit (...) Si la terre nous est donnée, nous ne pouvons plus penser seulement selon un critère utilitariste (...) Nous ne parlons pas d'une attitude optionnelle, mais d'une question fondamentale de justice, puisque la terre que nous recevons appartient aussi à ceux qui viendront. » (LS, 159) Il s'agit de comprendre que nous devons promouvoir et défendre une écologie intégrale qui articule toutes les dimensions de la vie : sociale, économique, (inter)culturelle, politique – dans la perspective du bien commun, du soin des biens de la création, de l'éthique en référence au modèle de la vie pleine, des spiritualités/divinité, de la rencontre avec le Créateur et la continuité de son œuvre (Cf *Laborem Exercens*). Le Pape François insiste sur le fait de prendre soin de l'environnement comme un acte de reconnaissance envers le Créateur (LS, 69) ; de ce fait, nous parlons d'une vraie révolution dans le domaine de la culture : une autre forme d'établir des liens avec la nature, avec les autres et avec soi-même. Nous pourrions dire que nous sommes invités à « renaître », comme le suggérait Jésus à Nicodème (Jn 3, 4). Pour cela il faut apprendre beaucoup des peuples autochtones, lesquels savent aimer la Mère Nature, parce qu'on peut prendre soin seulement de ce qu'on aime profondément.

En guise de conclusion, indépendamment des changements qui peuvent se produire avec le synode, une nouvelle façon d'être Église est déjà en marche dans la région amazonienne et c'est pour cela que j'ose signaler quelques recommandations qui émergent dans ce contexte. En tant que Compagnie nous devons rester fidèles à notre mission et « naviguer ensemble » dans la dynamique du REPAM, en nous impliquant AVEC les peuples autochtones et amazoniens. En tant que chrétiens nous sommes invités à établir un processus de conversion vers l'expérience respectueuse de l'interculturel, où l'on privilégie le dialogue horizontal sans imposer une culture à une autre et dans lequel nous apprenons que le Dieu des chrétiens est le même que celui qui se révèle à eux au moyen de la mère nature. Ceci exige également que nous (re)pensions de nouveaux ministères – des services – pour célébrer la vie et la manifestation de Dieu parmi nous. Pour finir, nous ne devons pas oublier que nous sommes tous unis par la défense de la maison commune et que de celle-ci dépend la vie sur la planète.

Original español
Traduction Christine Gautier



Quelque chose de nouveau est en train de naître ! Synode de l'Amazonie: Nouvelles voies pour l'Église et pour une écologie intégrale

Équipe itinérante¹
Amazonie, Brésil

Synode signifie « marcher ensemble ». En Amazonie – qui possède le plus grand réseau fluvial du monde –, nous pourrions le traduire ce terme par « ramer ensemble » et « pêcher ensemble ».

Le pape François commence la première session du Synode en écoutant les peuples autochtones de l'Amazonie à Puerto Maldonado, Madre de Dios (01-19-2018). « *Je désirais vraiment cette rencontre, je voulais commencer à visiter le Pérou à cet endroit même* », dit-il. Par sa présence prophétique et son écoute profonde, le pape accepte la douleur et les cris des peuples autochtones. Ils lui demandent énergiquement de les défendre. C'est ce que dit Yesica Patiachi du peuple Harambut : « *Nous vous demandons de nous défendre ! Les étrangers pensent que nous sommes faibles et s'acharnent de différentes manières à nous spolier de nos territoires. S'ils réussissent à nous retirer nos terres, nous disparaîtrons... Nous voulons que nos enfants étudient, mais nous ne voulons pas que l'école efface nos traditions, nos langues. Nous ne voulons pas oublier notre sagesse ancestrale !* »

¹ L'équipe itinérante (EI) a été fondée par le P. Claudio Perani SJ en 1998. Il a formulé l'intuition suivante: "Parcourez l'Amazonie et écoutez attentivement ce que disent les gens. Visiter les communautés et les villages, les organisations et les églises. Participez à la vie quotidienne de la ville. Notez et enregistrez tout avec soin avec les propres mots du peuple. Ne vous inquiétez pas des résultats, l'Esprit montrera le chemin. Courage, commencez là où vous le pouvez! "

La Vision de l'IE est amazonienne, territoriale et connectée (les rivières et les jungles nous connectent, ne nous divisent pas); une vision "de l'intérieur" ("pas de l'extérieur") et des cosmovisions des peuples autochtones et traditionnels de la région (non des logiques extérieures imposées historiquement dans la région).

Sa MISSION est "géopolitique" au sens de l'encyclique "Laudato Si": Prendre soin de la maison commune (géo) et du bien commun (bon vivre ensemble) de tous les êtres qui l'habitent (éco-politique). Son organisation utilise le RED. La EI est en elle-même un réseau qui regroupe des institutions et des groupes; un lieu où s'ajoutent des ressources humaines, matérielles et financières. Où se regroupent des personnes qui seules ou seuls nous ne pourrions ni ne devrions agir, où les blessures sont plus ouvertes et la vie plus menacée. L'EI est un RÉSEAU qui tisse des RÉSEAUX. À l'heure actuelle, l'EI se sent partie prenante, avec d'autres groupes et institutions, du REPAM (2014) et de son RÉSEAU ITINÉRANT, qui devient progressivement un service complémentaire aux services les plus institutionnels et inscrits dans la mission de l'Église en Amazonie.

Francisco répond à ces cris en dénonçant prophétiquement les violences subies actuellement par l'Amazonie et ses peuples autochtones, en raison du système économique capitaliste prédateur et « écocide » imposé dans la région : « *La menace qui pèse sur les populations amazoniennes indigènes dans leur territoire n'a probablement jamais été aussi lourde qu'à l'époque actuelle. L'Amazonie est une terre convoitée sur plusieurs fronts : d'une part, par le néo-extractivisme et du fait des fortes pressions exercées par les grands intérêts économiques qui se jettent avec avidité sur le pétrole, le gaz, le bois, l'or, les monocultures de l'agro-industrie.* »

À cette occasion, le pape dénonce en particulier la situation particulièrement dramatique des plus vulnérables, à savoir les Peuples autochtones en isolement volontaire ou « Peuples autochtones libres » (comme les appelle le Conseil missionnaire autochtone - CIMI, organe de la Conférence nationale des évêques du Brésil). : « *De cette préoccupation découle l'option primordiale pour la vie des plus démunis. Je pense aux peuples appelés "Peuples autochtones en isolement volontaire" (PIAV). Nous savons qu'ils sont les plus vulnérables parmi les plus vulnérables. Le retard des époques passées les a obligés à s'isoler de leurs propres groupes ethniques et à entreprendre une histoire de captivité dans les endroits les plus inaccessibles de la forêt pour pouvoir vivre en liberté. Continuez à défendre ces frères les plus vulnérables. Leur présence nous rappelle que nous ne pouvons pas disposer des biens communs au rythme des désirs effrénés de la consommation. Il est nécessaire que des limites nous aident à nous préserver de toute tentative de destruction massive de l'habitat qui nous constitue.* »

Au sein de la situation critique et sans précédent où se trouvent aujourd'hui les peuples indigènes amazoniens, l'Esprit du dieu de la vie souffle avec force en Amazonie et chez les peuples traditionnels. Nous vivons une époque de *Kairos Amazónico* dans le cadre d'une situation sociale et ecclésiale très difficile. C'est le temps du *Kairos* malgré la situation ecclésiale honteuse et pénible due à tous les cas d'abus et de pédophilie qui exigent un nettoyage et une purification urgents et profonds, une conversion radicale. Ce temps de l'Esprit se produit également dans le cadre d'un contexte économique et politique régional et mondial difficile, où la « dictature du capital » et l'extrémisme s'imposent (« de droite » comme de « gauche », selon les classifications classiques), en dominant et en soumettant à ses diktats la politique et son horizon de recherche incessante de justice, d'équité et de bien commun, « bien vivre - bien vivre ensemble » pour les peuples autochtones.

Les signes de l'Esprit qui, comme toujours, jaillissent des « périphéries » géographiques, existentielles et symboliques du monde (et non du « centre ») sont nombreux. La nouveauté, encore une fois, a surgi des « marges », des « Galiléas », de la « mangeoire », de l'Amazonie et de ses peuples autochtones historiquement relégués à l'arrière plan, exclus et exploités. Citons quelques éléments de ce *Kairos* amazonien que l'on peut identifier ces dernières années :

L'élection même du pape François (2013) est un signe qui marque une nouvelle époque ecclésiale. Une église qui essaye de redevenir pauvre et simple, prophétique et audacieuse, qui marche avec les « blessés » et les « rejetés », une église "hôpital de campagne », avec des missionnaires et des missionnaires sentant « le mouton » et qui prennent le risque de les défendre des « loups ». Une Église qui se concentre de nouveau sur l'Évangile de Jésus, sur son royaume d'amour et de justice, sur le pardon et la miséricorde de Dieu, sur l'engagement radical envers les pauvres et les marginalisés, bien-aimés du Père.

L'exhortation *Evangelii Gaudium* (2013), qui récupère la dimension missionnaire d'une « *église sur le départ* », qui n'est pas installée, qui quitte sa zone de confort, qui crée une « *communauté en chemin* » (équipe itinérante), dans « *l'intimité itinérante* » et en « *Communion missionnaire* » (EG 23).

La fondation du Réseau ecclésial panamazonien (REPAM, septembre 2014) avec pour devise « *L'Amazonie : source de vie au cœur de l'Église* ». Le REPAM propose une ecclésiologie plus en réseau. « *Le royaume des cieux est comme un filet qui est jeté à la mer pour pêcher* » (Mt 13,47-50). Le REPAM ressemble à un filet lancé dans le fleuve Amazone pour pêcher... Une ecclésiologie basée sur la collégialité et la catholicité à partir des différentes réalités locales existant dans le monde. Une ecclésiologie qui intègre la diversité en tant que principe de théologie trinitaire source de la vie (et non en tant que menace : « *plus divers, plus divin, si cette diversité est articulée dans une unité complémentaire.* » « *Théologie de la diversité* » en tant que principe divin, Théologie du corps (1 Cor 12) avec sa diversité de membres ou la Théologie des charismes (1 Cor 13) divers et complémentaires, avec le même esprit et au service de la vie.

L'encyclique « *Laudato Si - sur l'attention portée à la maison commune* » (2015) fournit un cadre théologique et pastoral solide, étendu et prophétique pour la mission géopolitique de l'Église dans le monde. Tous les hommes et les femmes de bonne volonté qui se demandent, « *quel genre de monde voulons-nous laisser à ceux qui nous succèdent, aux enfants qui grandissent ?* » se retrouvent dans cette mission consistant à prendre soin du monde (LS 160). C'est une mission « *géo* » car elle s'occupe de la Maison commune de la planète, et c'est une mission écopolitique, car elle s'occupe du bien commun, « *bien vivre - bien vivre ensemble* », de tous les êtres qui habitent cette maison commune.

La rencontre du pape François avec les Populations indigènes d'Amazonie à Puerto Maldonado 19-01-2018). Le pape écoute les indigènes, ne célèbre pas la messe. Les indigènes lui racontent leur situation, prient en chantant et en dansant, recouvrent Francisco de leurs tenues et lui demandent de les défendre... Le pape les reconnaît comme les principaux interlocuteurs destinés à réapprendre à l'Occident comment s'occuper du foyer commun et de « *bien vivre - bien vivre ensemble* » comme le disent les peuples autochtones mêmes de l'Amazonie : « *Je vis bien si tu vis bien ; toi et moi vivons bien si il et elle vivent bien ; nous vivons bien si l'arbre, les plantes et la forêt vivent bien ; si la rivière et le poisson vivent bien ; si l'air et les oiseaux vivent bien ; si le soleil et la lune vivent bien ; si la pluie et le vent vivent bien ; si le ciel et la terre vivent bien ; si les esprits vivent bien ; si tous les êtres avec lesquels nous faisons une communauté vivent bien.* » Il est urgent que l'humanité réapprenne cette sagesse ancestrale avant qu'elle ne pille et ne brise l'équilibre systémique de la planète.

Le pape demande aux peuples autochtones d'aider les évêques, les missionnaires à trouver ce mode de vie, cet équilibre, cette réciprocité et ce souci de « *l'écologie intégrale* » (LS). Mais est-ce que les évêques, les missionnaires permettront que les indigènes les aident ?

Le pape ouvre la première session du Synode de l'Amazonie, là-bas, avec les peuples autochtones eux-mêmes... C'est un signe prophétique et évangélique pour le monde !

Le Synode de l'Amazonie (2019) qui se tiendra à Rome pour « amazonifier » le cœur romain de l'Église. Il se tiendra à Rome, pour amplifier puissamment la voix qui dénonce les violences auxquelles l'Amazonie et ses peuples sont soumis en raison du système économique capitaliste imposé. Mais cette voix amplifiée annonce également à la Terre entière le don de la diversité de l'Amazonie et de ses habitants à l'équilibre systémique de la planète et l'attention portée à la vie de tous les êtres qui l'habitent.

Un synode qui essaie de montrer qu'« *une forêt sans l'autre n'a pas de solution* », que si l'Amazonie est pillée, la planète risque de perdre son équilibre et de mettre en danger sa propre vie. C'est pourquoi toute l'humanité, dans toutes les « forêts » - arbres et rivières, asphalte et béton - doit unir ses forces pour faire face aux logiques perverses des prédateurs, des consommateurs et des écocides, pour proposer un paradigme de vie fondé sur le soin et la réciprocité, dans l'austérité, la sensibilité et la simplicité de vie, dans le « bien vivre - bien vivre ensemble » tel que le proposent les conceptions autochtones du monde, avec leur « écopolitique ».

Un synode qui propose une Église plus plurielle et plus diverse, juive avec les juifs, européenne avec les Européens, africaine avec les Africains, autochtone avec les Autochtones. Une église plus ministérielle qui reconnaît les ministères indigènes existant déjà dans leurs cultures, les ministres masculins et féminins, mariés, ordonnés, etc. Une église en dialogue interculturel et interreligieux avec d'autres traditions spirituelles et religieuses amazoniennes dans laquelle Dieu était déjà présent avant l'arrivée de l'Église il y a 500 ans (à peine). C'est peut-être l'un des défis majeurs : dialoguer, d'égal à égal, marcher et étudier ensemble le mystère de Dieu qui porte différents noms, Tupá, Omama, avec simplicité et humilité, de concert avec les autres expériences religieuses, mystiques et spirituelles des peuples autochtones et traditionnels de l'Amazonie.

Un Synode qui aide l'Église et le monde à trouver de nouvelles voies de « développement » : « *Vous nous dites que vous allez déboiser notre terre-forêt pour nous donner de l'argent. Il paraît que nous sommes incapables, mais le développement dont vous parlez n'est pas le développement que nous connaissons. Pour nous, le développement consiste à conserver nos terres en bonne santé, en permettant à nos enfants de vivre en bonne santé dans un lieu plein de vie.* » (Davi Kopenawa Yanomami)

Un Synode qui nous encourage et nous pousse à apprendre avec les peuples autochtones leur expérience de l'écologie intégrale, à prendre soin de la maison commune qu'est la planète et de tous les êtres qui l'habitent, comme les peuples autochtones de l'Amazonie ont vécu en communauté depuis des milliers d'années : « *Dans la forêt, nous les humains, sommes l'écologie. Il en va de même pour les esprits, les animaux, les arbres, les rivières, les poissons, le ciel, la pluie, le vent et le soleil. Tout ce qui provient de la vie de la jungle, loin des blancs ; tout ce qui n'est pas encore clôturé. Les mots de l'écologie sont des mots qui nous appartiennent depuis longtemps (...) nous sommes nés au cœur de l'écologie et nous y grandissons. Quand il n'y aura plus aucun de chaman pour soutenir les cieux, ils s'écrouleront.* » (Davi Kopenawa Yanomami)

Un Synode qui, célébré à Rome, tente de placer toutes ces réalités au centre de l'Église, en son cœur. Placer la centralité de l'Église, là où se prennent les décisions, à la périphérie, à la marge. Sommes-nous conscients de ce que cela signifie ? Pourquoi ?

Parce que nous avons beaucoup à apprendre : sur l'attention, sur la façon de vivre en réseau, sur le dialogue avec ceux qui vivent l'écologie intégrale comme un héritage de leurs parents, en tant que membres interconnectés du même corps-maison commune. Parce que nous devons décentrer l'église de son axe européocentrique et diriger le bateau de Pierre vers la marge où le Ressuscité a préparé les braises pour faire rôtir et manger le poisson qu'il a attrapé (Jo 21). Parce que ce changement ecclésiologique est nécessaire : s'asseoir pour manger avec les peuples autochtones, peuples traditionnels de différentes cultures, pour manger ce qu'ils ont eux-mêmes pêché, ce qu'ils ont ramassé dans leurs filets et qui les a nourris pendant des années. S'asseoir avec eux, comme eux, pour toucher avec eux le Ressuscité.

Le moment du *Kairos* est venu ! « Avancez au large et jetez les filets pour pêcher. » (Lc 5,4).

Contact: Fernando López, SJ jflopezperez@gamil.com

Original espagnol
Traduction Elizabeth Frolet



Jesuit Conference
The Society of Jesus
in Canada and the United States

1016 16th Street, NW, #400
Washington, DC
20036

202.462.0400 v
202.328.9212 f
www.Jesuits.org

Cardinal Lorenzo Baldisseri
Secrétaire général du Synode des évêques



le 26 mars 2019

Votre Éminence,

Veillez accepter ces observations dont vous fait part la Conférence jésuite du Canada et des États-Unis alors que vous préparez le prochain Synode des Évêques de la Région amazonienne.

Les jésuites accompagnent les peuples autochtones depuis leur arrivée comme missionnaires au début du 17^e siècle en Amérique du Nord. Aujourd'hui, nous servons les peuples autochtones dans les régions du Canada et des États-Unis, notamment le Dakota du Sud, le Pacifique Nord-Ouest, l'Alaska et l'Ontario septentrional. Les habitants de ces régions présentent une riche diversité de cultures et de langues ; ils ont toujours existé en tant que nations distinctes, et il est donc malaisé de donner une image générale de la société et de la religion des peuples autochtones. Néanmoins, ces différents groupes partagent un certain nombre d'éléments communs dans leurs visions du monde, leurs spiritualités et les défis auxquels ils sont confrontés aujourd'hui. Je mets en annexe quelques rapports plus détaillés, rédigés par des jésuites travaillant dans quatre régions de notre Conférence, afin de mieux représenter leur diversité. Dans cette lettre, je mets en exergue certains des principaux thèmes communs aux quatre régions.

Spiritualité, respect de la création, renaissance culturelle et politique

Un de leur point commun essentiel est le fait que « les cultures autochtones ont un sens aigu de la présence de l'esprit divin dans toute la création. Ils ont des liens profonds avec la terre,

la nature et toutes les créatures – celles « à deux pattes, à quatre pattes, ailées ou dotées de nageoires ». Leur philosophie exprime la solidarité et l'interdépendance des groupes, plutôt que l'individualisme » (Rapport sur le Dakota du Sud, p. 48¹) Cette spiritualité profonde continue d'être une source vitale.

Au cours des dernières décennies, les peuples autochtones d'Amérique du Nord ont revitalisé leurs cultures traditionnelles ; cette renaissance a pris différentes formes au Canada et aux États-Unis. L'enseignement des langues autochtones à l'école et la diffusion des expressions culturelles de la musique, du tambour, de la danse et de l'art font partie de ce renouveau. « Les voix autochtones sont entendues dans la politique, les universités et les médias ; les activistes autochtones se prononcent pour la justice, l'équité, les droits de la personne et les droits à la terre et à l'eau. » (Rapport sur le Canada, p. 42).

Le souci des leaders tribaux « de renforcer les infrastructures tribales et de préserver ce qui reste du milieu naturel environnant » est un élément crucial de cette renaissance culturelle (Rapport sur la mission des Montagnes Rocheuses, p. 52). En fait, les tribus indigènes constituent souvent « la dernière ligne de défense puissante contre les compagnies pétrolières, gazières et charbonnières internationales qui menacent de détruire la beauté inhérente dans le Nord-Ouest du Pacifique » (Rapport sur les missions des montagnes Rocheuses p. 52).

Histoire de l'oppression et enjeux sociaux contemporains

Cependant, la renaissance de la culture autochtone n'annule pas l'oppression vécue et subie par les peuples autochtones au cours de l'histoire, ni les défis auxquels ils sont toujours confrontés. Ces difficultés découlent d'une longue histoire d'assujettissement et de tentatives d'assimilation. « Les premières politiques du gouvernement américain visaient à séparer les autochtones des immigrants 'civilisés', en leur imposant des marches forcées loin de leurs terres traditionnelles dont les colons blancs s'emparaient progressivement. Après la guerre civile, la politique américaine tourna à l'assimilation forcée à la culture euro-américaine dominante. » (Rapport du Dakota du Sud, p. 48-49). Les Canadiens autochtones ont été soumis à « près de trois siècles de politiques autoritaires (...) visant à les exclure, eux et leurs problèmes, de la création de la nation canadienne, en les isolant ou en les assimilant » (Rapport sur le Canada, p. 42). Malheureusement, par le biais d'écoles en accord avec ces objectifs nationaux, nous jésuites « sommes devenus un élément actif d'un système visant à l'assimilation de (...) la culture [autochtone] traditionnelle. Ce n'est que bien trop tard que nous avons pris conscience du mal que nous avons fait » (Déclaration de réconciliation du Canada).

Aujourd'hui, les peuples autochtones à la fois au Canada et aux États-Unis sont confrontés à des taux élevés de pauvreté et de chômage, à des taux élevés d'incarcération et à une espérance de vie inférieure à la moyenne. « Des générations d'appauvrissement et d'oppression venant de l'extérieur ont conduit à un phénomène généralisé d'alcoolisme et de toxicomanie. » (Rapport du Dakota du Sud, p. 49). Le racisme et les préjugés sont encore

¹ Les numéros de pages, dans cette lettre, ont été modifiés pour correspondre à l'édition de PI.

répandus. Le nombre élevé de femmes autochtones disparues et assassinées est une honte nationale pour les deux pays.

Les réalités et les difficultés des peuples autochtones varient considérablement d'un endroit à l'autre. Dans certaines tribus, par exemple, les revenus des casinos ont permis aux peuples autochtones « de créer leurs propres systèmes scolaires, des centres médicaux et de loisirs, des maisons de retraite, des logements pour les membres de tribus, des services de police et des systèmes judiciaires tribaux qui reflètent mieux les valeurs tribales » (Rapport sur la mission des montagnes Rocheuses, p. 52). Nombreux sont ceux qui n'ont pas ces avantages. En Alaska, par exemple, les peuples autochtones sont « traditionnellement des chasseurs et des cueilleurs et [un grand nombre d'entre eux] tirent encore leurs moyens de subsistance de la terre et de l'eau », bien qu'il y a un glissement progressif vers une société fondée sur l'argent (Rapport sur l'Alaska, p. 55). D'autre part, même lorsque les ressources sont rares, de nombreuses tribus intensifient leurs efforts entrepreneuriaux pour créer dans les réserves des entreprises pourvoyeuses d'emplois locaux indispensables (Rapport sur le Dakota du Sud, p. 49).

Réconciliation

Travailler à la réconciliation avec les peuples autochtones a une priorité importante pour les jésuites au Canada et aux États-Unis. « Nous sommes profondément reconnaissants envers les communautés [autochtones] qui ont continué à nous accueillir en tant que pasteurs et amis » en dépit des occasions où des jésuites ont commis ou ont été complices de péchés contre eux (Déclaration de réconciliation du Canada).

Entre 2008 et 2015, le peuple canadien a engagé un processus avec la Commission de vérité et réconciliation (CVR) sur l'histoire et l'héritage des pensionnats indiens, mandatés par le gouvernement et gérés par des églises, qui avaient pour objectif d'assimiler les peuples autochtones à la culture européenne. Les jésuites dirigeaient une telle école en Ontario. Les conclusions de la CVR, « en particulier les témoignages de survivants des pensionnats à propos de violences physiques et d'abus sexuels à eux infligés, ont contribué à faire croître la sensibilisation et la prise de conscience de la société canadienne » (Rapport sur le Canada, p. 43). Dans le cadre du processus de la CVR, les jésuites du Canada ont officiellement présenté une Déclaration de réconciliation : « nous nous excusons pour nos torts, nous remercions les peuples autochtones pour leur amitié durable à notre égard et nous nous engageons à continuer de les soutenir » (p. 43). Les jésuites du Dakota du Sud relèvent l'enjeu constant de la réconciliation : « La guérison d'un tel traumatisme historique nécessite de répéter notre engagement en faveur de la guérison » (p. 50).

Les jésuites des deux pays cherchent de nouveaux moyens d'aider les victimes à trouver le chemin de la guérison et de renouer des liens de confiance et d'amitié. Ainsi, en réponse aux Appels à l'action de la CVR, les jésuites canadiens ont commandé un programme d'immersion dans la culture autochtone pour tous les jésuites en formation.

Developpement de la prise de responsabilité autochtone

Développer le leadership autochtone pour l'Eglise est un élément clé de la pastorale des jésuites auprès des peuples autochtones d'Amérique du Nord, car « une église locale

dynamique dépend de dirigeants issus de leur propre culture locale, qui peuvent utiliser au mieux l'énergie et la capacité de vision de leur peuple » (Rapport sur le Dakota du Sud, p. 50).

En Alaska, la planification pastorale est centrée sur la nécessité d'une église catholique *Yup'ik/Cup'ik* autonome et comprend la formation de diacres et de dirigeants laïcs. « Nous nous efforçons de coopérer avec les dirigeants de la région pour développer une présence ecclésiale qui reflète et respecte la vision du monde et les modes de vie traditionnels » (Rapport sur l'Alaska, p. 55). Au Canada, les jésuites organisent des programmes de formation à la prise de responsabilité qui incluent des éléments de la spiritualité autochtone traditionnelle. Les diacres et les femmes laïques autochtones exercent leur ministère comme chefs spirituels de leurs communautés, « reflétant les préférences culturelles et la sensibilité des peuples autochtones » (Rapport sur le Canada, p. 44).

Accompagnement

« Les jésuites – bien conscients de la peine qu'ils portent pour leurs insuffisances – ne demandent qu'à accompagner les peuples autochtones avec lesquels ils vivent et travaillent », notent les jésuites de la mission des Montagnes rocheuses (p. 52). Ceci est vrai de tous les ministères jésuites auprès des peuples autochtones d'Amérique du Nord, qui se décrit le mieux comme 'accompagnement'.

Au Canada, par exemple, inspirés par de nombreux aspects positifs du travail de leurs prédécesseurs, les jésuites veulent « continuer à vivre en compagnie de [leurs] amis autochtones, en particulier dans leurs communautés » (p. 46). De même en Alaska, les jésuites découvrent que le peuple *yup'ik* accorde une grande importance à la continuité des relations : « Venir ici pour des séjours de courte durée et ensuite s'en aller est problématique pour l'église locale (...) il est également important qu'ils connaissent des hommes qui fassent partie intégrante de l'histoire de leur vie » (p. 56).

Les jésuites du Dakota du Sud relèvent la lutte qui accompagne le contexte de la restauration de la culture autochtone :

Nous devons travailler dur pour récupérer l'identité catholique chrétienne au-delà des 'fantômes' de nos premières insensibilités culturelles et de notre première missiologie. Autrefois, les missionnaires disaient aux autochtones : vous ne pouvez pas être à la fois catholique et *lakota* (ou *ojibwe*, etc.) dans votre religion. Aujourd'hui, les traditionalistes locaux répètent souvent cela. Nous nous efforçons donc de trouver les moyens de créer ensemble une foi et une Église véritablement *lakota*-catholiques, embrassant hardiment les deux aspects pour produire une foi plus enrichissante que ne le décrirait un seul des deux qualificatifs (Rapport sur le Dakota du Sud, p. 50).

Dans ce contexte, les ministères éducatifs sont un moyen important pour les jésuites d'accompagner les peuples autochtones, car « ils essaient de ne pas se concentrer uniquement sur la réussite scolaire, mais ils tentent de soutenir, de manière créative, le renouveau de la culture et de l'identité autochtones chez les élèves. » (Rapport sur le Dakota du Sud, p. 51).

Accompagner les peuples autochtones est une grâce et une bénédiction formidables pour les jésuites du Canada et des États-Unis. Nous sommes déterminés à aider les peuples autochtones à relever les nombreux défis qu'ils ont à affronter et à reconstruire les langues et les cultures traditionnelles. « Les jésuites et l'Église dans son ensemble doivent poursuivre leur long voyage avec les autochtones, un voyage qui, au commencement, a conduit la Compagnie vers le Nouveau Monde » (Rapport sur le Dakota du Sud, p. 51).

Merci de considérer ces réflexions basées sur l'expérience longue et ininterrompue des jésuites travaillant avec les peuples autochtones du Canada et des États-Unis. Nos prières vous accompagnent, ainsi que tous ceux qui travaillent à la préparation du prochain synode.

Sincèrement dans le Christ,

R.P. Timothy Kesicki, SJ
Président

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet



De la réconciliation à la décolonisation : un guide approximatif

David McCallum, SJ et Peter Bisson, SJ

David M. : Vice-Président, Collège Le Moyne, Syracuse, NY, États-Unis

Peter B. : Ancien Provincial de la Province du Canada anglophone

Alors que les jésuites font le point sur le double engagement du pape François en matière de justice écologique et de droits des peuples autochtones, tel qu'il sera présenté dans le prochain synode sur l'Amazonie, nous devons reconnaître que nous avons besoin d'approfondir la compréhension de l'impact complexe et souvent profondément destructeur des missions jésuites auprès des peuples autochtones dans les Amériques. Cette compréhension et le changement de perspective qu'elle implique nous obligent à accepter le côté obscur de notre passé missionnaire et à reconnaître le parti-pris de la supériorité culturelle et du racisme ethnocentrique, les tentatives erronées et destructrices de « civiliser » les peuples autochtones en rendant leurs cérémonies illégales, en saisissant leurs enfants et en leur imposant une éducation de style européen, et le baptême imposé, pour ne nommer que quelques infractions. Un grand nombre de ces abus ont été décrits en détail dans l'ouvrage des évêques des États-Unis intitulé *Open Wide Our Hearts: The Enduring Call to Love – a Pastoral Letter Against Racism* (*Nos cœurs grand ouverts : L'appel durable à l'amour – une lettre pastorale contre le racisme*). Alors que les jésuites contemporains cherchent aujourd'hui à accompagner les peuples autochtones dans un esprit de solidarité, il est nécessaire de comprendre d'abord en profondeur le passé douloureux et traumatisant, y compris notre responsabilité d'introduire sans le vouloir l'assujettissement, le colonialisme et même le génocide au sein des populations auxquelles nous tentions d'offrir des moyens de salut spirituel. Dans cet essai, deux jésuites du bassin hydrographique des Grands Lacs, l'un canadien et l'autre américain, évoquent leurs expériences de prise de conscience progressive de ce lourd passé et de ses implications actuelles sur la manière dont nous répondons à l'appel de l'Église à œuvrer pour la justice, la guérison, et la réconciliation entre les peuples autochtones.

L'expérience de Peter au Canada

Dans la Compagnie de Jésus, nous pourrions être fiers de notre appel à la réconciliation, que ce soit selon la *Formule de l'Institut* (1550) ou conformément au *Décret 1 de la CG 36*. Cependant, c'est une chose de promouvoir la réconciliation avec les autres, et c'en est une autre bien différente lorsque ce sont la Compagnie et l'Église qui ont besoin de réconciliation. Je voudrais partager avec vous quelques aspects du chemin de réconciliation des jésuites avec les peuples autochtones du Canada et en tirer quelques idées qui pourraient s'appliquer ailleurs.

Lors de ma toute première journée en tant que provincial des jésuites du Canada anglais (2012-2018), j'ai assisté à Toronto à des audiences publiques de la Commission de vérité et de réconciliation du Canada. Là, je me suis complètement mépris sur mon rôle de représentant de l'église et j'ai commis de graves erreurs culturelles et pastorales. Je reparlerai de ce point dans un instant.

La Commission de vérité et de réconciliation, dite CVR (2008-2015), avait pour mandat de promouvoir la réconciliation entre les Canadiens autochtones et non autochtones en écoutant et en documentant les expériences des autochtones que le gouvernement avait retirés de leurs familles et de leurs communautés lorsqu'ils étaient enfants pour les déplacer dans des « pensionnats indiens », où vivaient les élèves et le personnel. Ces écoles ont fonctionné au Canada du milieu du XIXe siècle au milieu du XXe siècle. Elles faisaient partie d'une politique nationale consistant à éliminer les cultures autochtones des peuples autochtones et à les transformer en Canadiens « civilisés », « blancs », aptes à occuper un emploi dans l'industrie et les services domestiques. Le gouvernement canadien avait mandaté ces écoles, en était le propriétaire et en assumait le coût, mais leurs activités quotidiennes étaient confiées à des églises chrétiennes. Les ordres religieux et les diocèses catholiques dirigeaient la majorité des pensionnats. Les jésuites en ont dirigé une, qui a fermé en 1959. Les églises s'intéressaient plus à l'évangélisation qu'aux stratégies gouvernementales à long terme de colonisation, qui n'étaient pas largement connues à l'époque, cependant la plupart des membres des églises et des gouvernements avaient en commun les mêmes attitudes de supériorité et de « responsabilité paternelle » envers les peuples autochtones.

L'impact global de ces écoles sur les peuples autochtones du Canada a été dévastateur. Séparés de leurs familles et de leurs communautés, parfois pendant des années, les jeunes autochtones ont subi une perte de culture, de traditions, de langues, de spiritualités et de liens familiaux étroits. Quand ils devenaient grands, ils ne savaient pas comment devenir parents, car ils ne se souvenaient plus comment leurs propres parents les avaient pris en charge. Beaucoup avaient honte d'être « indiens » et ne s'intégraient ni dans les cultures autochtones ni dans les cultures blanches. Beaucoup furent victimes d'abus physiques et sexuels dans les écoles. Ils eurent également honte d'exprimer leur douleur et leur colère. La perte d'identité et de respect de soi s'exprimait sous la forme de dépendances, de violence, de familles brisées et de suicides. La blessure fut transmise de génération en génération.

Dans les années 1980 une renaissance des peuples autochtones commença à se faire sentir au Canada. Cela contribua à rompre la culture de silence et de honte entourant les pensionnats indiens. Dans les années 1990, la douleur et la colère des peuples autochtones éclata publiquement lors de nombreux litiges avec le gouvernement et les églises. Cela a choqué et dérouté les églises, car pendant plus de deux décennies, nous avions pris le parti des peuples autochtones contre le gouvernement sur de nombreuses questions de justice sociale. Il semblait que « soudainement » les questions concernant les pensionnats étaient associées à toutes ces alliances apparemment postcoloniales. La Commission de vérité et de réconciliation était une partie d'un vaste accord de résolutions des conflits entre les anciens élèves, les organisations politiques autochtones, les principales églises chrétiennes et le gouvernement du Canada pour reconnaître les responsabilités, compenser les injustices commises, préserver

le souvenir de ce qui s'était passé, promouvoir la guérison et, éventuellement, la réconciliation. La mise en œuvre de cette « Convention de règlement relative aux pensionnats indiens » (IRSSA) a débuté en 2007 et se poursuit aujourd'hui.

Revenons maintenant à l'histoire de mon premier jour en tant que provincial.

On m'avait prévenu que l'Église serait faiblement représentée à la réunion ; il serait donc bon que j'assiste à la réunion et que je m'y rende en soutane afin que la sollicitude de l'Église apparaisse bien. C'est ce que j'ai fait. Quelle erreur ! Mon col romain n'était pas un symbole d'attention évangélique et de solidarité, mais plutôt un déclencheur de terribles souvenirs de traumatisme. J'essayai de me banaliser en enlevant la languette de mon col et en retroussant mes manches : les peuples autochtones étaient toujours manifestement mal à l'aise. Je me sentais honteux, maladroit et exposé. Comme d'autres membres de l'église, je voulais me cacher, mais je me rendis compte qu'il était juste et important que je ressente la honte et que je sois exposé en tant que membre de l'église, car cela faisait partie de l'expérience de notre responsabilité collective vis-à-vis des torts causés dans les pensionnats et de notre propre rôle dans la colonisation. Ce qui me toucha le plus, cependant, c'est que malgré leur malaise, les peuples autochtones n'étaient ni impolis ni irrespectueux à mon égard. Certains essayaient même de me mettre à l'aise. J'avais l'impression d'être le fils prodigue qui rentrait chez lui. Cette expérience marqua mon service comme provincial du début à la fin.

Trois ans plus tard, en 2015, notre province jésuite a réuni un grand nombre de jésuites et de responsables apostoliques laïcs dans le cadre d'un exercice de discernement communautaire sur nos priorités. La première priorité qui émergea, sans surprise, c'était les exercices spirituels. La deuxième priorité toutefois fut une surprise : les relations avec les autochtones. Cela ne signifiait pas un ministère autochtone, qui a toujours été important au Canada. Cela signifiait plutôt que tous nos apostolats, quelle que soit leur nature, devaient développer des relations avec les peuples autochtones et que cela devait faire partie de notre façon de procéder au Canada. Cette grâce consistait à quitter le désir d'« aider » les peuples autochtones, pour devenir plutôt des partenaires dans la construction du Royaume de Dieu. Un autochtone, un Ancien faisant partie de l'exercice de discernement, s'est alors exclamé : « Je me sens enfin un ami ! » Et cela arrivait après 40 ans de collaboration !

Ces deux expériences sont devenues possibles grâce à une transformation antérieure. À la fin des années 80 et au début des années 90, les peuples autochtones des communautés où nous travaillions ont commencé à se plaindre du fait d'avoir été victimes d'agressions sexuelles par des jésuites dans le passé, dans nos paroisses ou dans nos pensionnats. Dans un premier temps, nous ne les avons pas crus, ils ont alors commencé à nous poursuivre en justice. Nous avons réagi de manière défensive devant les tribunaux. Au bout d'un certain temps, nous avons réalisé que nous trahissions d'anciens amis comme des ennemis et qu'un grand nombre de leurs histoires étaient vraies. Nous avons commencé à écouter sérieusement et respectueusement. Nous avons commencé à croire. Nous avons commencé à admettre la culpabilité et la responsabilité, et à offrir de l'aide pour guérir. Nous avons appris à faire passer les victimes et leurs besoins avant nos propres désirs de défense. Les peuples autochtones nous montraient un aspect de nous-même et de notre histoire dont nous n'avions pas conscience, pourtant ils ne voulaient pas que nous partions. Une fois que nous avons

appris à écouter et à écouter de manière transformative, cela a permis de nouveaux changements, comme ceux décrits ci-dessus.

Toutes les églises chrétiennes au Canada semblent suivre des trajectoires similaires de réconciliation avec les peuples autochtones, bien que l'Église catholique paraisse plus lente que les autres. Toutes ces transformations ont eu lieu en raison de nos relations actuelles avec les peuples autochtones, parce que nous sommes restés avec eux et eux avec nous, même lorsque cela a été douloureux. Les obstacles et la difficulté d'y faire face font que la réconciliation implique non seulement un changement de relation, mais aussi un changement d'identité. Il a été pénible pour les croyants de reconnaître que nous n'avions pas été aussi innocents que nous le pensions, et il a été particulièrement difficile pour les responsables religieux d'avoir à accepter une critique et un enseignement moraux et spirituels.

Le schéma que je distingue dans notre réconciliation et notre guérison peut être décrit ainsi. En premier lieu surgissent incrédulité, indignation et colère envers nos accusateurs ; ensuite, c'est l'écoute, la confiance croissante et l'acceptation ; en troisième lieu, la culpabilité et la responsabilité sont avouées, avec les excuses et la repentance, accompagnées d'une perte d'innocence. Mais ce n'est que le début de la réconciliation – la « première réconciliation », si vous voulez. Pour que la réconciliation prenne racine et soit authentique, elle doit également nous transformer. Ainsi, durant la quatrième phase, le processus doit aller au-delà des excuses et de la réparation des torts reconnus, pour aboutir à de nouvelles relations de mutualité et de partenariat et à une nouvelle identité « postcoloniale » – la « seconde réconciliation ». On peut la nommer « réconciliation transformative »¹. Ainsi, au bout du compte, la réconciliation doit aussi être une décolonisation. Le moteur qui nous fait avancer sur la trajectoire de la réconciliation est la grâce, ainsi que des relations durables, critiques et en parité avec les peuples autochtones qui ont acquis une nouvelle confiance².

Je crois que la réconciliation est un signe des temps. Si tel est le cas, elle est pleine de l'Esprit Saint qui nous invite à y participer. De plus, s'il s'agit bien d'un signe des temps, les phases de réconciliation représenteraient des mouvements spirituels collectifs de désolation et de consolation au niveau des sociétés et des cultures, qui constituent des signes des temps³.

L'expérience de David aux États-Unis

Peter a principalement vécu avec des catholiques autochtones au Canada, et en tant que provincial au niveau national, il a travaillé avec la Commission de vérité et de réconciliation du Canada. En revanche, le projet chez nous n'est pas de « réconciliation », mais plutôt un

¹ John Borrows and James Tully, "Reconciliation and Resurgence in Practice and in Question", dans *Resurgence and Reconciliation: Indigenous-Settler Relations and Earth Teachings*; edited by Michael Asch, John Borrows and James Tully; Toronto, Buffalo, London: University of Toronto Press, 2018; p.5.

² Ibid.

³ Sur cette notion de signe des temps, voir Peter Bisson, S.J., "Breaking Open the Mysteries: Changing Jesuit Practices of Reading the Signs of the Times" in Johan Verstraeten, ed., *Scrutinizing the Signs of the Times in the Light of the Gospel* (Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovanensium CCVIII); Leuven, Paris, Dudley MA: Leuven University Press, 2007, p. 121-148.

travail de justice et de guérison⁴. J'offre une perspective plus locale, ici de l'autre côté du lac Ontario, sur la base de mes relations avec des peuples autochtones qui n'épousent pas le christianisme. Toutefois, Peter et moi ayons certainement en commun d'avoir pris conscience à nos dépens de l'impact de nos ancêtres dans la foi et de nos propres points aveugles. À Syracuse, dans l'État de New York, plusieurs parmi nous à LeMoyne College sont impliqués avec des dirigeants autochtones locaux qui tentent de promouvoir la guérison des relations nées des désastreuses rencontres du XVIIe siècle entre les jésuites français et les Haudenosaunee (Iroquois). Cet engagement est délicat et difficile, mais il comporte l'espoir de relations mutuelles qui permettent la collaboration dans plusieurs initiatives en vue du bien commun : justice environnementale et écologique, droits des peuples autochtones, éducation pour transformer les préjugés raciaux et culturels, ainsi qu'un effort pour obtenir le rejet de la doctrine de la découverte. La doctrine de la découverte consiste en une série de bulles papales du XVe siècle qui a été une source profonde de souffrances et qui continue à avoir un impact aujourd'hui, car elle est encore utilisée dans le droit de la propriété (procès Sherrill vs. Oneida 2005 devant la Cour suprême des États-Unis), et sert à spolier les peuples autochtones de leur terre.

Mon parcours a commencé quand je suis arrivé au Collège LeMoyne en 2009. Le professeur Mary McDonald, PhD, qui enseignait les sciences religieuses et se spécialisait en anthropologie autochtone, m'a alors abordé en me disant : « Découvrez les Onondaga (le cœur brûlant de la nation des Haudenosaunee). Parmi les peuples autochtones, ils sont très particuliers en ceci qu'ils ont préservé leur souveraineté. Leur relation avec les jésuites remonte au 17e siècle, lorsque les jésuites ont construit une mission qui a été un échec sur le lac Onondaga. Cette relation a besoin d'attention. »

Il me fallut plusieurs années avant que je m'y mette. En supposant à tort que nous pourrions rattraper le temps perdu, j'ai lancé le processus pour que le Collège LeMoyne accorde un diplôme *honoris causa* à Oren Lyons, Gardien de la foi des Onondaga et défenseur des droits des peuples autochtones de renommée internationale. Mais cette initiative suscita la méfiance d'Oren qui demanda : « Pourquoi vouloir faire une chose pareille ? » En tant que représentant des Onondaga et critique actif des activités missionnaires de l'Église à partir du 17e siècle, Oren ne pouvait pas comprendre pourquoi un collège jésuite pourrait vouloir l'honorer. J'ai commencé à comprendre à quel point ces blessures historiques étaient profondes et que le seul moyen d'avancer consistait à revisiter et à travailler à travers le passé.

Ce qui avait commencé comme une conversation sur le désir du Collège d'honorer Oren Lyons devint peu à peu un groupe de travail composé de professeurs, de militants locaux alliés de la Nation Onondaga et de leaders-clés des Onondaga, engagés dans un dialogue difficile et approfondi sur ces points essentiels que sont les implications de la mission jésuite, les racines chrétiennes du privilège blanc et le besoin de justice et de guérison. Il devint

⁴ La « réconciliation » n'est pas un objectif acceptable pour les Haudenosaunee, car ils pensent qu'aucun élément ou circonstance du passé historique ne peut être « réconcilié ». Ils ont vécu sur l'île aux tortues pendant des siècles en tant que nations et peuples libres, indépendants et souverains, avant que les Européens, Français et Jésuites, n'envahissent leurs patrie, apportent la guerre, des maladies dévastatrices, le nettoyage ethnique, l'assimilation de force, etc. Ils préfèrent l'objectif de guérison.

rapidement évident que la réconciliation n'était pas un objectif viable pour ce groupe. Les objectifs et les préoccupations du groupe portaient sur la réécriture de la présentation de la mission Sainte-Marie, mission jésuite du XVIIe siècle chez les Iroquois, au « Fort français », une réplique construite dans les années 1930 à cet effet, ainsi qu'un soutien pour garantir le rejet de la doctrine de la découverte ; une discussion sur la réécriture par le Collège LeMoyne du récit de la présence historique jésuite dans le centre de l'état de New York ; une collaboration sur les questions liées au changement climatique et à la sensibilisation aux droits des peuples autochtones.

Bien que chacune de ces initiatives soit importante, je pense que le travail le plus profond que nous effectuons consiste à prendre en compte le point de vue autochtone sur cette histoire du 17e siècle, notamment les conséquences destructrices jusqu'à nos jours de cette mission et du colonialisme qui en résulte, pour les vies, les cultures, les droits fonciers des autochtones et pour leur protection sociale.

Spécifiquement, depuis les années 1980, les Onondaga ont fait remonter l'origine de cette vague de colonialisme religieux et culturel aux bulles papales du XVe siècle, connues communément sous le nom de doctrine de la découverte. Cette « doctrine » autorisait les puissances coloniales des XVIIe et XVIIIe siècles à saisir des terres non occupées par des chrétiens, en chassant ou exterminant par la force les peuples autochtones qui ne s'y conformaient pas. Non seulement nos dirigeants indigènes assimilent les efforts missionnaires de nos ancêtres avec ce projet militant et colonisateur, mais ils impliquent également le christianisme dans la naissance de ce qu'ils ressentent comme une supériorité blanche et les efforts systématiques pour leur soustraire leurs droits, leur souveraineté et leur héritage culturel.

Comme Peter, j'ai ressenti que ce processus de prise de conscience complexe et souvent douloureux impliquait la reconnaissance de mes propres faux pas, l'abandon d'une attitude défensive, la croissance de l'empathie et une nouvelle manière de voir. À mesure que se renforcent les relations avec les partenaires de mon groupe de travail, j'apprends à voir l'histoire à travers leurs yeux et je reconnais que cette nouvelle vision comporte l'exigence morale d'être un allié à l'avenir.

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet



Les jésuites du Canada : nos apostolats parmi les peuples autochtones aujourd'hui

Gerald McDougall, SJ

Assistant du Provincial pour le Ministère indigène, Espanola, Ontario, Canada

Les apostolats jésuites canadiens chez les peuples autochtones se trouvent dans les villes de Montréal, Ottawa, Thunder Bay, Winnipeg et Regina, au sanctuaire des martyrs nord-américains, à Midland en Ontario, et dans les régions des Grands Lacs du nord de l'Ontario. L'origine de la mission au XIXe siècle était la demande de l'Église catholique de fournir une pastorale aux peuples autochtones des régions des Grands Lacs, à savoir aux Premières Nations connues sous le nom d'Anishinabe.

Le contexte canadien

Les peuples autochtones du Canada (Inuit, Métis, Premières Nations) revitalisent leurs cultures traditionnelles depuis le milieu du siècle dernier. Près de trois siècles de politiques autoritaires, à la fois pendant la période coloniale et après la Confédération, visaient à les exclure et à ne pas tenir compte de leurs préoccupations pour la construction de la nation canadienne, en les isolant ou en les assimilant. Les cultures autochtones ont été supprimées à certains moments et à certains endroits, mais elles n'ont jamais complètement disparu. Aujourd'hui, les fruits de leur renaissance culturelle sont clairement évidents : les langues autochtones sont enseignées à tous les niveaux scolaires comme jamais auparavant ; les expressions culturelles de la musique, des percussions, de la danse, du théâtre et des arts font partie du patrimoine national ; les voix autochtones sont entendues dans la politique, les universités et les médias ; les activistes autochtones se prononcent pour la justice, l'équité, les droits de la personne et les droits à la terre et à l'eau ; ils administrent leurs propres soins de santé, leur éducation et le gouvernement de leur groupe et de leur territoire. L'estime personnelle et la fierté des peuples autochtones peuvent être ressenties aujourd'hui dans tout le pays.

Les Canadiens autochtones affrontent toujours de nombreux défis. Le racisme et les préjugés sont encore répandus dans la société canadienne. Les peuples autochtones sont touchés de manière disproportionnée au plan matériel et au plan social : pauvreté physique ; manque d'eau potable dans de nombreuses réserves ; niveaux d'emploi plus bas ; manque d'opportunités d'éducation et de récréation pour les jeunes ; problèmes de santé endémiques, tels que le diabète, le cancer et les maladies cardiaques ; problèmes et échecs de la protection de l'enfance et du bien-être des familles ; pourcentage plus élevé que dans le reste de la société d'hommes et de femmes autochtones incarcérés par le système judiciaire ; pourcentage plus

élevé que dans le reste de la société de femmes et de filles autochtones disparues ou assassinées. Il est largement reconnu par les Canadiens autochtones que l'alcool ne faisait pas partie de leurs cultures traditionnelles et que sa disponibilité a été l'une des plus grandes causes de problèmes pour leur population. La variété de drogues addictives disponibles aujourd'hui est également inquiétante pour les peuples et les communautés autochtones.

Les peuples autochtones surmontent ces problèmes avec une formidable résilience. La société canadienne commence à prendre conscience maintenant de la grande richesse de sagesse spirituelle détenue par les peuples et les cultures autochtones. Pour certains autochtones, les enseignements de la spiritualité traditionnelle constituent leur mode de vie et pour d'autres, ils ont été intégrés à la foi chrétienne qu'ils ont reçue et dans laquelle ils ont été élevés. La spiritualité autochtone influe sur des préoccupations sociales et mondiales, telles que l'élaboration de systèmes de justice réparatrice et le soin de la Création.

Au cours de cette période de revitalisation culturelle, de nombreux anciens élèves des pensionnats indiens ont publiquement raconté les histoires de sévices dont ils ont été victimes dans ces établissements. Pendant plus d'un siècle, ces écoles mandatées par le gouvernement canadien ont été gérées par des églises et des organisations affiliées à des églises. Parmi celles-ci, de nombreux pensionnats étaient administrés par des ordres et congrégations religieuses catholiques, ainsi que par les diocèses catholiques où ils étaient situés. Les jésuites avaient la responsabilité d'un pensionnat à Spanish, en Ontario.

Entre 2008 et 2015, les Canadiens, autochtones et non autochtones, ont mis sur pied la Commission de vérité et réconciliation (CVR) sur l'histoire et l'héritage des pensionnats indiens. La CVR a été l'un des éléments de la Convention de règlement relative aux pensionnats indiens, entrée en vigueur en 2007; il s'agissait d'un vaste règlement contradictoire des différends entre les survivants des pensionnats, l'Assemblée des Premières Nations, l'Inuit Tapiriit Kanatami, les principales églises chrétiennes et le gouvernement du Canada. Les jésuites du Canada anglais ont pleinement participé à la CVR et, dans le cadre de ce processus, ont officiellement présenté une déclaration de réconciliation : ils ont présenté leurs excuses pour leurs torts, remercié les peuples autochtones pour l'amitié durable dont ils les ont gratifiés et se sont engagés à continuer de les soutenir. Les conclusions de la CVR, en particulier les témoignages de violences physiques et sexuelles infligées à des survivants des pensionnats, ont contribué à sensibiliser la société canadienne. Le processus de guérison et de réconciliation du Canada avec les Canadiens autochtones est décrit dans 94 appels à l'action que la TRC a présentés afin qu'ils soient appliqués par la société canadienne dans son ensemble. Un certain nombre de ces appels à l'action s'adressent aux Églises du Canada.

Un autre problème d'actualité d'une grande ampleur au Canada est le nombre disproportionné de femmes et de filles autochtones disparues ou assassinées par rapport au reste de la société canadienne. Le Canada a ouvert l'enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées en 2015. L'enquête nationale devrait se terminer en juin 2019.

La réponse de l'Église catholique

À la même époque que cette revitalisation de la culture autochtone, l'Église catholique était également en train de se renouveler. À partir de l'énergie spirituelle qui animait les catholiques autochtones avant même le Concile Vatican II, l'avancement de la cause en faveur de la canonisation de sainte Kateri Tekakwitha, une femme catholique des Premières Nations du XVII^e siècle, devint un puissant mouvement dans l'Église, suscitant de nombreux chefs spirituels autochtones.

Dans les diocèses de Sault Ste Marie et Thunder Bay, en Ontario, où l'ordre des jésuites a une mission de longue date parmi les Anishinabe, plusieurs autochtones hommes sont devenus diacres et de nombreuses femmes – les femmes de diacres d'abord, et d'autres ultérieurement – sont devenues des ministres laïques, mandatées par leurs évêques comme leaders spirituels de leurs communautés. Les diacres et les femmes laïques autochtones exercent leur ministère comme chefs spirituels de leurs communautés en reflétant les préférences culturelles et la sensibilité des peuples autochtones. En 1984, de nombreux diacres autochtones et de nombreux membres de l'Ordre diocésain des femmes (DOW) étaient présents devant le pape, Saint Jean-Paul II, lors d'une cérémonie au sanctuaire des martyrs nord-américains jésuites à Midland, en Ontario. C'est là que saint Jean-Paul II a proclamé : « Le Christ, dans les membres de son corps, est un Indien lui-même » (c'est-à-dire un autochtone).

La formation de diacres autochtones (DOW), et plus tard l'ordre du service diocésain (DOS) dans les diocèses catholiques de Sault Ste Marie et Thunder Bay ont été en grande partie l'œuvre des jésuites. C'était l'objectif originel du Centre spirituel Anishinabe d'Esplanada, en Ontario, bien que ce lieu magnifique ait abrité depuis des camps de jeunesse pour les autochtones et qu'il soit utilisé encore à d'autres fins au service de l'Église catholique et de ses partenaires œcuméniques. Aujourd'hui, les jésuites poursuivent ces programmes de formation pour le ministère dans les deux diocèses. Les mêmes jésuites qui ont créé le Centre spirituel Anishinabe ont poursuivi ensuite leurs travaux à Thunder Bay, mettant sur pied le Centre Anemki Wadj.

Récemment, trois diacres autochtones ont été ordonnés et quatre femmes ont été nommées ministres de service (MOS) du diocèse de Thunder Bay. Ces programmes ont leurs racines théologiques et spirituelles dans le programme d'étude habituel des diacres et des prêtres de l'Église catholique, à savoir : inculturation, théologie contextuelle et dialogue interreligieux, spiritualité traditionnelle autochtone et mode de vie culturel, et les Exercices spirituels de Saint Ignace. Il en résulte que ces ministres autochtones sont prêts à servir leurs Églises avec une sensibilité culturelle.

L'Église catholique au Canada s'est engagée à œuvrer pour la réconciliation avec les peuples autochtones du Canada. Le Conseil catholique autochtone du Canada est le principal comité de la Conférence des évêques canadiens pour traiter des relations de l'Église et de la mission actuelle de réconciliation. Le cercle « Notre-Dame de Guadeloupe » (OLGC), nouvellement formé, est un collectif catholique de membres autochtones et non autochtones, allant des évêques et des membres du clergé aux membres de mouvements laïcs, tous « engagés dans le

renouvellement et la promotion des relations entre l'Église catholique et les peuples autochtones du Canada » (cf. site Web OLGC).

Dans les villes de Regina et de Winnipeg, où la population autochtone urbaine est assez importante et où de nombreux jeunes affrontent des problèmes dans leur famille et dans la société qui freinent leur réussite scolaire, deux écoles destinées à aider les jeunes à risque, en particulier les jeunes autochtones, ont été créées en centre-ville sur le modèle de la *Nativity School*. Le modèle a été adapté pour répondre aux besoins des jeunes autochtones et de leurs familles. Les collèges Mère Theresa et Saint Louis de Gonzague, situés respectivement à Regina et à Winnipeg, sont des écoles catholiques et des apostolats ignatiens qui aident leurs élèves à réussir et qui continuent à les accompagner longtemps après qu'ils aient quitté l'école. De plus, ces collèges enseignent d'une manière positive le patrimoine culturel autochtone de leurs élèves.

En réponse aux appels à l'action de la CVR et pour contribuer à la formation des prêtres et des ministres d'église non autochtones, les jésuites ont commandité deux programmes d'immersion en culture autochtone pour les jésuites en formation : à Regina, en Saskatchewan, et à *Wikwemikong Unceded First Nation*, Ontario. Le ministère autochtone Kateri d'Ottawa, une œuvre soutenue par l'archidiocèse d'Ottawa, présente chaque année un programme de ministère autochtone et met actuellement au point un programme d'immersion culturelle autochtone, destiné également à aider à la formation de ministres non autochtones.

À l'été 2017, une autre activité novatrice de réconciliation a eu lieu au Canada. Le pèlerinage en canoë de Midland à Montréal, dirigé par l'un des plus jeunes scolastiques jésuites canadiens, a revisité le parcours entrepris par les jésuites d'autrefois et leurs compagnons des Premières Nations au 17^e siècle. Pour les pèlerins autochtones et non autochtones, le pèlerinage en canoë s'est révélé comme un modèle du chemin de réconciliation entrepris par l'Église catholique et les peuples autochtones.

Aller de l'avant

Le modèle de l'Église consistant à porter l'Évangile de Jésus-Christ aux peuples autochtones du Canada a évolué : depuis le souci pastoral et la proclamation évangélique, le plus souvent avec une mentalité colonisatrice (avant la revitalisation culturelle) ; en passant par la formation et la responsabilisation des leaders spirituels autochtones pour qu'ils proclament l'évangile selon des méthodes culturellement appropriées, et ceci en solidarité avec les questions de justice sociale autochtones (au début de la revitalisation culturelle) ; et maintenant au travail actuel de réconciliation, de dialogue et de guérison des impacts de la colonisation sur les peuples à la fois autochtones et non autochtones.

La priorité de tous nos apostolats parmi les peuples autochtones est la réconciliation : la recherche d'une véritable amitié et d'une confiance mutuelle. La véritable amitié consiste à vouloir dans son cœur le bien-être de l'autre dans son corps, son cœur et son esprit. Cela vaut tant pour chaque individu que pour les communautés que nous rencontrons.

En tant que représentants de l'Église parmi les peuples autochtones aujourd'hui, nous incarnons toujours de manière visible les nombreuses générations de nos ancêtres qui ont

causé un préjudice à ces personnes, à leur mode de vie, à leurs terres et à leurs eaux. Nous en sommes désolés et nous désirons réparer ces erreurs.

Les Anciens parmi les autochtones se souviennent souvent des missionnaires d'autrefois : des prêtres et des religieuses qui vivaient parmi les habitants dans leurs communautés et qui apprenaient leur langue, qui chassaient, pêchaient, cuisinaient et mangeaient avec eux, certains jouant même au hockey avec eux. Ils sont devenus de véritables amis du peuple en vivant de près le mode de vie du peuple et en apprenant à connaître « les joies et les espoirs, les deuils et les angoisses » des personnes qu'ils ont servies (*Gaudium et spes*).

Nous sommes inspirés par les exemples de nos ancêtres dans ce travail, les prêtres, les religieux et les laïcs qui ont construit l'amitié et la confiance par leur mode de vie – l'amitié et la confiance que nous éprouvons de ceux avec qui nous vivons et travaillons. Ainsi, nous continuerons à vivre en accompagnant nos amis autochtones, en particulier dans leurs communautés, là où cela est possible.

Bien que le nombre de jeunes prêtres et de religieux servant chez les peuples autochtones ait diminué, nous sommes reconnaissants envers ceux qui sont présents, d'autant plus lorsque nous savons que chaque jour leur amitié avec les peuples autochtones se renforce.

Le dialogue est fondamental pour la réconciliation. Nous continuerons à nous engager dans le dialogue catholique traditionnel avec humilité, dans le respect du mode de vie de chacun. À cet égard, nous rechercherons également des experts dans le domaine du dialogue interreligieux et nous nous efforcerons d'apprendre d'eux.

Nous en apprenons toujours davantage et nous prenons conscience de l'héritage des pensionnats et des abus commis par le clergé. Aussi, nous rechercherons et nous serons ouverts aux moyens d'aider les survivants et les victimes d'abus à se guérir.

Nous estimons que nous sommes toujours appelés à éduquer et à former les dirigeants de l'Église autochtone, ceux qui sont déjà mandatés pour travailler dans leurs communautés et ceux dont la foi et le savoir grandissent et qui discernent leurs appels au service. Nous continuons donc à mettre en place des programmes de formation au ministère pour les dirigeants de l'Église autochtone au Centre spirituel Anishinabe (diocèse de Sault Ste Marie), et au Centre Anemki Wadj (diocèse de Thunder Bay) ; et nous soutenons également le programme de formation à la direction pastorale autochtone du *Kateri Native Ministry* (Ottawa). Nous ferons appel à des experts de nos établissements d'enseignement supérieur pour nous aider dans ce travail.

Il y a de nombreux Canadiens autochtones qui, sans être catholiques ni chrétiens, partagent nos désirs de réconciliation et de travail de guérison nécessaire pour la population de notre pays. Certains souhaitent nous avoir comme collaborateurs ou partenaires de travail. Nous sommes donc ouverts à la coopération avec d'autres dans divers domaines, notamment la réconciliation, la prise en charge spéciale des jeunes, le soin et la protection de la Terre Mère, et la cause de la justice réparatrice.

Pour les peuples autochtones, la Terre est notre Mère qui donne la vie à tous. Pour l'Église catholique, le soin de la maison commune est également un travail prioritaire de réconciliation et de guérison. Les peuples autochtones d'Amérique du Nord sont profondément touchés par la nécessité de protéger la Terre nourricière, et en particulier de nos jours l'eau. Des mouvements, à la fois manifestations et prières, pour protéger l'eau contre l'empoisonnement surgissent chez les peuples autochtones, comme la promenade aquatique de la Terre-Mère dans la région des Grands Lacs et la manifestation de Standing Rock. Dans l'esprit de *Laudato Si'*, nous nous efforcerons de rejoindre le mouvement de prière pour la protection de l'eau. Notre réconciliation avec les peuples autochtones doit inclure la réconciliation avec la terre.

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet



Problèmes amérindiens et défis pour l'Église dans la pastorale autochtone

Joseph Daoust, SJ

Mission du Saint-Rosaire, Réserve indienne de Pine Ridge, Dakota du Sud, États-Unis

Ce rapport est basé sur des discussions avec des jésuites et des Anciens chez les *Lakotas* de l'ouest du Dakota du Sud, où jésuites et tribus autochtones travaillent ensemble depuis 1875 dans plusieurs grandes réserves et les zones environnantes. Actuellement, 14 collaborateurs jésuites et *lakotas* gèrent cinq écoles et 15 paroisses sur les 7 000 miles carrés des réserves de Rosebud et de Pine Ridge, ainsi qu'à Rapid City, dans le Dakota du Sud. Le présent rapport s'inscrit naturellement dans cette perspective, mais il s'efforcera d'identifier les problèmes et les défis auxquels sont confrontés les peuples autochtones américains en général, même s'ils sont envisagés du point de vue de la région et en grande partie de la réserve.

À l'échelle nationale, la population autochtone des États-Unis compte plus de 5 millions d'habitants, composée de 573 tribus utilisant plus de 300 langues différentes et possédant des histoires et des cultures différentes. Par le biais des mariages mixtes, environ 40 % des autochtones sont métissés avec d'autres ethnies, quoique pour les tribus, l'élément important qui les distingue est l'éducation culturelle, et non le pourcentage de sang indien. Avec une telle diversité, il est difficile de donner une image globale des Amérindiens, du point de vue social ou religieux. Il existe certains éléments communs, mais les tribus ont toujours fonctionné en tant que « nations » distinctes, à la fois politiquement et culturellement. Aujourd'hui, une majorité des autochtones s'est mélangée à la culture américaine dominante en dehors des réserves indiennes. Seulement un quart d'entre eux vivent dans des réserves, dans lesquelles ils étaient jadis confinés par le gouvernement américain, mais qui sont souvent considérées aujourd'hui comme les « terres natales », là où leur identité culturelle peut le mieux se développer.

On peut dire que toutes les cultures autochtones partagent des éléments similaires dans leur vision du monde et leur spiritualité, bien qu'ils soient exprimés à travers une grande variété de pratiques et de croyances. Toutes les cultures autochtones ont un sens aigu de la présence de l'esprit divin dans toute la création. Ils ont des liens profonds avec la terre, la nature et toutes les créatures – celles « à deux pattes, à quatre pattes, ailées ou dotées de nageoires ». Leur philosophie exprime la solidarité et l'interdépendance des groupes, plutôt que l'individualisme.

Tous les peuples autochtones américains ont subi l'asservissement et l'oppression des vagues d'immigration euro-américaines. Les premières politiques du gouvernement américain

visaient à séparer les autochtones des immigrants « civilisés », en leur imposant des marches forcées loin de leurs terres traditionnelles dont les colons blancs s'emparaient progressivement. Après la guerre civile, la politique américaine tourna à l'assimilation forcée à la culture euro-américaine dominante. De manière typique, le Sénat américain, à la fin du XIXe siècle, déclara : « Il est nécessaire de tuer l'indien pour sauver l'homme. » La « destinée manifeste » de l'expansion américaine, soutenue par des campagnes militaires, contraint de nombreux autochtones à se retrancher dans des « réserves » qui étaient en réalité des camps de prisonniers de guerre sur de petites parcelles de leurs territoires traditionnels.

Les obligations découlant des traités du gouvernement des États-Unis, en échange des terres autochtones confisquées, furent appliquées la plupart du temps avec des infractions. Cette histoire d'assujettissement et d'assimilation forcée est souvent appelée aujourd'hui génocide culturel. Au cours des cinquante dernières années, la société et le gouvernement dominants américains ont pris leur distance par rapport à la répression active ; ils ignorent à présent en grande partie les autochtones, les laissant sans voix politiquement et socialement.

À l'heure actuelle, les réserves ont les taux de chômage et de pauvreté les plus élevés des États-Unis, ainsi que les taux les plus élevés de décès de nourrissons, de suicides, de diabète et de tuberculose. Les peuples autochtones ont l'espérance de vie la plus basse de tous les groupes ethniques et de nombreuses réserves autochtones sont les comtés les plus pauvres des États-Unis. À bien des égards, des générations d'appauvrissement et d'oppression venant de l'extérieur ont conduit à un phénomène généralisé d'alcoolisme et de toxicomanie, qui est maintenant le « principal ennemi intérieur », causant de nombreux dysfonctionnements dans les familles et les structures sociales.

Pourtant, face à toutes ces difficultés, comme l'a écrit Gerard Manley Hopkins, *there lives the dearest freshness deep down things* (c'est au profond des choses que réside la fraîcheur la plus chère). Au cours des cinquante dernières années environ, la culture amérindienne a connu une résurgence remarquable, avec un recouvrement d'identité et un renforcement du sens de leur dignité face à la discrimination généralisée. Les autochtones prennent des mesures significatives pour récupérer le contrôle de leur vie et de leur souveraineté. Ceci est plus évident lorsque les tribus sont situées près de grandes villes avec des casinos générant des revenus substantiels, ou lorsque des tribus ont été laissées sur leurs terres avec de précieuses ressources minérales, agricoles ou halieutiques. Cela les libère de la dépendance excessive à l'égard de l'assistance promise par les traités, une assistance inadéquate et délivrée avec réticence par le gouvernement américain. La plupart des réserves autochtones n'ont cependant pas de telles possibilités de progrès économique, notamment les réserves où la province jésuite du Midwest travaille pour la pastorale autochtone.

Là où les ressources économiques sont rares, comme dans les réserves du Dakota du Sud, des entrepreneurs autochtones multiplient les efforts pour créer des entreprises sur les réserves, dans l'espoir de créer des emplois locaux cruellement indispensables. L'encadrement autochtone devient de plus en plus abondant, ce qui réduit la dépendance vis-à-vis des étrangers pour contrôler les affaires économiques et politiques dans la réserve. Les peuples autochtones ont collaboré avec succès pour lutter contre les déprédations environnementales de leurs terres par les entreprises et les gouvernements. De plus en plus d'autochtones

poursuivent leurs études, ce qui leur permet de déployer un leadership significatif, dans la réserve et ailleurs.

Dans de telles conditions sociales pour les autochtones, souvent difficiles, mais qui s'améliorent par endroits, l'Église fait face à un certain nombre de difficultés pour repenser les méthodes qu'elle utilisait traditionnellement dans la pastorale autochtone. La missiologie traditionnelle (antérieure à Vatican II) et les grands sacrifices consentis par les missionnaires du passé ont jeté les bases d'une église autochtone ; environ 20 % des autochtones des États-Unis sont catholiques. Mais les changements dans la société autochtone ainsi que dans l'Église exigent de discerner de nouvelles orientations dans les ministères autochtones.

L'Église doit de plus en plus développer une autorité autochtone à tous les niveaux de la pastorale. La réduction substantielle du nombre de prêtres, de sœurs et d'autres ministres non autochtones n'en est pas l'unique raison. Quelle que soit la situation, une église locale dynamique dépend de dirigeants issus de leur propre culture locale, qui peuvent utiliser au mieux l'énergie et la capacité de vision de leur peuple. Le développement d'un leadership autochtone progresse lentement, mais par à coup, du moins dans la pastorale autochtone de la province jésuite du Midwest.

L'Église et les jésuites affrontent actuellement plusieurs défis spécifiques dans la mise en place de ces responsabilités et dans le traitement de l'évangélisation en général dans les réserves.

Il s'agit tout d'abord du défi de la réconciliation avec les Amérindiens pour les torts dont nous, chrétiens et jésuites, avons été complices ou que nous avons perpétrés par le passé. Le gouvernement n'est pas le seul à avoir maltraité les autochtones. En tant que partie intégrante des forces colonisatrices, le christianisme a joué un rôle essentiel dans le programme de « civilisation » des peuples autochtones, en coopérant avec le gouvernement pour éliminer les cultures autochtones et en les obligeant à assimiler les traditions euro-américaines. En particulier, là où les églises dirigeaient autrefois des pensionnats, ceux-ci ont créé des préjudices graves à l'identité et à l'estime personnelle des autochtones. Les jésuites ont publiquement présentés leurs excuses pour cette complicité dans la dépréciation de la culture autochtone par la culture dominante, en particulier dans le traitement des enfants. Par exemple, en 1993, le Supérieur général Kolvenbach a présenté des excuses publiques à Pine Ridge, dans le Dakota du Sud. Mais la guérison d'un tel traumatisme historique nécessite de répéter notre engagement en faveur de la guérison.

Avec la restauration bienvenue et le redéploiement de la culture autochtone, beaucoup de familles jadis chrétiennes ont abandonné le christianisme, affirmant souvent vouloir revenir aux seules manières traditionnelles de foi et de pratiques spirituelles. Nous devons travailler dur pour retrouver l'identité catholique chrétienne au-delà des « fantômes » de nos insensibilités culturelles et de notre première missiologie. Autrefois, les missionnaires disaient aux autochtones : « Vous ne pouvez pas être à la fois catholique et *lakota* (ou *ojibwe*, etc.) dans votre religion ». Aujourd'hui, les traditionalistes locaux répètent souvent cela. Nous nous efforçons donc trouver des moyens de créer ensemble une foi et une Église véritablement *lakota*-catholiques, embrassant hardiment les deux aspects pour produire une foi plus enrichissante que ne le décrirait un seul des deux qualificatifs. Le processus de canonisation

en cours pour Nicholas Black Elk, lancé à la demande de nombreux autochtones, sera très utile pour présenter un modèle d'intégration des valeurs et de la spiritualité *lakotas* dans la foi catholique. Déclarer sa sainteté, non seulement cela légitimera les nombreuses *semences du Verbe* et les *rayons éclairants* (Vatican II) trouvés dans les spiritualités *lakota* et autochtone, mais cela les éclairera aussi pour l'enrichissement de l'Église universelle.

La pastorale autochtone actuelle continue également de mettre l'accent sur l'éducation. Elle essaie de ne pas se concentrer uniquement sur la réussite scolaire, mais elle tente de soutenir, de manière créative, le renouveau de la culture et de l'identité autochtones chez les élèves. Cela peut leur permettre de résister aux pressions d'une culture dominante de plus en plus mondialisée encline au conformisme et à l'abandon des richesses culturelles propres. Si on leur enseigne leurs langues maternelles, leurs traditions spirituelles et leur histoire, ils acquerront la confiance et la force intérieure nécessaires pour surmonter leurs sentiments profonds d'inadaptation, et faire face à la discrimination à laquelle ils seront confrontés dans la société en général. Une telle éducation contribue également à les former comme « hommes et femmes pour les autres », avec à la fois une responsabilité sociale et une foi solide.

Enfin, les jésuites et l'Église dans son ensemble doivent poursuivre leur long voyage avec les autochtones, un voyage qui, au commencement, a conduit la Compagnie vers le Nouveau Monde. Nous devons continuer à marcher avec eux et à suivre leur direction vers un avenir meilleur. Les ministères autochtones sont difficiles non pas parce qu'ils sont autochtones, mais à cause de la situation difficile dans laquelle les autochtones ont été forcés de vivre. Pour l'Église et pour les jésuites, marcher avec les autochtones est une grâce et une bénédiction. Ce n'est donc pas le moment de se retirer des ministères autochtones en raison de difficultés ou de la diminution de personnel ou de ressources. Les réserves se trouvent précisément dans les « périphéries » où le pape François presse l'Église d'aller pour exercer son ministère, pour donner et pour recevoir la grâce et pour rencontrer le Seigneur.

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet



La mission des Rocheuses aujourd'hui

Patrick J. Twohy, SJ

Directeur de la Mission des Montagnes Rocheuses, Seattle, Washington, États-Unis

La plupart des tribus du nord-ouest des États-Unis se lancent dans le XXI^e siècle avec une énergie renouvelée pour se repenser et prendre soin de leurs peuples, de leurs terres et de leurs eaux. Avec des ressources et des revenus substantiels provenant du secteur des casinos et de diverses affaires financières, ils ont pu créer leurs propres systèmes scolaires, des centres médicaux et de loisirs, des résidences pour retraités, des logements pour les membres de leurs nations, des services de police et des systèmes de tribunaux tribaux qui reflètent mieux leurs valeurs tribales. Le lobbying tribal aux niveaux fédéral et des états n'a cessé de s'amplifier, d'améliorer ses compétences et de s'intensifier.

Tout cela freine évidemment les forces culturelles des États-Unis qui ont essayé de traiter les peuples autochtones comme des espèces disparues ou insignifiantes dans l'histoire de notre pays. Les tribus veulent que les peuples qui les entourent sachent qu'elles sont en train de se redresser, à la suite de longues souffrances qui ont abouti à un nouveau dynamisme. L'abus de drogues et d'alcool qui ravage les structures familiales n'a pas disparu, mais une vague de dirigeants tribaux disciplinés et bien formés s'amplifie. Ce leadership vise à renforcer les infrastructures tribales et à préserver ce qui reste du milieu naturel environnant. En effet, les tribus du Nord-Ouest constituent la dernière ligne de défense puissante contre les sociétés internationales du pétrole, du gaz et du charbon qui menacent de détruire la beauté inhérente du Nord-Ouest du Pacifique.

Dans le contexte de la renaissance artistique et spirituelle autochtone qui a eu lieu ces 60 dernières années, l'Église catholique n'est plus au centre de la prise de conscience des peuples autochtones. Les peuples eux-mêmes sont au centre de leur prise de conscience et s'inscrivent dans la postmodernité avec leurs infrastructures tribales de plus en plus complexes. Les grands bâtiments d'administration tribale – et tous les services tribaux connexes à proximité – constituent le centre de la vie commune des populations.

Dans ce contexte de croissance, les jésuites – Les jésuites – bien conscients de la peine qu'ils portent pour leurs insuffisances – ne demandent qu'à accompagner les peuples autochtones avec lesquels ils vivent et travaillent. Les jésuites cherchent à comprendre et à soutenir les objectifs que les chefs de tribus ont choisis pour protéger et s'occuper de leurs peuples. Les peuples autochtones du Nord-Ouest sont focalisés sur la résistance aux forces qui pourraient les détruire et les faire disparaître. Leur survie, leur confiance et leur joie sont l'œuvre de l'Esprit en eux.

Ce rôle peut paraître humble ou sans importance pour les jésuites qui vivent et travaillent avec les peuples autochtones, mais partager le cheminement des peuples autochtones à travers la vie, la mort et le voyage vers le monde à venir, est pour les jésuites impliqués une expérience christique. Dans ce processus, les sentiments de joie et d'épanouissement des autochtones et des jésuites se fondent de manière harmonieuse. Nous vivons, nous mourons et nous continuons à vivre en union avec tous les êtres vivants. Les amitiés profondes et les liens familiaux nous rendent transparents les uns envers les autres et, ensemble, nous partageons toute l'aide fournie par une partie invisible du monde. Nous éprouvons des liens d'amour et de respect qui sont éternels. Ces expériences de consolation spirituelle nous confirment que notre voyage ensemble est véritablement soutenu et guidé par l'Esprit.

Où va le cadeau de cette rencontre, cela ne nous sera révélé que progressivement. Les peuples autochtones et les jésuites du Nord-Ouest marchent ensemble sur une route qui n'a pas encore été nommée.

Notre manière de procéder

En tant que compagnons autochtones et jésuites, nous devons recadrer les perspectives générales qui guident notre travail, avec quelques des prémisses utiles.

1. Les traditions de sagesse américano-européennes ne sont pas plus profondes, ni intellectuellement et moralement supérieures aux traditions de sagesse autochtones.
2. Les peuples autochtones n'ont pas besoin d'être sauvés pour devenir eux-mêmes, ni d'abdiquer leur autonomie et leur souveraineté en faveur des européens et de leur descendants qui continuent à se précipiter comme un tsunami sur ces terres et ces eaux que nous appelons maintenant les Amériques.
3. Pendant des milliers d'années, les peuples autochtones ont été enseignés dans leur mode de vie sacré par le même Esprit qui a guidé et éduqué Jésus de Nazareth à travers ses propres enseignements ancestraux sacrés.
4. Le Christ Jésus ressuscité, en union avec le Père et l'Esprit, est vivant dans les modes de vie sacrés des peuples autochtones alors qu'ils continuent d'évoluer dans un contexte culturel en mutation.
5. L'Église catholique romaine et d'autres églises chrétiennes avec leurs propres modes d'organisation sociale, d'enseignement religieux et de cérémonies sacrées, n'effacent ni ne supplantent les modes autochtones d'organisation sociale, d'enseignement et de cérémonies. Les modes de vie sacrés des autochtones apportent une contribution précieuse à notre recherche commune de sens et de valeur ultimes. Les conceptions autochtones originales du cosmos doivent être respectées autant que les premières conceptions judéo-chrétiennes du cosmos. Ces cosmologies peuvent se compléter mutuellement et harmonieusement.
6. Les peuples autochtones et les jésuites qui choisissent de vivre à la fois des modes de vie sacrés autochtones et chrétiens doivent être honorés et encouragés dans leurs efforts pour trouver et intégrer l'enrichissement spirituel et la force des deux voies spirituelles.

7. Le chemin sur lequel se trouvent actuellement les peuples autochtones et les jésuites est un chemin créé et soutenu par des amitiés profondes et durables grâce auxquelles nous apprenons continuellement les uns des autres et essayons de discerner le chemin à suivre ensemble. Nous reconnaissons également que notre passé commun a souvent été douloureux, difficile et qu'il s'agit d'un lent processus de croissance vers une plus grande émergence de la beauté de nos vies communes.
8. L'actuelle invasion coloniale qui continue de blesser gravement les peuples autochtones ainsi que les terres et les eaux données par le Créateur doit continuer à être examinée non seulement par les peuples autochtones, mais aussi par les universités, les établissements scolaires, les paroisses jésuites et dans tous les domaines de discours public, en aspirant à la compréhension, à la compassion et à une plus grande solidarité.
9. Les peuples autochtones et les compagnons jésuites continueront de mettre l'accent sur l'importance cruciale de l'autonomie autochtone. Cela comporte toutes les formes de souveraineté : spirituelle, politique, éducative, économique, juridique, environnementale et médicale.
10. Les peuples autochtones et les compagnons jésuites doivent poursuivre la réflexion et le dialogue nécessaires afin de discerner et de réviser le travail commun en cours dans le contexte environnemental, social, politique et économique en perpétuelle mutation du XXI^e siècle.

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet



Ministère autochtone jésuite en Alaska

Richard Magner SJ; Mark Hoelsken SJ; Thomas Provinsal SJ; & Gregg Wood SJ

Communauté Br. Joe Prince, Bethel, Alaska, États-Unis

Les jésuites exercent un ministère chez les peuples *yupik* et *cupik* (esquimaux) depuis 1887. Aujourd'hui, nous exerçons un ministère sacerdotal dans huit paroisses du diocèse missionnaire de Fairbanks, en Alaska. Nous menons également des programmes de formation pour les diacres ruraux et les ministres autochtones dans la région du delta Yukon-Kuskokwim du diocèse. La pastorale dans cette région est exercée par trois religieuses franciscaines et plusieurs prêtres diocésains.

Notre ministère est situé dans un contexte interculturel. Dans la plupart des villages, les langues parlées sont un mélange de *yupik/cupik* et d'anglais. Certains villages adhèrent étroitement à l'utilisation de la langue traditionnelle à la maison et lors des interactions habituelles, tandis que d'autres sont passés à une norme plus anglo-saxonne. Pour certains Anciens, l'utilisation de l'anglais est encore difficile et déroutante. Mais même pour ceux dont les compétences en anglais sont avancées, leur vision du monde demeurent étroitement liée aux manières traditionnelles. Pour beaucoup, les modes de vie et les modèles euro-occidentaux sont encore gênants, injustes et mal accueillis. Néanmoins, le besoin de passer d'une économie et d'un mode de vie essentiellement axés sur la subsistance à une société basée sur l'argent liquide envahit rapidement la population.

Les habitants résident dans des villages proches de la côte ou au bord de rivières. Ce sont traditionnellement des chasseurs et des cueilleurs qui vivent encore dans une large mesure de la terre et de l'eau pour leur minimum vital. De nombreuses compétences et coutumes traditionnelles sont en train d'être remplacées au fur et à mesure du passage progressif à l'utilisation d'instruments modernes et aux éléments de la culture moderne.

Ceux chez qui nous travaillons sont des personnes très adaptables et autonomes, pour qui l'apprentissage est un choix personnel et la capacité de prendre soin de soi et d'honorer ses relations avec les autres est de la plus haute valeur. Avec notre tradition euro-américaine d'instruction directe et imposée, il semble que nous n'ayons pas encore appris ou bien compris comment transmettre la foi de la manière dont ils apprennent dans leur culture.

Nous avons axé notre planification pastorale contemporaine sur la nécessité d'une église catholique *yupik/cupik* autonome. Nous nous efforçons de coopérer avec les dirigeants de la région pour développer une présence ecclésiale qui reflète et respecte la vision du monde et les modes de vie traditionnels. Nos stratégies impliquent la formation de responsables laïcs et

diaconaux, ainsi que la participation à un dialogue interculturel et interreligieux formel et informel.

Le but des missionnaires jésuites depuis les années 1960 a été de construire une église autochtone au sein de laquelle les gens se reconnaissent et reconnaissent les coutumes de leurs ancêtres. Cela s'est produit principalement par la création de groupes de ministères paroissiaux, qui comprennent une équipe dirigeante (prêtre, diacre, administrateur de paroisse), des ministres du culte (ministres de l'Eucharistie, lecteurs, service de la musique), et l'éducation religieuse (catéchistes, préparateurs aux sacrements). À l'exception de l'église de Bethel, tout village d'ici un an aura la présence d'un prêtre pour environ 20 % des dimanches. Pour les 80 % restants, le culte sera dirigé par un diacre ou un ministre de l'Eucharistie.

La génération des Aînés profondément ancrée dans la pratique des anciennes coutumes, disparaît petit à petit. Les pratiques de l'Église ont changé par rapport aux enseignements des jésuites européens du début au milieu du XXe siècle. L'implication dans les activités de l'Église semble moins importante que par le passé. Les jeunes connaissent peu la foi catholique. Le renouveau est vécu comme quelque chose d'étranger à la culture traditionnelle.

Les personnes s'adaptent avec imagination. Les Aînés sont respectés et consultés. Leur parole est puissante. Avec le changement de langue et les nouvelles ressources extérieures, les jeunes sont perdus. Certains utilisent des ressources extérieures à l'Église pour progresser, mais beaucoup d'autres sont désorientés. Les cinq premières années qui suivent la fin du lycée sont particulièrement difficiles pour les jeunes : de nombreux décès subits surviennent au cours de cette période et sont généralement dus à la toxicomanie.

Les jeunes sont influencés de multiples façons. Ils sont susceptibles d'être convertis par des fondamentalistes et séduits par les plaisirs modernes, les philosophies de vie et une multitude de distractions et d'invitations. Comment l'Église trouvera-t-elle des dirigeants parmi eux pour les aider à stabiliser leur vie intérieure alors qu'ici ils luttent dans le vent du changement et qu'ils sont appelés par des sirènes à l'extérieur ?

Depuis 1996, nous sommes passés de 10 à 4 jésuites dans notre ministère, bien que le nombre de prêtres diocésains ait augmenté au cours de cette période. Nous avons besoin d'une transfusion d'hommes plus jeunes qui ont de l'imagination. Ils n'ont pas besoin d'être nombreux. Nous avons besoin d'hommes qui agissent à partir du charisme de la Compagnie de Jésus - cela seul serait un grand cadeau pour l'Église *yupik*.

La continuité des relations est très importante chez les *Yupiks*. Venir ici pour des séjours de courte durée et ensuite s'en aller est problématique pour l'église locale. Il peut y avoir des hommes qui viennent dans cette région avec une expertise qui aide les *Yupiks*, mais il est également important qu'ils connaissent des hommes qui fassent partie de l'histoire de leur vie. Il devrait y avoir des hommes qui s'installent ici sur le long terme, et qu'ils puissent servir de médiateurs qui facilitent l'utilisation de l'expertise d'autres jésuites pour le développement de l'Église dans le delta de Kusokwim au Yukon. Les personnes désirent apprendre et, dans

de nombreux autres domaines, elles ont l'habitude d'évoluer et de se mettre à jour constamment par le biais de l'éducation.

L'avenir de notre travail dépend essentiellement de l'accès aux jésuites et à d'autres personnes qui savent travailler avec les jeunes, et qui possèdent une formation théologique et des compétences dans les domaines intellectuels de l'anthropologie sociale et culturelle. Les jeunes de cette région connaissent de rapides adaptations dans ces domaines. Au fur et à mesure de l'évolution de leur monde social et culturel, ils se déconnectent des coutumes de leurs ancêtres, ainsi que tous les jeunes dans la société euro-occidentale. L'Église de cette région est mise au défi de chevaucher des mondes multiples aux côtés des jeunes.

À titre d'exemple, depuis cinq ans environ, le Père Tri Dinh sj, du la pastorale de Christus, a dirigé des retraites de printemps pour les jeunes, soutenues par des jésuites et d'autres personnes locales, ainsi que par des scolastiques jésuites. Les objectifs à long terme sont les suivants : premièrement, développer des relations durables entre les jeunes et leurs paroisses et deuxièmement, introduire un ministère plus actif du développement de la vie spirituelle dans notre pastorale.

Nous devons continuer à être une communauté accueillante pour nos compagnons jésuites, en particulier pour les novices, les scolastiques, les tertiaires et les jésuites qui font des études spéciales, afin de leur donner un avant-goût du ministère auprès des peuples autochtones de l'Alaska et ainsi permettre au Saint-Esprit de semer dans leurs cœurs les graines du désir de partager ce travail. C'est ainsi que le Saint-Esprit peut agir dans le cœur des jeunes jésuites et appeler leur « oui » généreux à ce ministère.

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet



Notre relation à la forêt... Sagesse africaine et respect de notre Maison commune

Ghislain TSHIKWENDA Matadi, SJ

*Directeur du Centre de Recherche et de communication en Développement durable (CERED),
Kinshasa*

J'ai dix ans lorsque se déroule l'expérience qui introduit cette réflexion. Je me trouve alors avec toute ma famille dans un petit centre pluriethnique où mon père est à la fois catéchiste et enseignant. Kabwanga - c'est le nom du petit centre - est situé au centre de la RD Congo, alors province du Kasai-Occidental. Nous sommes donc très loin de la ville.

Le contexte qui est alors le nôtre est plutôt dramatique. Un de mes jeunes frères - Rodrigue Kavula, est entre la vie et la mort. Les diverses tentatives pour le guérir s'avèrent peu concluantes. La tension monte et nous sommes très inquiets. Un ami de la famille est à nos côtés et observe notre désarroi. Il suggère alors à mon père de tenter l'expérience de la médecine traditionnelle pour éviter le pire à mon frère et à ma famille. Il lui demande de contacter immédiatement un guérisseur traditionnel de la contrée expérimenté et bien connu. Mon père hésite. N'oublions pas qu'il est enseignant et catéchiste. Une double fonction qui le fait hésiter. On peut le comprendre. Mais vu la gravité de la situation sanitaire de mon jeune frère, Hubert Matadi, mon père, décide d'exposer le cas au guérisseur dont le talent et le savoir savoir-faire sont reconnus par tous.

Prévenu, Monsieur Ubeme (le nom du guérisseur signifiant «Beauté»), le guérisseur, nous attend. Il prie mon père de l'accompagner dans la petite forêt non loin de sa maison. Je les suis, moi aussi. Le guérisseur s'arrête soudain lorsqu'il voit l'arbre que ses yeux recherchaient. Il nous prie alors de nous arrêter. L'homme regarde l'arbre avec insistance et révérence. Un sourire effleure ses lèvres. Il se met aussitôt à parler à l'arbre.

Voici, à peu près, ce qu'il dit à l'arbre :

« Nous sommes venus solliciter votre secours. Un de vos frères est malade. Il est mourant. De nos ancêtres, nous avons appris que le mal qui risque de l'emporter peut être guéri grâce à votre générosité. Nous avons besoin de prendre une infime partie de vous-mêmes. Ne nous la refusez pas. Nous comptons sur votre générosité. Votre frère s'en trouvera guéri. La joie et la paix règneront de nouveau».

Monsieur Ubeme toucha la terre en signe de respect. Et puis, de son grand couteau, il coupa un morceau de l'écorce dont il avait besoin. Je ne saurai pas dire ce qu'il fit exactement de ce

morceau d'écorce et comment il prépara le remède qu'il fit immédiatement boire à mon jeune frère. Je me rappelle néanmoins les paroles prononcées avant de faire boire ledit remède au malade : « *La création est remplie de remèdes et de nourriture pour notre vie. Le remède que vous allez bientôt prendre vient de la forêt, notre soutien. En le prenant, vous recouvrirez vos forces. Que notre Créateur et nos ancêtres exaucent nos vœux. Qu'ils nous écoutent* ». Après quelques jours de traitement, mon jeune frère retrouva la santé. Il est toujours en vie.

Je n'aurais probablement pas raconté cette histoire si je n'avais pas lu avec attention la Lettre Encyclique *Laudato si* du Pape François. Je dirai plus : cette histoire m'a servi de clef de lecture de la première Lettre Encyclique du premier pape Jésuite dont le nom, François, se réfère non pas à son compagnon François Xavier, mais plutôt à François d'Assise, l'auteur de la prière *Laudato Si* (Béni sois-tu Seigneur...). Le Pape écrit qu'il a pris le nom de François d'Assise comme guide et inspiration parce qu'il est

l'exemple par excellence de la protection de ce qui est faible et d'une écologie intégrale, vécue avec joie et authenticité. C'est le saint patron de tous ceux qui étudient et travaillent autour de l'écologie, aimé aussi par beaucoup de personnes qui ne sont pas chrétiennes. Il a manifesté une attention particulière envers la création de Dieu ainsi qu'envers les pauvres et les abandonnés. Il aimait et était aimé pour sa joie, pour son généreux engagement et pour son cœur universel. C'était un mystique et un pèlerin qui vivait avec simplicité et dans une merveilleuse harmonie avec Dieu, avec les autres, avec la nature et avec lui-même (LS, 10).

Revenons à présent au récit de la guérison de mon frère pour tenter d'en relever quelques repères significatifs.

Premièrement, la circonstance triste de l'expérience. Ce qui décide notre guérisseur à quêter la générosité d'un arbre, c'est une situation de maladie exposée par mon père. La circonstance est donc celle d'une vie à sauver, d'une joie à retrouver, d'une paix à reconquérir.

Deuxièmement: le sens de la relation à l'arbre. La révérence de notre guérisseur en face d'un arbre est impressionnante. Entendre un être humain parler à un arbre avec un tel respect et se tenir dans la forêt avec une telle révérence m'aurait fait rire si je ne me trouvais pas en face d'une situation où il n'y avait pas de place pour l'amusement. Sans vouloir faire un lien entre le guérisseur de mon frère et François d'Assise, je dois avouer qu'en relisant *Laudato Si*, je comprends mieux encore l'attitude de François d'Assise pour qui toute créature révèle la présence du Créateur. J'y reviendrai.

Troisièmement, le concours de plusieurs éléments de la nature pour la sauvegarde de la vie. La compréhension de *Laudato si*...me semble plus aisée en partant des éléments que je viens de mentionner – la circonstance de la souffrance et de la maladie comme ouverture aux bienfaits de la nature, la révérence et le respect comme attitude digne et juste devant la création et, enfin, la nécessité d'un réseau d'éléments en relation comme condition pour la sauvegarde de la vie humaine.

1. *La souffrance et la création : quel rapport ?*

Une lecture trop rapide du *Cantique des Créatures* de François d'Assise ayant inspiré le titre de l'encyclique *Laudato Si...* peut être trompeuse. Lisons-en ces quelques vers pour bien nous en rendre compte :

*Loué sois-tu, Seigneur,
Dans toutes tes créatures, spécialement messire frère Soleil,
Par qui tu nous donnes le jour, la lumière ;
Il est beau, rayonnant d'une grande splendeur,
Et de toi, le Très Haut,
Il nous offre le symbole.*

*Loué sois-tu, Seigneur,
Pour sœur Lune et les Etoiles.
Dans le ciel tu les as formées
Claires, précieuses et belles.*

Une lecture trop rapide de ces quelques vers, disais-je, pourrait facilement faire penser que leur auteur les écrit dans un état de grande allégresse. C'est tout le contraire pourtant! Celui qui *glorifie, honore et loue* son Créateur est une créature ruinée par la maladie. Le contexte dans lequel il se trouve – nous sommes alors en 1225 – est caractérisé par des calamités et des épidémies de toutes sortes. N'oublions pas que la théologie régnante au moment où François loue le Créateur à travers sa création se méfie bien « du monde d'ici-bas réputé corruptible » et que « les calamités, les épidémies contribuaient elles aussi à engendrer la peur de la nature »¹. François connaît cette théologie et la pratique, mais, comme l'écrit encore François Cheng, ce pauvre d'Assise « voyait plus loin ou plus haut. Il était porté par le désir d'exalter la grandeur de la Création, en louant tous les dons accordés qui permettent à la Vie de durer, de se renouveler et de se transformer ». La souffrance devient ainsi le chemin d'adoration et de louange. Chemin difficile, certes, mais difficile à éviter à quiconque souhaite rencontrer le Créateur face à face.

L'expérience de Job pourrait aider à me faire comprendre. Pour ramener Job à la raison, pour l'aider à retrouver, comme le dit encore François Cheng, l'exacte mesure de sa capacité humaine, Dieu le ramène à la création. A ce Job souffrant qui s'agite et qui – quel culot et quel courage – se propose de trainer Dieu au tribunal, Yahvé se présente à lui comme Créateur. Écoutons plutôt et essayons de comprendre que seule la sagesse créatrice est capable de confondre l'homme suffisant et plein de lui-même :

Quel est celui-là qui obscurcit mes plans par des propos dénués de sens ? Ceins tes reins comme un brave : je vais t'interroger et tu m'instruiras. Où étais-tu quand je fondai la terre ? Parle, si ton savoir est éclairé. Qui en fixa les mesures, le saurais-tu ? (Jb 38, 2-5) ; As-tu, une fois dans

¹ François Cheng, *Assise, une rencontre inattendue*, Paris, Albin Michel, 2012, p. 30.

ta vie, commandé au matin ? assigné l'aurore à son poste, pour qu'elle saisisse la terre par les bords et en secoue les méchants ? (Jb 38,12-13).

Du chapitre 38 au chapitre 41, Dieu enseigne à Job les merveilles de la création et le force à donner cette réponse pleine de sens : « *Je sais que tu es tout-puissant : ce que tu conçois, tu peux le réaliser... Je ne te connaissais que par oui-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu* » (Jb 42, 2,5).

Revenons à François d'Assise. Il nous semble que sa sincère louange de la création et sa reconnaissance de l'amour et de la bonté du Créateur à travers sa création lui redonne, à lui le malade, le souffrant, l'épuisé, le minuscule, la force et ravive son espérance. D'après saint Ignace de Loyola, « *L'homme est créé pour louer, respecter et servir Dieu notre Seigneur, et par là sauver son âme. Les autres choses sur la face de la terre sont créées pour l'homme, pour l'aider à poursuivre la fin pour laquelle il a été créé...* » (ES, 23). Il nous fait ainsi prendre conscience qu'il nous aurait été difficile de comprendre la beauté et la profondeur de *Laudato si* nous n'intégrons pas la dimension de la souffrance dans notre pèlerinage terrestre. François d'Assise loue la création divine parce qu'il a vivement pris conscience que

ce qu'il voit lui dit qu'en dépit de tout il y a lieu de louer. Quoi d'autre, sinon la Création même, avec la splendeur du ciel étoilé et la magnificence de la terre féconde, cette création qui, un jour, à partir de Rien, a fait advenir le Tout ? En louant, il voit se dérouler tout le processus de l'avènement, une donation totale à laquelle il y a tout lieu de dire sa reconnaissance. Il reconnaît le fait que miraculeusement l'Être est, et que grâce à ce fait premier, tout aussi miraculeusement, lui, le minuscule, il est. En louant, il plonge à corps perdu dans l'infini, dans l'Ouvert. Il se sait partie prenante d'une immense aventure en devenir, celle de la vie, avec tout ce qu'elle comporte de défis et de passions, de douleurs et de joies, de courses vers l'abîme et d'élévation vers la transcendance².

Notre réflexion a été introduite par l'expérience de la maladie de mon frère. Circonstance dramatique qui trouva un dénouement heureux grâce au guérisseur amoureux de la création. Celui-ci nous permit de comprendre que l'on pouvait compter sur la création pour faire durer la Vie et, surtout, pour la célébrer. C'est cette relation à la création qu'il me faut brièvement aborder.

2. Révérence et respect comme attitude digne et juste devant la création

L'attitude de révérence et d'absolu respect de Monsieur Ubeme, le guérisseur de mon jeune frère, n'a cessé de m'impressionner. Les mots sont malheureusement incapables d'exprimer avec la force nécessaire cette attitude qui révélait la mystérieuse relation entre lui et l'arbre. La lecture et la méditation du Cantique de la création de François d'Assise aident à mieux comprendre la mystérieuse relation de l'homme à la création. Le soleil devient frère, car il nous donne le jour, la lumière symbolise le Très-haut ; la lune devient sœur, car elle nous gratifie, ensemble avec les étoiles, de la clarté, de la beauté... On sait combien la lumière et la

² François Cheng, *Assise, une rencontre inattendue*, p. 34.

beauté sont capables de guérir et de renforcer la vie. La sauvegarde de la maison commune dépend de notre attitude en face des éléments de cette maison commune. Si nous respectons la création, nous respecterions aussi l'homme à qui le Créateur l'a confiée.

3. Mystique écologique : le concours de plusieurs éléments de la réaction comme condition à la sauvegarde de notre maison commune

La maladie de mon frère a nécessité une démarche inédite de la part de notre famille. Nous avons eu besoin d'un concours d'interventions diverses pour que se réalise notre désir de voir mon jeune frère recouvrer sa santé. Nous étions entourés par des amis dont l'un suggéra à mon père de se référer à un médecin traditionnel. Ce dernier s'est remis à un arbre de la forêt avec lequel il est entré en relation. Il a parlé à l'arbre en évoquant les ancêtres, mieux le créateur à la fois de l'arbre et des ancêtres. De ce concours d'éléments, notre famille a retrouvé paix et joie.

Cette expérience, à la fois triste et joyeuse m'a fait prendre conscience de différents défis que l'Afrique devra relever. C'est l'objet du point suivant :

4. Les défis de la compagnie en Afrique

a. Sauver le savoir Ancestrale (Indigène)

Un des objectifs généraux du Centre de Recherche et de Communication en Développement durable (CERED) dont je suis le directeur est de rassembler, d'encoder et de valider ou d'invalider les savoirs anciens africains.

Mes contacts avec les milieux paysans m'ont révélé non seulement la richesse de la sagesse ancestrale mais aussi le risque de la perdre. Il y a un savoir réel et riche que ceux et celles qui nous ont précédé ont accumulé au cours des siècles. Ce savoir s'est transmis de génération en génération essentiellement par la voie orale (mythes et contes). Amadou Hampâté Bâ célèbre écrivain africain a écrit : « En *Afrique*, chaque *vieillard* qui *meurt* est une *bibliothèque* qui *brûle*. ». La génération des vieux sages africains est en train de disparaître. Il est urgent de mener des recherches sur la sagesse africaine pour la partager, par l'écriture notamment, au monde et aux générations futures. Les domaines qui pourraient faire l'objet d'une telle recherche scientifique sont : les plantes médicinales, l'art, les initiations traditionnelles et leur pédagogie d'apprentissage, etc.

b. Education et formation des jeunes a l'heure des réseaux sociaux

Un autre défi est celui relatif à l'éducation et à la formation des jeunes à l'heure des réseaux sociaux et de la globalisation. Tout en étant un outil important pour les communications et les relations interpersonnelles, les réseaux sociaux défient notre manière d'éduquer et de former les jeunes religieux et tout autre jeune au sens de responsabilité, de discrétion, de patience et de travail réfléchi. Ils défient aussi les adultes qui, bon gré mal gré, se trouvent en face de leur omniprésence. Tout semble devenu presque instantané. Peu de temps et d'importance est accordé à la réflexion. Les événements se succèdent et se partagent de manière tellement rapide qu'il nous faut inventer d'autres outils d'analyse d'un tel dynamisme.

c. Le défi d'éduquer par le témoignage...

Les jeunes n'ont plus tellement besoin de parole. Ils relativisent parfois l'autorité qui prétend les éduquer et les former par le discours. Ils veulent suivre ceux et celles qui parlent par des actes concrets et non pas par les lois qui, parfois, n'ont aucune prise avec la réalité qu'ils vivent.

d. Le défi écologique :

La RD Congo, mon pays, est un des poumons de la biodiversité dont parle le Pape François dans son Encyclique **LAUDATO SI**. Cette Encyclique papale nous interpelle. Comment éviter le gaspillage de nos ressources comme l'eau, l'électricité ? Comment utiliser les énergies renouvelables dans un contexte de pauvreté ? Comment éduquer concrètement à la sauvegarde de notre maison commune dans un contexte d'injustice où ceux et celles qui décident de l'avenir du monde sont en même temps ceux qui détruisent, pour des intérêts parfois égoïstes, cette même maison commune ? Comment faire comprendre à ceux et celles qui pensent en être des victimes qu'ils ont aussi, à leur niveau, une part de responsabilité dans la destruction de notre maison commune et qu'ils doivent contribuer à la sauvegarder ?

Ces 4 défis s'interpénètrent. Les distinguer, ce n'est pas les séparer. Il faut donc trouver un fil conducteur qui montre leur unité intrinsèque.

Que conclure

La grave maladie de mon jeune frère et sa guérison ont servi d'introduction à ma réflexion. Une situation triste, voire dramatique, nous a donné quelques leçons sur la nature de notre relation avec la création et son Créateur. L'attitude de Monsieur Ubeme, notre guérisseur, n'est pas différente de celle d'un des amoureux de la création que l'humanité a connu : François d'Assise. L'appel du pape François pour la sauvegarde de notre maison commune passe par l'adoption d'une attitude de respect et de révérence en face de la création dont la mission est de protéger notre vie et celle de toute l'humanité. Seul le créateur du ciel et de la terre est capable de nous octroyer cette grâce.

Original français



L'écologie : un outil pour la paix dans le nord-est de l'Inde

Walter Fernandes, SJ

Chercheur associé au Centre de Recherche sociale du Nord-Est (NESRC), Guwahati, Inde

Le nord-est de l'Inde (NEI) où sont situés sept états qui forment la région de Kohima de la Compagnie de Jésus est l'une des deux zones indiennes dont la biodiversité est extrêmement riche. C'est aussi un point chaud de la biodiversité. Sa diversité ne se limite pas à la flore et à la faune, mais s'étend également aux communautés humaines et aux langues. À part les menaces qui planent sur cette richesse (comme nous le verrons ci-dessous), la région est également le terrain de conflits ethniques. Il existe un lien étroit entre les conflits, la diversité ethnique et écologique et la dégradation de l'environnement. Sa diversité humaine se reconnaît au fait que cette région qui abrite environ 4 % de la population indienne compte 213 (33,54 %) des 635 communautés ethniques et quelque 400 des 1 600 langues et dialectes de l'Inde.

Au sein de cette diversité, l'écologie n'est pas comme l'imagine la classe moyenne urbaine « de beaux arbres et des tigres » qui doivent le plus souvent être protégés des êtres humains, il s'agit plutôt d'un moyen de subsistance ou d'un écosystème avec les communautés en son centre. La plupart des communautés qui vivent dans les zones riches en biodiversité du NEI sont tribales (autochtones). Par voie de conséquence, une menace pour l'écosystème devient un danger pour les communautés autochtones qui ont développé leur économie, leurs systèmes culturels, sociaux et politiques et leur identité autour de ce contexte naturel. L'inverse est également vrai. Les actions qui concernent l'écologie doivent être envisagées dans cette perspective.

L'état de l'écologie

Dans le NEI, les terres sont devenues le centre de l'écosystème. La menace qui pèse sur elles est élevée en raison de la sur-occupation par des immigrants venus du nord de l'Inde, du Népal et du Bangladesh, mais aussi par la population locale. En outre, le gouvernement acquiert régulièrement du terrain pour des routes, des projets militaires, des barrages industriels et des projets similaires. La création d'emplois est faible au NEI en raison de la faiblesse des investissements dans les industries productives. Par conséquent, la dépendance envers les terres et les forêts est élevée. Son aliénation est donc une cause majeure de conflits ethniques. Par exemple, au cours des dernières décennies, l'Assam, qui comptait 31 millions de personnes sur les 42 millions d'habitants du NEI en 2011, a accueilli deux millions d'immigrants occupant beaucoup de terres. À Tripura, au cours des cinq dernières décennies, la proportion des populations autochtones est passée de 59 % à 32 % en raison de l'afflux

d'immigrants hindous du Bangladesh. Selon les estimations, ils ont occupé 30 à 40 % des terres tribales. Le ressentiment envers eux s'est traduit en conflits et en effusions de sang.

La flore et la faune sont également menacées, car le NEI est devenu la dernière source de bois industriel pour la majeure partie de l'Inde. La déforestation en Inde se fait à travers ce que le biologiste Prof. Madhav Gadgil appelle l'épuisement séquentiel. Il a commencé au 19^e siècle au sud et à l'ouest et s'est déplacé vers le nord et l'est. Dans les années 1980, une grande partie de l'Inde orientale était déboisée et, dans les années 1990, le NEI devenait la principale source de bois d'œuvre et de bambous pour les industries du pays. Ce déboisement détruit une grande partie de la biodiversité et des moyens de subsistance des populations qui y sont liés. En outre, les connaissances traditionnelles que les communautés autochtones ont développées autour de sa biodiversité, en particulier des plantes médicinales, sont menacées. Les agents des sociétés pharmaceutiques qui viennent en tant que touristes piratent ces connaissances et font passer les herbes en contrebande hors de la région. Une fois que les sociétés pharmaceutiques ont breveté leurs connaissances, les herbes et leur système traditionnel ne leur appartiennent plus. Ce bio-piratage a augmenté après avoir été légalisé lors de la signature de l'accord de l'Organisation Mondiale du Commerce en 1994. Il met les savoirs traditionnels dans le « domaine public », légalisant de ce fait le bio-piratage puisque quiconque peut s'approprier ce qui appartient au domaine public sans aucune restriction légale. C'est une attaque contre les moyens de subsistance, la culture et l'identité des populations.

La diversité linguistique est tout aussi importante. D'un point de vue écologique, une langue n'est pas simplement un mode de communication, mais également un dépositaire des connaissances des personnes en matière de ressources environnementales. En raison de la domination des langues par les grandes communautés et de la pression de la mondialisation pour imposer partout une culture unique, de nombreuses langues, en particulier celles des petites tribus, sont menacées. Elles risquent de disparaître bientôt si aucun effort n'est fait pour les sauver.

Les conflits sont une conséquence de telles menaces qui pèsent sur les moyens de subsistance des populations. Dans ce contexte, les efforts de la région jésuite de Kohima prennent trois formes principales : la recherche, l'action sur le terrain et la protection de leurs langues. La plupart des efforts en sont à leurs débuts. Cela signifie que ce qui est fait est totalement inadéquat pour faire face au problème énorme des menaces qui pèsent sur l'environnement et sur les moyens de subsistance des populations. C'est un début qui doit se poursuivre et se développer.

Action sur les menaces environnementales

L'action sur ce front prend plusieurs formes et est coordonnée par Purvanchal Pragati Samaj (PPS), la branche d'action sociale de la région de Kohima qui travaille principalement par le biais des groupes d'entraide des femmes (Self-Help Groups, SHG). Sa première étape consiste à sensibiliser à la dégradation de l'environnement et aux possibilités offertes aux groupes de personnes qui agissent collectivement d'y résister. Durant ses programmes de formation au cours des trois dernières années, la PPS s'est efforcée de partager ses connaissances sur le

développement durable avec les membres des SHG. Le respect de la nature, la préservation de la nature et la sécurité de la terre pour leurs enfants sont au cœur de ses préoccupations.

De petites actions découlent de ses efforts de sensibilisation. Par exemple, dans l'Arunachal Pradesh, l'un des sept états, les SHG se sont regroupés pour planter de jeunes arbres le long des routes nouvellement recouvertes afin de lutter contre la chaleur produite par l'asphalte. Dans leurs villages, des femmes ont planté des arbres sur des terres communales en friche ainsi que sur des terres privées. Tout en améliorant la végétation, les types d'arbres choisis garantissent l'amélioration de leur statut nutritionnel et de leurs revenus. Les femmes, côte à côte, essaient de motiver les hommes à ne pas couper excessivement les arbres et à protéger en particulier les arbres proches des plans d'eau.

Une autre préoccupation est la culture sur brûlis connue aussi comme culture itinérante. Elle a toujours été la meilleure pratique agricole pour leur terrain sur des pentes présentant une inclinaison allant jusqu'à 20 degrés. Cependant, elle a tendance à devenir destructrice aujourd'hui en raison de la réduction de la couverture forestière, de la déforestation par les puissances industrielles et de la sur-occupation de leurs terres. Au fur et à mesure que des besoins comme l'éducation et les soins de santé des enfants croissent, l'abattage de forêts et la vente de terres sont parmi les moyens de gagner un revenu supplémentaire. Ainsi, ils participent eux aussi à la déforestation et perdent à la fois leurs terres et leurs forêts. En raison de la pénurie de terre, les populations sont maintenant contraintes de surexploiter les parcelles cultivées sur brûlis. Leurs terres se stérilisent donc progressivement. Les populations réalisent aujourd'hui que la terre, la flore et la faune doivent être préservées. Les SHG prévoient donc d'introduire la culture biologique sédentaire afin d'éviter ou au moins de réduire la destruction des forêts. La PPS souhaite également introduire l'agriculture biologique en installant des fosses à compost organique dans chaque jardin familial. Cette alternative est un moyen d'éviter la perte de terres et la déforestation.

Dans le district de Senapati, dans l'État du Manipur, trois villages ont créé des jardins potagers familiaux. La variété de légumes qu'ils cultivent dans ces jardins améliore leur consommation alimentaire, réduira également les cultures sur brûlis et sécurisera la flore et la faune. Solidairement, ils font un effort pour sauvegarder la plupart des plantes médicinales qui sont en train d'être détruites. De plus, de nombreux villages souffrent d'une pénurie d'eau, car les ruisseaux qui coulent du sommet des collines sont asséchés du fait de la déforestation. Aujourd'hui, les gens ressentent le besoin de protéger leurs terres, les forêts et les sources d'eau. Les programmes de formation de la PPS ont beaucoup contribué à cette prise de conscience.

Les efforts actuels visent à créer des jardins de fruits et de légumes biologiques durables avec un amendement de compost afin de préserver les terres et de lutter contre la malnutrition endémique, en particulier chez les femmes et les enfants. Les populations ne peuvent pas augmenter leurs revenus avec leurs cultures traditionnelles comme les choux, car leur marché est contrôlé par des intermédiaires qui leur paient un prix très bas. Espérons que les jardins familiaux offriront une solution à ce problème grâce à la variété de légumes cultivée sur au moins un tiers d'acre de terre. En automne, les SHG prêtent à chaque famille le montant nécessaire pour cultiver cette terre et la famille rembourse le prêt en hiver. La variété de

légumes cultivés améliore leur consommation alimentaire et l'excédent produit permet de répondre à des besoins tels que l'éducation des enfants, évitant ainsi l'aliénation des terres et la déforestation.

Recherche et action

Les recherches sont effectuées principalement par le Centre de Recherche Sociale du Nord-Est (NESRC) de la Région jésuite. Son mandat combine des contributions intellectuelles sérieuses avec l'action et la création d'un réseau d'organisations de la société civile, actives parmi les pauvres en vue de changements politiques en leur faveur. Il se focalise sur la terre, les lois coutumières tribales et les processus de conflits et de consolidation de la paix. Le NESRC tente de transmettre ses conclusions aux communautés étudiées et de réunir les dirigeants des communautés en conflit pour un dialogue en face à face, comme une mesure de renforcement de la confiance et comme une étape initiale d'un long processus de paix. Les nombreuses actions qu'il organise avec ses partenaires des quatre états du NEI encouragent toutes les SHG constituées de femmes de toutes les communautés en conflit. Ces femmes sont incitées à prendre ensemble des mesures centrées sur la terre et l'environnement pour la consolidation de la paix.

Pour donner deux exemples, dans la région de Bongaigaon de l'Assam, un conflit persiste entre la tribu locale des Bodo et les Santhal et d'autres tribus originaires des États du Jharkhand et du Chhattisgarh, dans l'est de l'Inde. Ceux-ci furent amenés en Assam dans une condition de quasi-esclavage au service des plantations de thé des Britanniques. À la fin de leur contrat, ils étaient encouragés à occuper et à coloniser ce que le gouvernement nommait des terres communales, mais qui constituaient en réalité les moyens de subsistance Bodo. C'est ainsi qu'a commencé le conflit qui dure depuis des décennies. Trois embrasements majeurs ont eu lieu au cours des deux dernières décennies. Les personnes déplacées par le conflit ont trouvé refuge dans une forêt autrefois luxuriante. Ils ont d'abord coupé la forêt pour construire leurs camps et ensuite pour vendre du bois de chauffage ou bois d'œuvre, ce qui était leur seule source de revenus. Cette terre forestière est maintenant sans arbres et une compétition a commencé entre divers groupes qui désirent l'occuper et la cultiver.

C'est là que la société Bongaigaon Gana Seva (BGSS) travaille à la renaissance écologique de la terre en tant qu'étape vers la paix. Les groupes SHG sont composés de femmes de tous les groupes en conflit. Elles ont décidé de travailler ensemble sur les terres forestières dégradées au lieu de se disputer pour des terres arides. Au cours de la dernière année, le BGSS a organisé de nouvelles réunions avec le soutien du NESRC pour discuter des études réalisées sur les conflits et trouver une issue. Leurs dirigeants se rencontrent pour trouver des moyens de rétablir la confiance entre eux. Les femmes comme les hommes commencent lentement à croire que la meilleure voie vers la paix consiste à optimiser la production de la terre qui leur reste et à faire revivre les forêts dégradées. La recherche sur les causes des conflits, les mesures à prendre pour éviter de nouvelles violences et les efforts visant à faire revivre leurs terres et leur écologie vont de pair.

De même, un conflit persiste à Manipur entre les tribus des collines et les habitants des plaines au sujet des terres. Le sang a coulé et la tension est permanente. Pour trouver une solution, la

Société de service social diocésaine (DSSS), conjointement avec le NESRC, tente de réunir les dirigeants des communautés en conflit afin de créer un dialogue dans le but de renforcer la confiance. Ces réunions sont utilisées pour commencer à travailler avec les SHG et revitaliser l'environnement. Ce sont de petits efforts et le chemin à parcourir est encore long. Mais c'est grâce à eux, et à ces petits pas vers la paix que la terre et d'autres sources environnementales commencent à renaître.

Protéger les langues qui disparaissent

La revitalisation et la protection des langues en danger sont tout aussi importantes pour la relance de l'écologie et le mouvement vers la paix. Une étape importante a été franchie dans la Région Kohima par la désignation d'une personne à cet effet. Le père Vijay D'Souza a commencé avec la langue de la tribu Aka de l'Arunachal Pradesh qui n'est parlée que par 6 000 personnes environ. Comme il craignait sa disparition, Vijay a vécu avec les habitants, a appris leur langue et, avec l'aide de leurs dirigeants, il a élaboré une écriture qui lui correspond. Avec l'aide de quelques jeunes de leur tribu, il a écrit deux livres dans la langue Aka. Ce sont les tout premiers livres dans leur langue.

Vijay prépare actuellement son doctorat en linguistique. Dans le cadre de son jubilé d'or en 2020, la Région Kohima envisage de créer un centre pour les cultures et les langues autochtones, puisque de plus en plus de tribus voient leur langue, leur identité et leurs connaissances traditionnelles menacées. Cette initiative, comme les autres décrites plus haut, n'en est encore qu'à son début et a besoin d'une forte dynamique. Espérons que le défi sera relevé.

Peut-on en sortir ?

La description des ressources écologiques du NEI et des menaces qui pèsent sur ses moyens de subsistance montre clairement que la Région Kohima a à peine commencé à associer les processus de paix à la cause des peuples autochtones et à la renaissance écologique. Le chemin à parcourir est encore long. L'avenir réside dans la recherche de moyens novateurs pour combiner ces éléments. Les jésuites ne peuvent à eux seuls y parvenir, mais ils peuvent prendre l'initiative de réunir les personnes impliquées dans la renaissance écologique, les processus de paix et la protection de leurs terres menacées par les immigrants, par le gouvernement et par la spoliation au sein même des communautés depuis que des individus plus riches tentent de les monopoliser.

Ceci montre que la recherche d'alternatives ne va pas être facile, car les forces qui détruisent leurs moyens de subsistance sont extrêmement puissantes. La plupart des communautés ont tendance à se battre pour protéger leurs terres et les conflits se poursuivent. Un moyen possible de sortir de ce cercle vicieux pourrait être d'aider les communautés à trouver des solutions afin de ne plus se battre pour protéger leurs terres, mais pour faire revivre ce qu'il en reste. Cela implique la collaboration des membres des communautés en conflit. L'amélioration de la productivité de ces terres est un pas vers la paix. Cela nécessite un long processus de renforcement de la confiance entre les membres de ces communautés. Ils doivent également résister ensemble aux forces qui détruisent leurs moyens de subsistance, ce qui

nécessite le soutien de personnes convaincues que l'environnement est avant tout leur gagne-pain et le centre de leur culture et de leur identité.

Il est tout aussi important que ceux qui soutiennent les peuples autochtones se rendent compte que leurs communautés ont le droit de changer, mais selon leurs conditions, et non pas selon celles qui leur sont imposées par des étrangers. Ceux qui les soutiennent doivent éviter de considérer avec condescendance que les systèmes indigènes traditionnels comme la culture sur brûlis sont destructeurs en eux-mêmes. Leurs systèmes doivent être analysés et les solutions de remplacement doivent prendre la forme d'une actualisation de leur tradition pour faire face aux temps qui changent. Les formations professionnelles et d'autres types de soutien externe doivent être proposés dans cette perspective. Des personnes extérieures peuvent également se joindre aux communautés autochtones pour exiger une éducation et des soins de santé efficaces mais à un coût à leur portée. Le rôle de ces contributions est de soutenir la renaissance de leur écologie pour résister aux menaces auxquelles elles sont confrontées sur plusieurs fronts.

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet



Les peuples autochtones en Inde et l'écologie intégrale

Agapit Tirkey, SJ

Directeur du Centre de Recherche et de Documentation tribale Arrupe (TRDC), Pathalgaon, Inde

Introduction

L'écologie est la science des relations entre les êtres vivants et leur *environnement*, c'est-à-dire le monde qui les entoure – les conditions extérieures – qui exercent une influence sur leur vie et leur croissance. L'écologie et l'environnement font tous deux référence à l'interaction des êtres vivants avec leur environnement vital¹. Une *écologie intégrale*² inclut donc à la fois les milieux naturel, économique, social, politique et culturel. Nous présentons ici une tentative d'analyse de certains de ces aspects de l'écologie pour les peuples autochtones du monde en général et de l'Inde en particulier, dans le but de réfléchir et d'agir aux niveaux national et international.

Peuples autochtones en Inde

Les peuples autochtones en Inde sont appelés tribus ou *Adivasis*³, qui sont des termes interchangeables, et dans les documents gouvernementaux, ils sont cités sous le terme de tribus répertoriées (ST). Il existe 104 281 034 (104,28 millions)⁴ personnes dans les tribus répertoriées, ce qui représente 8,61 % de la population indienne. Le chiffre, cependant, ne couvre que les *Adivasis*/tribus figurant sur les listes (a) du 6e programme des États du Nord-Est et (b) du 5e programme du reste des États de la Constitution de l'Union indienne, alors que beaucoup d'autres groupes *adivasis* ne figurent toujours pas dans ces listes. Ironiquement, le gouvernement indien n'accepte pas la présence de peuples autochtones dans le pays et pourtant, il a enregistré des tribus répertoriées au cours de tous les recensements décennaux ! Au fil des ans, les *Adivasis* ont acquis une identité distincte en favorisant un équilibre entre l'homme, la nature et l'Être suprême. Leurs conseils de village encouragent et promeuvent concrètement une pensée politique démocratique au ras du sol. Ce point est important, car les systèmes d'administration et autres institutions actuels dépendent de l'élite dirigeante et non du peuple. Au plan socioculturel, la hiérarchie des castes n'existe pas chez les *Adivasis*, car ils ne font partie d'aucune caste.

¹ "Nous vivons dans un monde brisé," *Promotio Iustitiae*, No. 70, avril 1999, p. 2.

² Pape François, *Laudato Si'*.

³ Habitants originaux et autochtones d'une région donnée.

⁴ Source : Census of India, 2011.

Valeurs des *Adivasis* / peuples autochtones

Les peuples autochtones en général « sont capables d'inculquer un plus grand sens des responsabilités, un fort sens de la communauté, une volonté de protéger les autres, un esprit de créativité et un amour profond pour la terre. Ils se soucient également de ce qu'ils laisseront éventuellement à leurs enfants et petits-enfants. Ces valeurs sont profondément ancrées en eux. »⁵ Cependant, ces valeurs n'existent pas pleinement au sein des sociétés *adivasis* de l'Inde actuelle. Car, sous l'effet de la mondialisation, elles ont été considérablement fragmentées, les ressources ont été en grande partie individualisées et la concurrence socioéconomique s'est intensifiée. Bien que leur existence et leur spécificité résident dans leur unité et leur solidarité, la mondialisation a « dévié leurs valeurs essentielles en ce qui concerne la nature (terre, forêt, eau), relation caractérisée par l'harmonie, la coexistence, la conciliation et la symbiose »⁶. Les « éléments positifs de leurs valeurs demeurent des idéaux par rapport auxquels les sociétés *adivasis* peuvent être évaluées ou reconstruites.⁷»

Spiritualité *adivasi* / autochtone

Dans la vision *adivasi* du monde, tout doit être interprété du point de vue de la création. L'harmonie avec la création est le point de départ de leur spiritualité et de leur recherche de libération. La conscience de ne faire qu'un avec la totalité de la création est donc le fondement spirituel des peuples *adivasis*/tribaux. Les caractéristiques de leur vie spirituelle sont leur relation harmonieuse et symbiotique avec Dieu, avec les autres et avec la nature. Ils chérissent une approche de vie centrée sur la communauté. Il est donc essentiel de faire particulièrement attention aux communautés autochtones et à leurs traditions culturelles. « [Ils] devraient être les principaux partenaires du dialogue, en particulier lorsque de grands projets concernant leurs terres sont proposés. Pour eux, la terre n'est pas une marchandise, mais un cadeau de Dieu et de leurs ancêtres qui y reposent, un espace sacré avec lequel ils doivent interagir pour préserver leur identité et leurs valeurs. Quand ils restent sur leurs terres, ce sont eux qui s'en occupent le mieux. »⁸

Création

Avant que l'Être suprême ait créé le monde actuel, dans tous les récits de création des principaux groupes tribaux, à savoir les Mundas, les Os, les Santals, les Khadias et les Uraons dans le centre et l'est de l'Inde, la mer recouvrant le globe et ses créatures sont mentionnés. Au moment de la création, l'Être suprême se fait aider par ces créatures, en particulier le crabe, la crevette, le poisson et la tortue, qui lui doivent chacun Lui rapporter un tout petit peu d'argile du fond de la mer afin de créer la terre actuelle. Aucun d'eux ne réussit à rapporter de l'argile, car l'eau de mer l'emporte. Finalement, le ver de terre réussit à en rapporter en l'avalant et en la rejetant dans Sa paume. C'est à partir de ce petit peu d'argile qu'Il forme la

⁵ Pape François, *Laudato Si'*, n. 179.

⁶ Kujur J. Marianus, "Globalisation and Marginalisation: The Context of Tribals and Jesuits in India," *Promotio Iustitiae: Narratives On Globalisation*, No. 88, 2005/3, p. 10.

⁷ Tirkey Agapit, "Tribal Culture and Identity," dans J. Desrochers (ed.), *Promoting Tribal Rights and Culture*, NBCLC Series on Current Issues, Bangalore, 2004, pp.21-22.

⁸ Pape François, *Laudato Si'*, n. 146.

terre actuelle et toutes ses créatures. Il divise les êtres humains en différents clans totémiques exogames, qui tirent leur origine de plantes, animaux, oiseaux, poissons, minéraux spécifiques. Dans leur poésie et leur folklore, ces créatures constituent leurs thèmes récurrents. Ils les respectent et les protègent dans leurs pratiques écologiques.

La crise écologique

Au cours des décennies qui ont suivi l'indépendance (1947) en Inde, l'exploitation de la nature a énormément augmenté. Plusieurs ressources minérales se trouvent dans les zones habitées par les *Adivasis*. Les vastes projets de développement : exploitations minières, usines, barrages hydroélectriques polyvalents, projets d'irrigation, centres de développement touristique, réseaux de transport, bases militaires, décharges de déchets toxiques, y compris de déchets nucléaires, et aussi l'usage d'explosifs et de mines antipersonnel contaminent la terre, l'eau et l'air. Tous ces facteurs affectent la vie des populations, de leurs terres et de leurs territoires en provoquant des catastrophes écologiques telles que la pollution de l'environnement, la déforestation, les déplacements entraînant des privations de terres, l'itinérance, le chômage, l'insécurité alimentaire et finalement la mort !

La forêt autrefois connue sous le nom de Dandakaranya, qui s'étend depuis le Bengale-Occidental à travers le Jharkhand, l'Odisha, le Chhattisgarh, des parties de l'Andhra Pradesh et du Maharashtra, abrite des millions de personnes *adivasis* de l'Inde. Les médias imprimés et électroniques l'appellent le « couloir rouge » ou le couloir maoïste. « Un certain nombre de sociétés, depuis des relativement peu connues jusqu'aux plus grandes sociétés minières et sidérurgistes du monde – les Mittal, les Jindals, les Tata, les Essar, les Posco, les Rio Tinto, les BHP Billiton et les Vedanta – »⁹ sont en train de s'approprier les territoires des *Adivasis*. « Une telle exploitation peu scrupuleuse des ressources naturelles et de l'environnement dégrade la qualité de la vie. »¹⁰ Elle plonge les pauvres, en particulier les peuples autochtones, dans la misère, ce qui s'explique par le fait qu'au niveau national, 45,86 % des *Adivasis* en Inde vivent au-dessous du seuil de pauvreté¹¹, qui n'est rien de plus qu'un seuil de famine. Ce qui a pour conséquence que près de la moitié des *Adivasis* indiens se couchent chaque nuit, affamés.

La Cour suprême, dans une affaire relative à l'acquisition de terres tribales dans l'État d'Odisha, en Inde, a jugé l'État responsable d'avoir alimenté un mécontentement extrême et donné naissance au naxalisme¹² et au militantisme. La Cour a également évoqué le déplacement à grande échelle des *Adivasis* et a déclaré : « Le non-règlement de leurs droits et le fait de ne pas indemniser leurs terres perdues dans les délais impartis ont suscité le pire type de haine qu'ils pouvaient ressentir vis-à-vis du développement, pouvant donner

⁹ Roy Arundhati, "The Heart of India is under Attack," Guardian.co.uk, Friday, October 2009. <https://www.theguardian.com/commentisfree/2009/oct/30/mining-india-maoists-green-hunt>

¹⁰ Kolvenbach, P.H., "We live in a broken world," *Promotio Iustitiae*, No. 70, April 1999, p. 7ff.

¹¹ Guruswamy Mohan & Ronald Abraham, *Redefining Poverty: A New Poverty Line for a New India*, Centre for Policy Alternatives, www.cpasindia.org

¹² C'est un mouvement qui tire son nom de Naxalbari, un village et une région du nord du Bengale, situés dans le district de Darjeeling et dont le siège se situe à Siligudi, en Inde.

naissance à l'extrémisme. »¹³ En 2008, un groupe d'experts nommé par la Commission de la planification a soumis au gouvernement un rapport intitulé « Les défis du développement dans les zones touchées par des extrémistes ». Le mouvement naxaliste (maoïste)¹⁴ a dû être reconnu comme un mouvement politique fortement implanté parmi les paysans et les *Adivasis* pauvres et sans terre. Son émergence et sa croissance doivent être contextualisées dans les conditions sociales et l'expérience des personnes qui en font partie. L'écart énorme entre le projet politique de l'État et ses performances est à une origine de ces conditions. « Bien que l'idéologie à long terme proclamée par le mouvement ait pour objectif de s'emparer du pouvoir de l'État par la force, elle doit être considérée au quotidien comme une lutte pour la justice sociale, l'égalité, la protection, la sécurité et le développement local. »¹⁵

Questions et problèmes des populations autochtones

Dans l'ancien district de Bastar à Chhattisgarh, en Inde, des policiers spéciaux portant des noms totémiques tels que Greyhounds, Scorpions et Commando du Bataillon pour une Action Résolue (CoBRA) circulent dans les forêts avec l'autorisation de tuer ceux qu'ils pensent être leurs ennemis. La Force de police de la réserve centrale (CRPF), la Force de sécurité des frontières (BSF) et le tristement célèbre bataillon Naga ont déjà causé des ravages et commis de terribles atrocités dans des villages forestiers reculés. « Le gouvernement a soutenu et armé la *Salwa Judum*, qui a tué et violé des hommes et des femmes qui traversaient les forêts de Dantewada, à la suite de quoi 300 000 personnes se sont retrouvées sans abri. »¹⁶ Il s'agissait d'une « milice privée », suscitée par l'État, constituée d'*Adivasis* recrutés pour faire la guerre à ceux de leur propre peuple qui s'opposaient aux politiques de développement injustes de l'État, tuant des *Adivasis* innocents, incendiant leurs villages et commettant des atrocités extrêmes parmi eux pour provoquer la terreur. Son principal objectif était d'éliminer tous les obstacles à la sécurité de l'entrée des sociétés privées dans la région riche en minerais où les *Adivasis* avaient protesté contre l'acquisition de terres pour des projets de développement.

Populations autochtones qui luttent pour les droits forestiers

Les populations tribales en Inde sont sur le pied de guerre contre une ordonnance de la Cour suprême de l'Inde qui menace d'expulser des millions de personnes de leur environnement naturel. Le 5 mars 2019, des centaines de personnes ont bloqué les trains et la circulation routière dans plusieurs villes de l'Inde, tandis qu'elles organisaient un arrêt de travail pour protester contre la décision de la Cour et l'incapacité du gouvernement fédéral à l'annuler.

¹³ Mahapatra, D., "Skewed Growth to blame for the rise of Naxals: SC," in *The Times of India*, New Delhi, July 20, 2010. <https://timesofindia.indiatimes.com/india/Skewed-growth-to-blame-for-rise-of-Naxals-SC/articleshow/6193052.cms>

¹⁴ Le mouvement maoïste trouve son origine dans le Parti Communiste Indien (maoïste) interdit - CPI (maoïste) - une branche du Parti Communiste Indien (marxiste-léniniste), qui a dirigé le soulèvement naxaliste de 1969 et a ensuite été liquidé par le gouvernement indien. Les maoïstes estiment que l'inégalité innée et structurelle de la société indienne ne peut être corrigée que par le renversement violent de l'État indien.

¹⁵ Roy Arundhati, *op. cit.*, <https://www.theguardian.com/commentisfree/2009/oct/30/mining-india-maoists-green-hunt>

¹⁶ *Ibid.*

Les manifestants voulaient que le gouvernement fédéral adopte une ordonnance visant à garantir les droits forestiers des tribus et d'autres habitants de la région. Ils se sont engagés à poursuivre leur lutte jusqu'à ce que les droits forestiers leur soient garantis. Les troubles ont commencé le 13 février 2019 lorsque le tribunal a demandé à 21 États d'expulser des personnes vivant sur des terres forestières, dont les demandes de droits fonciers en vertu d'une loi de 2006 ont été rejetées. Cette loi avait été promulguée afin de donner des titres de propriété et des droits d'utilisation aux membres des tribus et aux personnes vivant dans les forêts depuis des générations, mais des représentants du gouvernement ont rejeté leurs demandes pour des motifs peu convaincants dans le cadre d'un plan visant à usurper les terres forestières et à les donner à des groupes industriels. On estime qu'au moins 25 % des 104 millions de personnes tribales de l'Inde risquent d'être expulsées après le rejet de leurs demandes de droits à la terre¹⁷. À la suite d'un appel du gouvernement fédéral, le tribunal a suspendu l'ordonnance le 28 février 2019 jusqu'à une audience en juillet 2019.

La réponse de l'Église

Les groupes religieux soutiennent la lutte, car un nombre important de chrétiens dans les États du centre, du nord et du nord-est de l'Inde proviennent de communautés tribales. « L'Église catholique se tient aux côtés des peuples autochtones pour toutes leurs revendications légitimes »¹⁸, a déclaré Mgr Theodore Mascarenhas, Secrétaire général de la Conférence des Évêques catholiques de l'Inde (CBCI). De même, l'archevêque Leo Cornelio de Bhopal, capitale de l'État du Madhya Pradesh, a déclaré : « Les tribus ne menacent pas la faune et ne détruisent pas les ressources forestières, car elles font partie de l'équilibre forestier depuis des siècles¹⁹ ». Il est indéniable que « le couvert forestier, y compris la forêt dense, est en meilleur état dans les zones tribales, même aujourd'hui. Cela devrait inciter à remettre en question les pratiques de conservation des forêts et de la faune qui sont actuellement suivies. »²⁰

Les jésuites et les peuples autochtones aujourd'hui

Le scénario écologique décrit ci-dessus présente la réalité de vie très dure, cruelle et inhumaine des peuples autochtones dans différentes parties de l'Inde aujourd'hui. Il y a toujours des jésuites avec d'autres organisations de la société civile qui plaident en faveur des *Adivasis*. Malheureusement, l'actuel régime politique, opposé aux chrétiens, et plusieurs États en Inde font obstacle à leurs travaux. Outre ce qui a été mentionné ci-dessus, certains jésuites tribaux ont fait du bon travail pour promouvoir la culture et l'identité tribales et sont impliqués dans les mouvements populaires pour obtenir justice. D'autres jésuites ont choisi de vivre et de travailler au sein de diverses communautés tribales et ont fait de leur mieux pour défendre leur cause en vue d'obtenir justice.

¹⁷ UCAN, mars 7, 2019, New Delhi.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Editorials, "Who Is the Encroacher of Tribal Lands?", *Economic and Political Weekly*, Vol. LIV, No. 9, mars 2, 2019, p. 9.

Recommandations

De manière générale, laisser les jésuites engagés dans la pastorale des tribus étudier leurs langues et leurs cultures. Permettre la création de cours de base sur la philosophie et la théologie tribale dans les centres nationaux de formation de la Conférence d'Asie du Sud - Delhi, Pune et Chennai. Leur laisser lire les récits des œuvres héroïques des premiers missionnaires, afin qu'ils les connaissent et s'en inspirent pour les ministères présents et futurs. La collaboration interprovinciale et interministérielle des jésuites doit être une priorité dans le cadre de la résolution des problèmes tribaux aujourd'hui. Ce faisant, leur rappeler qu'ils « ont parfois pris le parti de la 'haute culture' de l'élite en telle ou telle occasion, sans tenir compte de la culture des pauvres et en permettant parfois que les cultures ou les communautés autochtones soient détruites ».²¹ Permettre à la *Pastorale jésuite pour les populations autochtones* (JEMAI), au sein de la Conférence jésuite d'Asie du Sud, de se renforcer par des recherches et des publications sur les problèmes, questions et préoccupations tribaux. Il a été proposé que dans chaque domaine où la pastorale pour les peuples autochtones présente des difficultés, la « Conférence des Provinciaux forme des 'groupes de travail' de jésuites travaillant dans cet apostolat ».²² Cela doit être mis en œuvre rapidement dans la Conférence. On doit inclure dans les ministères jésuites l'association et la collaboration avec d'autres organisations de la société civile qui mènent des activités de plaidoyer. Enfin, un nombre croissant de jésuites travaillant avec les peuples autochtones doit se consacrer à l'étude du droit du pays et de sa pratique et à aider les peuples autochtones à devenir eux-mêmes à leur tour avocats et experts juridiques dans le cadre de leur autonomisation à long terme.

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet

²¹ GC 34, D. 4, # 95.

²² GC35: Other Documents, *Issues for the Ordinary Government of the Society of Jesus studied at the 35th GC.*



Faire un mille de plus avec les autochtones

P. A. Chacko, SJ

Directeur du Centre de Culture tribale Arrupe (ATCC), Jharkhand, Inde

Le monde a un besoin urgent de se réconcilier avec les peuples autochtones. Et tout d'abord de s'excuser auprès d'eux ! S'excuser pour les avoir ignorés, sous-estimés, marginalisés et pour toutes les souffrances que cela a entraînées ! Une telle prise de conscience doit s'accompagner d'un geste porteur de guérison, un geste de reconnaissance de leur identité, qui reconnaisse leurs droits humains fondamentaux et qui fasse en sorte qu'ils puissent s'intégrer dans la grande collectivité. Nous devons compenser pour la négligence, la marginalisation, l'exploitation, et même la mise en esclavage, qu'une importante partie de l'humanité endure depuis des siècles !

Les envahisseurs, les explorateurs, les voleurs de terre, la classe des gens d'affaires, les colonisateurs, etc. de la propagande d'une économie soi-disant libérale, se partagent le pillage des ressources des peuples autochtones, le tout facilité par la faveur politique.

Les terres où vivent les autochtones sont riches en ressources multiples : forêts, minéraux, eaux, qualité de l'air, biodiversité, plantes médicinales et ambiance paisible. Nous pouvons ajouter l'hospitalité proverbiale de ces gens simples. Les envahisseurs et les étrangers ont par conséquent abondamment exploité cette simplicité et cette hospitalité, cette grande richesse que les peuples autochtones possèdent. Ils s'en sont servis comme d'un tremplin pour tirer profit de leurs richesses matérielles. Toutes ces activités ont eu comme effet de transformer les peuples affectés en victimes : victimes de l'appauvrissement, du trafic humain, de l'analphabétisme, de la déportation, du déplacement et du sous-développement.

L'histoire en est le témoin

La période d'occupation des Britanniques en Inde, du XVII^{ème} siècle jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, constitue un témoignage important de cette période noire du sous-continent indien. La Grande Bretagne a créé et commandité la Compagnie des Indes orientales à partir de son intérêt commercial. Cette compagnie a en retour favorisé le processus de subjugation politique de l'Inde par les Britanniques et servi les intérêts de la Grande Bretagne.

Les zones les plus affectées furent celles habitées par les autochtones. Les vastes étendues de terres et les riches ressources forestières ont embrasé l'imagination des envahisseurs. Après s'être imposée avec assurance, l'administration britannique a rapidement introduit le recensement cadastral qui a servi à imposer des taxes foncières. Une économie monétaire et un système de prêt d'argent ont remplacé une économie fondée sur le troc. Avec la

bénédictio britannique, les prêteurs et les petits négociants se sont rapidement multipliés. La population locale, ayant peu de pouvoir d'achat, n'avait pas d'autre option que de mendier et d'emprunter. La pression exercée par les taxes foncières et l'impulsion de l'économie monétaire ont forcé les autochtones à se mettre à la merci de la classe des prêteurs d'argent.

Paupérisation des peuples riches en ressources

Étranglés par des intérêts composés exorbitants, les gens ont dû abandonner leurs terres à la corporation des prêteurs d'argent et des hommes d'affaires. Le gouvernement en place a peu fait pour encourager une économie agricole. Les sécheresses et la famine ont aggravé la situation. Les terres des pauvres incapables de payer leurs impôts ont été mises aux enchères par le gouvernement et cédées aux plus offrants, lesquels ont rapidement formé une classe de propriétaires oppressifs. L'appauvrissement grandissant et la perte de leurs terres ont forcé de nombreuses personnes à devenir des ouvriers journaliers dans les plantations de thé des états du nord-est et dans les mines de charbon du centre de l'Inde, ou à travailler comme cheminots. Une telle situation est venue gonfler la masse de la classe ouvrière, coupée de tout lien avec leurs terres d'origine.

En pleine révolution industrielle, les Britanniques ont expédié en Grande Bretagne les riches ressources forestières des territoires autochtones pour alimenter leurs industries devenues florissantes. Cela a été facilité par l'introduction astucieuse de lois sur les forêts. Par exemple, les Britanniques ont introduit le *Forest Act* de 1878, qui divisait les forêts en catégories i) réservées, ii) protégées, et iii) forêts villageoises. Les meilleures forêts furent rangées dans la catégorie 'réservées'. Les villageois ne pouvaient rien y prendre, même pour leurs besoins personnels. Pour les besoins de construction des maisons, comme les poutres et les poteaux, ou pour le carburant, ils n'avaient droit qu'aux forêts villageoises. De telles lois inflexibles allaient à l'encontre des droits coutumiers ancestraux dont jouissaient les peuples autochtones ainsi que les habitants des forêts.

Une frustration qui augmente et un tsunami de révolte

Il est peu surprenant que la période d'occupation britannique ait été minée par les révoltes et les émeutes révolutionnaires, surtout de la part des autochtones, et ce dans de nombreuses régions de l'Inde. Cela a été particulièrement remarquable au centre de l'Inde et dans la ceinture orientale du pays où l'on retrouve une concentration de peuples ethniques et autochtones : *Mundas, Oraons, Hos, Santals, Gonds, Saorias, Bhatras, Parjas*, pour n'en nommer que quelques-uns.

Les années 1770 et 1780 ont vues la **Résistance saoria-paharia** contre les incursions britanniques dans leur habitat ancestral de la chaîne de montagnes de Rajmahal en Inde orientale. La **Révolte kol** dans les Ghats occidentales en 1816-18 et l'**Insurrection kol** de 1831 à Chotanagpur (actuel Jharkhand) ont manifesté toute la colère de la communauté autochtone *kol* contre les tactiques oppressives des Britanniques. Ils résistèrent au prêt de leurs terres que l'administration fit pour l'encaissement de revenus à des prêteurs financiers non-autochtones. Lors de l'offensive, des milliers d'autochtones, hommes, femmes et enfants furent tués et la rébellion fut éradiquée d'une main de fer.

Le **Soulèvement *santal*** en 1855 par les membres des familles *Sido-Kanhu* de Bhognadih au Jharkhand entraîna toute le peuple des *Santals* armés d'armes traditionnelles à se dresser contre les dures lois britanniques et contre les systèmes encouragés par les Britanniques, ceux des prêteurs d'argent et des propriétaires fonciers.

La **Révolte *khond*** (1835), le **Soulèvement *munda*** sous le leadership de Birsa Munda au Jharkhand vers la toute fin du XIXème siècle, les **Soulèvements *manipuri, khasia et garo*** dans le nord-est vers 1826 ainsi que de nombreuses autres insurrections ont été des conséquences naturelles des sévères lois britanniques et d'une bureaucratie administrative injuste. Le système traditionnel de leadership ethnique a été détruit par les Britanniques qui ont soumis les chefs de villages à leur contrôle administratif.

Structure de classe contre Structure communautaire

La structure de classes, protégée et encouragée par les forces d'occupations occidentales en Inde, entraîna l'effritement du tissu social et communautaire des autochtones. Les communautés autochtones profitaient d'un modèle traditionnel de propriété commune de la terre et des autres ressources comme l'eau et la forêt. La méthode de résolution des conflits était communautaire. Même le sens de la justice au sein de la communauté comportait une touche humanitaire : ils ne suivaient par le code d'Hammourabi - œil pour œil, dent pour dent - mais favorisaient plutôt une entente à l'amiable. Suivant la règle du consensus communautaire, les deux partis en conflit étaient réconciliés avec l'imposition d'une amende symbolique au coupable. Tout cela se terminait par une célébration communautaire avec des boissons traditionnelles. Cette manière de faire était complètement étrangère au modèle accusatoire des tribunaux britanniques. Les envahisseurs tentèrent de détruire le système juridique autochtone en introduisant le modèle accusatoire et individualiste de leur propre système juridique. De cette façon, la culture de l'individualisme et de la désharmonie fit son entrée dans un domaine où la cohésion et le consensus étaient à l'honneur et dans des pratiques coutumières longuement éprouvées.

L'Inde post-coloniale

Même après le départ des Britanniques et l'indépendance de l'Inde en 1947, la population autochtone indienne est restée largement en marge du reste de la population en matière d'économie, d'alphabétisation, d'administration, de qualité de l'éducation, de la capacité à construire et quant à l'obtention de sa juste part de la richesse et du développement du pays. Au contraire, les terres sur lesquelles ils ont des droits ancestraux sont actuellement très menacées par la classe dirigeante et les grandes corporations d'affaires.

Les ressources des terres autochtones sont tout à fait faramineuses. La ceinture de terres autochtones située au centre et à l'est du pays contient au moins un tiers de la richesse minérale de l'Inde. Le plateau du Chota Nagpur, au Jharkhand en Inde orientale, est connu comme étant le cœur minéral du pays. Cette région possède 100% du disthène, 93% du minerai de fer, 84% du charbon, 70% de la chromite, 70% du mica, 50% de l'argile réfractaire, 45% de l'amiante, 45% du kaolin, 20% de la craie et 10% du manganèse de tout le pays.

La ceinture centrale, qui s'étend sur une partie des États du Chhattisgarh, du Madhya Pradesh, de l'Andhra Pradesh et du Maharashtra, constitue la deuxième plus grande zone minérale de l'Inde. On y trouve de larges dépôts de manganèse, bauxite, craie, marbre, charbon, pierres précieuses, mica, minerai de fer, graphite, etc.

Ce qui est important, c'est que toutes ces zones sont largement occupées par des communautés autochtones qui y vivent depuis des siècles. Mais, aujourd'hui, le soi-disant développement, imposé par des gouvernements particuliers et les intérêts des classes d'affaires, a engagé un véritable marathon pour déplacer les autochtones et les autres habitants locaux afin d'extraire les minerais, de construire des usines et des centrales thermiques, et déployer des autoroutes pour transporter toutes ces ressources vers les ports et les centres manufacturiers. L'augmentation de l'aliénation foncière, l'émigration des populations locales du fait de l'absence d'équipements d'irrigation, l'inexistence d'un système d'assurance pour les récoltes et l'immigration de personnes non-autochtones ont fortement contribué à la diminution de la population autochtone dans ces zones.

La mise de côté des lois sur les propriétés foncières

Des lois constitutionnelles interdisant la vente ou le transfert de terres appartenant aux peuples autochtones existent bien, mais elles sont contournées ou modifiées par les gouvernements locaux afin de répondre aux exigences des grandes corporations.

Après l'indépendance de l'Inde en 1947, au nom des projets nationaux du plan quinquennal, plusieurs grandes industries, de grandes centrales de production d'énergie ainsi que des projets miniers se sont installés sur les terres autochtones. Une étude de Stan Swamy, jésuite du Jharkhand et militant social, démontre que « durant les cinquante dernières années, environ 20 millions de personnes ont été déplacées en Inde du fait des mines, des barrages, des industries, des réserves naturelles et des zones militaires » (rapport *Homeless in our own Homeland Jharkhand*, Stan Swamy). Il est très troublant de constater que la présence autochtone au Jharkhand en 1901 représentait 55 à 60 % de la population et qu'actuellement elle ne constitue plus que 26%. Voilà le prix que les autochtones ont dû payer en devenant les victimes d'un développement imposé par le haut.

Le système de valeurs humanitaires des autochtones

Outre leurs grandes richesses matérielles, les peuples autochtones ont de bonnes leçons à nous donner quant aux valeurs humanistes et écologiques qui s'érodent rapidement dans le monde moderne. Leur simplicité, leur hospitalité envers même un étranger, leur esprit communautaire, leur approche consensuelle dans la prise de décision, leur sens de la justice très humain et leurs pratiques en matière criminelle sont, parmi bien d'autres, des leçons pour nous tous. De plus, leur sens de l'écologie est tellement merveilleux. Cela est évident dans leur révérence pour notre mère la terre et par leur utilisation judicieuse des produits de la forêt et des ressources naturelles. Il n'y a pas de « mien » ou de « tien » dans ce domaine. Ils prennent de la forêt ce dont ils ont besoin chaque jour, comme ils l'ont toujours fait, sans amasser avec avarice. Cela constitue en soi une protection pour la forêt parce qu'ils ne la

pillent pas pour des raisons commerciales. Dans cette perspective, ils sont les meilleurs conservateurs des forêts.

Celui qui m'a enseigné les plantes, un guérisseur autochtone respecté, m'a dit que lorsque les gens de son peuple cueillent des herbes, ils le font d'un coup sec afin de laisser une partie des racines dans la terre pour la régénération. De telles pratiques nous sont étrangères ; nous arrachons les plantes et déracinons les arbres tout entiers pour les besoins de notre business. Ainsi, en termes écologiques, en termes de respect envers notre mère la Terre ou envers la forêt, nous avons beaucoup à apprendre des pratiques traditionnelles des peuples autochtones. En outre, nous leur devons des excuses parce que nous ne voulons pas les comprendre, parce que nous abusons de leur hospitalité et parce que nous pillons leurs ressources pour combler nos besoins commerciaux égoïstes.

Va aux frontières - Marche un mile de plus !

Et dans tout cela, où sommes-nous, nous les jésuites ? Comment notre option pour les pauvres se traduit-elle sur le terrain, en solidarité avec les personnes qui vivent en marge ? Il est réconfortant de savoir que les provinces de la Conférence d'Asie du Sud ont, en principe, reconnues le besoin actuel de se tenir au côté des opprimés et des marginalisés. Il est encourageant de voir qu'il y a des endroits dans les différentes provinces où les Nôtres sont engagés pour un travail de plaidoyer, des programmes de conscientisation, l'accompagnement des personnes déplacées, l'aide légale, des séminaires, etc. Certains d'entre nous sont probablement sur la liste de censure et sous la surveillance du gouvernement. Certains ont été faussement accusés d'avoir comploté avec des éléments antisociaux ; des bureaux ont fait l'objet de descentes de police et des poursuites ont été entamées. Mais tout cela n'arrête pas ceux qui se sont engagés en conscience en épousant la cause des marginalisés.

Nous devons cependant souligner que même si les provinces indiennes affichent un engagement clair en faveur des marginaux, ceux qui partagent cette manière de penser ne constituent qu'une minuscule minorité. La plupart des jésuites préfèrent rester confortablement, avec des choix plus faciles, dans des institutions bien établies et avec un horaire de 7 à 13 heures ou de 9 à 16 heures. Les rapports de formation indiquent souvent que la jeune génération a peu de goût pour relever de tels défis. Ils peuvent admirer de loin le travail de ceux qui se battent sur le terrain, mais quand vient le temps de participer activement en solidarité avec les populations en lutte, ils détournent la tête. Les rapports disent que l'attraction exercée par les médias sociaux et par Google occupent l'essentiel de leur temps et de leur énergie, et que conséquemment ils ont peu de temps ou d'intérêt pour marcher un pas de plus avec les victimes de la marginalisation.

Le besoin de tourner la clé de contact

Afin que tous nos apostolats fassent preuve d'une solidarité appréciable avec les pauvres, les provinces doivent prendre des mesures afin d'instiller et d'inculquer dans leurs membres un esprit d'engagement plus profond qui les rendent aptes à relever les défis plutôt que d'être ramollis ou paralysés. L'esprit indolent doit disparaître. L'esprit du discernement ignacien et de l'élection, souvent en état de dormance, doit être rallumé. Cela peut se faire via des

rassemblements de province décidés, des retraites socialement orientées, des séminaires, des dialogues et même par l'accompagnement spirituel.

Les visites canoniques du provincial peuvent être utilisées pour inspirer et mettre au défi nos jeunes et nos moins jeunes encore énergiques, afin qu'ils canalisent leurs ressources humaines et spirituelles vers un usage créatif. Personnellement, j'ai été désappointé d'entendre d'un provincial la déclaration suivante : « Que puis-je y faire? Il aime travailler dans les écoles. » Cela faisait référence à un jeune nouvellement ordonné, dont les talents artistiques lui avaient permis de beaucoup voyager pour parfaire sa formation d'artiste. Si telle est la difficile situation d'un provincial, alors quelque chose ne va pas du haut en bas. Sommes-nous prêts à sincèrement regarder en face un tel phénomène ?

Des cours d'analyse sociale, des enquêtes sur l'utilisation des ressources communautaires, la cartographie de ressources agricoles et industrielles, des séminaires de conscientisation juridique, etc. qui ont fait partie autrefois des programmes d'été de nos scolastiques, sont devenus plus rares. Sur cette question, le choix du personnel de formation devient de la plus grande importance. Ils doivent être des hommes qui possèdent une expérience dans différents domaines apostoliques plutôt que des personnes inexpérimentées qu'on ne peut placer ailleurs. Même la composition et le rôle de la consulte de province doivent être revus. Très souvent, l'objectif qu'y soient représentés les différents secteurs au sein de la province – comme une option pacificatrice – peut avoir un effet régressif. Les provinces doivent aussi encourager des personnes et leur fournir des moyens pour l'apostolat du journalisme et de la rédaction.

Rester à bonne distance de la politique et des politiciens peut être une bonne option, dans la mesure où il s'agirait de politique active. Mais, il y a des occasions où, dans l'intérêt de la justice, nous devons mettre les autorités locales au défi afin de promouvoir le bien des opprimés, des marginalisés et des autochtones. Une telle *advocacy* peut donner de bons résultats. Étant donné notre position en tant que fournisseur d'une éducation de qualité grâce aux écoles, aux collèges, aux instituts sociaux et aux centres de formation, nous pouvons contacter des personnalités importantes de la société ainsi que tous les anciens élèves. Ces personnes peuvent devenir de bons collaborateurs pour tendre la main avec nous aux opprimés et aux autochtones. Notre mise en réseau avec de bonnes organisations sociales comme l'Union populaire pour les Libertés civiles (PUCL), ainsi que des forums d'*advocacy* bienveillants, etc., peut grandement aider à éclairer des problématiques et faire connaître les problèmes liés à nos apostolats. Rechercher des interventions judiciaires via le *Public Interest Litigations* (PIL) peut permettre de bien avancer dans l'aide des personnes et des communautés, qui souvent n'ont pas d'autres recours pour obtenir le respect de leurs droits légaux et constitutionnels.

En un mot, marcher un mile de plus avec les personnes autochtones est, véritablement, un chemin d'Emmaüs !

Original anglais
Traduction Christine Gautier



Le Jharkhand autochtone : Les oiseaux et les poissons prédisent les saisons de la nature

Stan L. Swamy, SJ

Activiste pour les Droits humains et l'Advocacy, Bagaicha, Ranchi, Inde

À l'origine, les ancêtres des *adivasis* vivaient dans la jungle, cueillaient de la nourriture et chassaient des animaux. Puis, lentement, ils ont commencé à produire de la nourriture grâce à l'agriculture. Pour cela, ils ont dû défricher de petites portions de la jungle et progressivement les cultiver. Ce processus les a non seulement rapprochés de la nature, mais leur a également permis d'en comprendre la dynamique. Et ils sont toujours des observateurs attentifs du comportement des animaux, des oiseaux, des poissons et des modifications de la végétation, ce qui les aide à prédire et à prévoir les différentes saisons. Cette capacité leur a permis de savoir quelle plante cultiver, à quel moment et de quelle manière.

Voici quelques exemples :

- La mousson du sud-ouest (mi-juin à mi-septembre) atteint la région du Jharkhand par la baie du Bengale et suit la chaîne himalayenne. Les pluies arrivent donc du nord-est. Et si avant le début de la mousson, les oiseaux construisent leurs nids face au nord, cela signifie que la mousson se déroulera bien et en temps utile ; mais si les nids sont face au sud, cela signifie que les pluies viendront du sud, qu'elles seront imprévisibles et qu'il y a un risque de sécheresse.
- Lorsque les pluies de mousson commencent à la mi-juin avec de fortes averses, si les poissons remontent en amont et restent dans les plans et les cours d'eau supérieurs, cela signifie que la mousson sera abondante et que le niveau d'eau sera élevé, ce qui permettra aux poissons de ne pas être séparés des masses d'eau en aval. Par contre, si tous les poissons restent dans les plans d'eau inférieurs, cela signifie que la mousson sera insuffisante et insatisfaisante.
- Le palas est un fruit d'été dont on tire le *sharbat* (boisson gazeuse) qui est très sain et rafraîchissant. Il contient trois graines placées verticalement à l'intérieur. Mais, si une année, il est dépourvu de la graine supérieure, cela signifie que la mousson sera tardive. Si la graine entre les deux autres est absente, cela signifie que le milieu de la mousson sera insatisfaisant. Enfin, si la graine la plus basse n'apparaît pas, cela signifie que la fin de la mousson sera insuffisante. Ces détails ont beaucoup aidé les agriculteurs du Jharkhand à décider du type de culture et du moment où elle devait être semée.

- Si les fruits d'été comme la mangue, le letchi, le jamun sont abondants, cela signifie que la mousson viendra à son heure et que les pluies seront abondantes ; sinon, la mousson de cette année sera insuffisante et prématurée.
- Lorsque les mini-pigeons (semblables à des pigeons, en plus petit) construisent leurs nids et pondent leurs œufs dans des arbustes très épais dans les zones basses, cela indique que des vents violents et une tempête accompagneront les pluies de la mousson. S'ils construisent leurs nids sur des branches d'arbres, cela peut annoncer une situation plus normale.
- Les feuilles fraîches qui poussent sur les plantes et les arbres en été... si elles sont un peu partout, elles indiquent une bonne mousson bien répartie. Si les feuilles de la partie inférieure sont rares ou poussent plus tard que sur la partie supérieure, la mousson sera tardive et insuffisante.
- Si pendant la période *Makkar Sankranti* (mi-janvier), les renards appellent du nord et obtiennent une réponse du sud, les différentes saisons seront bonnes et favorables pendant le reste de l'année.
- De nouveau, si pendant la saison *Makkar* une bonne brise souffle du nord... cela indique que toutes les saisons seront bonnes. Si le vent souffle de toute autre direction, et surtout du sud, c'est mauvais signe.
- Si les fourmis sortent leurs œufs des trous et les déposent sur les diguettes du champ ou de l'étang, la pluie approche à grands pas. Si elles les transportent en hauteur dans un arbre, une catastrophe telle qu'une tempête entraînant des inondations est à prévoir.
- Si, au plus fort de l'été, les cobras émettent un bref son intermittent la nuit, la mousson sera bonne et ponctuelle. Si, au contraire, ils poussent de longs gémissements, la mousson sera mauvaise.
- Si les rats font des trous dans le champ même, il y aura une mousson insatisfaisante, voire inexistante.
- En mai, si la lune est étroitement entourée d'un anneau coloré, c'est le signe d'une mousson qui approche à grands pas. Un anneau plus large éloigné de la lune annonce des pluies tardives.
- Si le soleil couchant est rouge lorsqu'il se couche en été, une bonne mousson est susceptible de suivre. S'il est blanchâtre et pâle, une mousson faible ou tardive suivra.
- Les arbres de Sal, en particulier une forêt de Sal, contribuent positivement aux bonnes pluies et aux saisons bénéfiques.

(Les observations ci-dessus ont été obtenues de Shri Dhanur Singh Purty, un Adivasi Ho et un résident d'un village proche de Chaibasa. Il est lui-même un observateur attentif et un interprète de la nature.)

La triste vérité est que de si belles méthodes d'observation de la nature appartiendront bientôt au passé. Il va sans dire que la principale raison de cette grande perte est l'assaut contre la nature (*jal, jangal, jamin*) de la classe dirigeante capitaliste et de son instrument, le gouvernement. Cet assaut a pris deux formes : (1) sous la forme d'un acte politique consistant

à priver les *adivasi* de leur accès à *jal, jangal, jamin* ; et (2) sous forme de violation des normes et du comportement éco-éthiques de l'*adivasi* et de son environnement.

Nous savons tous que le capitalisme creusera sa propre tombe. La pollution de l'eau, de l'air, de la terre, de la végétation et la destruction de la couche d'ozone, etc., en sont les preuves évidentes. Le problème du « réchauffement de la terre » est évoqué par les environmentalistes. Mais personne n'écoute. La vraie tragédie est que l'*adivasi*, gardien de la forêt depuis des temps immémoriaux, est maintenant contraint à dénuder lui-même la forêt pour gagner sa vie. C'est un comble !

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet



Les jésuites qui voyagent parmi les peuples autochtones de l'Asie et du Pacifique

Jojo M. Fung, SJ

Coordinateur de la Pastorale auprès des peuples indigènes (JCIM), Conférence d'Asie-Pacifique, Philippines

« Le droit à un avenir durable est un droit humain universel des peuples autochtones. »

Introduction

Dans sa mission universelle d'une foi qui fait la justice et la réconciliation, la Compagnie de Jésus du monde entier est appelée à accompagner une population mondiale de 302,45 millions d'autochtones, qui représentent environ 4,4 % seulement de la population mondiale et environ 10 % des pauvres. Près de 80 % d'entre eux vivent en Asie¹ et environ 34 % dans le Pacifique.

1. Le sort des peuples autochtones

De manière générale, la population mondiale des communautés autochtones est confrontée aux assauts incessants de processus pluriels, socioculturels-religieux et économique-géopolitiques, de la mondialisation. Ces processus virulents leur font perdre leurs terres ancestrales et les dépouillent du mysticisme quotidien traditionnel à travers laquelle ils accèdent au Créateur/Être suprême et aux esprits ancestraux et naturels, en pratiquant leurs chants sacrés, leurs danses et en célébrant les rites agricoles saisonniers. En outre, ces attaques menacent leur bien-être total et leur survie, depuis leurs terres et leur environnement, jusqu'au point où « les peuples autochtones souffrent gravement de l'expansion technologique et de l'exploitation des ressources, où leurs droits sont perdus au profit du développement » dans la région Asie-Pacifique.²

¹ Un aperçu de la population autochtone dans certains pays d'Asie du Sud-Est : le Vietnam compte 10 millions (14 %) de peuples autochtones (IP) sur 53 millions d'habitants ; le Cambodge, 197 000 (1,3 %) sur 24 millions ; le Laos, 2,4-4,8 millions (35-70 %) sur 24 millions ; la Thaïlande, 1,1 million (1,5 %) sur 24 millions ; le Myanmar, 14,4-19,2 millions (30-40 %) sur 135 millions ; la Malaisie 3,4 millions (12 %) sur 97 millions ; l'Indonésie, 50-70 millions (20-29%) sur 700 millions ; les Philippines, 12-15 millions (10-15%) sur 110 millions. La Mélanésie a un total de 6,4 millions, la Micronésie, 650 000 et la Polynésie, 1,8 million de populations autochtones réparties dans 30 000 îles avec une superficie de 376 000 milles carrés.

² Task Force on Ecology, Social Justice and Ecology Secretariat, *Healing A Broken World: Special Report on Ecology*, *Promotio Iustitiae* no. 106 (2011), no. 22.

2. Préoccupations des évêques d'Asie et du Pacifique

Face à de telles adversités, il n'est pas surprenant que les évêques d'Asie déclarent : « Au cours des 15 dernières années, la FABC a exhorté les églises locales à se concentrer sur les peuples autochtones en tant que priorité pastorale majeure. En tant que groupe social, les peuples autochtones restent parmi les plus pauvres des pauvres en Asie » et bien que « pauvres et marginalisés, les communautés autochtones ont été néanmoins dotées par Dieu de traditions religieuses et culturelles particulièrement riches, caractérisées par leur communion intime avec la nature et leurs ancêtres »³. Dans le même ordre d'idées, les évêques du Pacifique ont exprimé leur préoccupation commune à *Ecclesia in Oceania*, soulignant que la population autochtone « lutte pour préserver son identité au contact de sociétés occidentales sécularisées et urbanisées et de l'influence culturelle croissante d'immigrés asiatiques » entraînant une « diminution progressive du sens religieux naturel », ce qui a conduit à « une désorientation de la vie morale et de la conscience des personnes ». Ceci est dû en grande partie à la sécularisation par laquelle « la religion, et en particulier le christianisme, est marginalisée et tend à être considérée comme une affaire strictement privée pour l'individu ayant peu d'importance pour la vie publique » et « le rôle qui revient aux convictions religieuses et aux intuitions confessionnelles dans la formation de la conscience des personnes est parfois dénié »⁴. Ce qui est louable, c'est que la population autochtone manifeste « un sens puissant de la communauté et de la solidarité dans la famille et la tribu, le village ou le quartier » dans la mesure où « les décisions sont prises par consensus par le moyen d'un processus de dialogue souvent long et complexe », ce qui les dispose au « mystère de la *communio* offerte dans le Christ ». Ils vivent, comme l'incarne la génération actuelle, dans un « véritable esprit de coopération », avec « un profond respect pour la tradition et l'autorité », un « sens de la solidarité avec ceux qui les ont précédés et l'autorité exceptionnelle accordée aux parents et aux chefs traditionnels ».⁵

Dans l'ensemble, les peuples autochtones dans le monde ont le malheur d'être « isolés et relégués à des rôles sociaux marginaux, et de voir menacée leur identité, leur patrimoine culturel et leur monde naturel », alors qu'ils offrent au monde entier qui subit l'impact sans précédent des crises écologiques, la sagesse sacrée de leur mysticisme terre-nature.⁶

3. Engagement des jésuites en Asie et dans le Pacifique

Par la Conférence jésuite de l'Asie et du Pacifique, la Compagnie offre divers services, directement et via la pastorale du développement humain intégral des diocèses locaux. Dans les divers pays d'Asie et du Pacifique, les jésuites, par leur apostolat social, se mettent au service des communautés autochtones avec des programmes qui génèrent des revenus : alphabétisation d'adultes, formation professionnelle et renforcement des capacités, et soutenant ainsi leurs mouvements locaux et nationaux pour l'autodétermination vis-à-vis des

³ The X Federation of Asian Bishops' Conferences Plenary Assembly Xuan Loc & Ho Chi Minh City, Vietnam, 10-16 December 2012, "Responding to the Challenges of Asia; A New Evangelization", no. 22.

⁴ Jean Paul II, *Ecclesia de Oceania*, promulguée le 21 novembre, 2001, no. 7.

⁵ Ibid.

⁶ Voir CG34, Décret 3, « Notre mission et la justice », no. 14.

états-nations. Dans le champ de l’apostolat éducatif, les écoles et les collèges jésuites proposent des bourses qui permettent parfois aux jeunes de profiter de l’enseignement ordinaire, souvent au prix d’une aliénation culturelle personnelle, mais en encourageant un apprentissage sensible à la culture. Dans le champ de l’apostolat pastoral, les paroisses gérées par les jésuites tentent d’intégrer les croyances et les rituels autochtones dans la liturgie, ainsi que les structures traditionnelles (le conseil des anciens) et les valeurs traditionnelles (recherche de consensus) dans la vie paroissiale.

4. Nos défis, opportunités et propositions à la lumière des UAP

Avec les Préférences apostoliques universelles (PAU)⁷ de la Compagnie, les jésuites engagés dans l’apostolat autochtone sont invités à offrir un accompagnement pastoral (dans tous les ministères : les paroisses, les écoles, les centres sociaux, chez les peuples autochtones) qui engage les Nôtres à « promouvoir un processus de mondialisation où la dimension multiculturelle est reconnue comme une richesse humaine, où la diversité culturelle soit protégée et où l’interculturalité soit favorisée »⁸. Cet engagement doit être discerné et articulé davantage à la lumière des quatre préférences apostoliques universelles de la Compagnie.

4.1 Montrer la voie vers Dieu à l’aide des Exercices spirituels et du discernement

Avec la première PAU, les Nôtres sont provoqués à établir un pont entre le mysticisme autochtone de la terre et de la nature et les Exercices spirituels. Un exemple typique est le point 2 de la *Contemplatio ad amorem*. Cette contemplation permettra aux anciens, guérisseurs, mystiques, chamans et professionnels indigènes, hommes ou femmes, de se rendre compte que la dimension incarnée de Dieu présent dans les créatures, dans les éléments, dans les plantes et les animaux ainsi que chez l’homme équivaut à la présence intérieure de *Ruach Elhohim* comme esprit de la terre, du feu, du vent, des plantes, des animaux et des humains. En outre, en vertu des principes de création et d’incarnation, il deviendra plus clair que le *théo-en-passim* – Dieu en toutes choses – est le revers du *pan-en-passim* – toutes les choses subsistent en Dieu⁹. Partant du principe que les cultures des peuples autochtones sont le lieu de l’auto-communication de Dieu et que « la majeure partie de la vision du monde et de l’éthos des peuples autochtones est compatible avec la foi chrétienne »¹⁰, l’engagement dans l’élaboration d’une théologie sensible et spécifique aux autochtones évalue, revalorise et intègre « l’altérité » de la sagesse, des croyances, des chants et des rituels sacrés autochtones.

⁷ Les 4 PAU sont promulguées dans une lettre du Père général Arturo Sosa, SJ, intitulé « Préférences apostoliques universelles de la Compagnie de Jésus, 2019-2029, 2019/06 », Rome, 19 février 2019.

⁸ Ibid.

⁹ Cf. Jojo M. Fung, *Creation is Spirited and Sacred: An Asian Indigenous Mysticism of Sacred Sustainability*, préambule de Michael Amaladoss SJ (Quezon City: Claretian Communications Foundation, INC, Institute of Spirituality in Asia, Jesuit Communications Foundation, Inc., 2017), 35.

¹⁰ Le document intitulé *The Spirit at Work In Asia Today* est un article publié en 1997 par le FABC Office of Theological Concern, édition 1998, FABC Papers, no. 23.

4.2. *Faire route avec les pauvres et les exclus de notre monde, ainsi qu'avec les personnes blessées dans leur dignité, en promouvant une mission de réconciliation et de justice*

La seconde PAU enjoint à la Compagnie de soutenir les droits des communautés autochtones « à l'autodétermination », à leur « gouvernance propre et à leur propre développement », à leurs « droits inhérents aux terres, territoires et ressources »¹¹. Les jésuites doivent se relier à diverses organisations internationales et apprendre à organiser des campagnes en ligne (par exemple, GIAN en utilisant Avaaz) lorsque les dirigeants des communautés autochtones et leurs activistes « subissent de plus en plus d'attaques alarmantes » de la part des gouvernements nationaux qui s'entendent avec les multinationales, et lorsqu'ils « sont victimes de la répression, de la militarisation, notamment d'assassinats, d'emprisonnements, de harcèlement et de diffamation comme 'terroristes' »¹². Le même plaidoyer doit représenter les aspirations des peuples autochtones auprès des états, obligeant le gouvernement à « reconnaître les systèmes traditionnels de gestion des ressources des peuples autochtones qui existent depuis des millénaires, et qui nous ont soutenus même face au colonialisme »¹³.

4.3 *Accompagner les jeunes dans la création d'un avenir porteur d'espérance*

La troisième PAU exhorte la Compagnie à imiter audacieusement l'Esprit de Jésus qui rompt les frontières en encourageant les jeunes femmes et hommes autochtones à valoriser leur patrimoine ancestral et à participer activement à la perpétuation de leur mysticisme terre/nature en se préparant à devenir les guérisseurs, herboristes et chamans, hommes et femmes, pour les générations futures. De cette manière, les jésuites permettent aux jeunes de mettre en œuvre l'article 3 de l'UNDRIP¹⁴ en termes de droit collectif à l'autodétermination, en particulier le développement religieux et culturel, et le rêve de Jean-Paul II pour les peuples autochtones. Dans son discours historique à Alice Spring en 1986, il déclara sans équivoque que « l'Évangile vous invite maintenant à devenir, en totalité, des chrétiens aborigènes. Cela répond à vos désirs les plus profonds. Vous n'avez pas à être des personnes divisées en deux, comme si un Aborigène devait emprunter la foi et la vie du christianisme à la façon d'un chapeau ou d'une paire de chaussures qu'il emprunterait à quelqu'un d'autre qui les posséderaient. Jésus vous appelle à accepter ses paroles et ses valeurs dans votre propre culture. En vous réalisant ainsi vous deviendrez plus que jamais aborigène. »¹⁵

4.4 *Travailler avec d'autres pour la sauvegarde de notre « Maison commune »*

Cette dernière PAU incite vraiment les jésuites à s'imprégner de la sagesse sacrée qui permet aux communautés autochtones de « jouir d'une relation distinctive, à la fois spirituelle et matérielle,

¹¹ See Kari-Oca II : Indigenous Peoples at Rio 20+, <https://redd-monitor.org/2012/06/20/kari-oca-ii-declaration-indigenous-peoples-at-rio-20-reject-the-green-economy-and-redd/>, accessed April 12, 2012.

¹² See Kari-Oca II : Indigenous Peoples at Rio 20+, <https://redd-monitor.org/2012/06/20/kari-oca-ii-declaration-indigenous-peoples-at-rio-20-reject-the-green-economy-and-redd/>, accessed April 12, 2012.

¹³ Ibid.

¹⁴ Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones (UNDRIP).

¹⁵ Discours de Jean Paul II aux Aborigènes et aux habitants de l'Île Torres Strait à Blatherskite Park, Alice Springs (Australie), 29 novembre 1986, no. 12.

avec les terres et territoires autochtones, inextricablement liés à la survie, à la préservation et au développement futur des systèmes de connaissances et des cultures autochtones, à la conservation et à l'utilisation durable de la biodiversité et à la gestion des écosystèmes » des « derniers écosystèmes durables et des points chauds de la biodiversité dans le monde ». ¹⁶ Compte tenu de l'universalité de la Compagnie, nombre de nos institutions jésuites se trouvent dans des positions sociales privilégiées pour offrir la sagesse sacrée des anciens, guérisseurs, mystiques, chamans et sages autochtones, hommes et femmes. Elles peuvent aussi faire pression sur les dirigeants universitaires, multi/transnationaux, politiques et scientifiques (sciences naturelles et sociales), des organisations et réseaux pluriels (tels que la COP, le Forum de Davos, la réunion du Bilderberg, le Club de Rome, etc.) afin qu'ils reconnaissent que la terre autorégulée et organique est aussi « un tout vivant et sacré » où « les nombreux dieux et déesses ont connecté les êtres humains au caractère sacré de la Terre » et afin qu'ils permettent la transmission de « l'ancienne sagesse contenue dans notre compréhension du sacré dans la création – ses rythmes, sa magie significative » ¹⁷. Cette sagesse sacrée permettra à l'humanité de réapprendre à contempler la Terre comme un réseau d'interrelations interdépendantes et sacrées (LS 70, 85, 86, 92, 138), orienté vers la divinisation (LS 83).

5. Ministère de la marginalité

En effet, les jésuites qui collaborent avec les peuples autochtones dans la marginalité « ne sont pas seulement obligés de vivre « au milieu », mais ils choisissent aussi activement de vivre « parmi eux ». Notre mission universelle oblige les Nôtres à changer et à transformer les marges « parce que la créativité y fleurit », entraînant ceux qui dominent et ceux qui sont à la marge vers la création d'une « nouvelle marginalité » qui vit « au-delà » et qui appartient « à la nouvelle cité à venir » (Hébreux 13:14) ¹⁸. S'engager dans la créativité aux marges permet à la Compagnie de Jésus de s'inscrire comme une présence « née du respect envers les hommes (...) dans lesquels nous accueillons leurs valeurs culturelles et spirituelles, et leur offrons nos propres richesses culturelles et spirituelles, afin d'édifier une communion de peuples (...) vivifiés par l'Esprit comme à la Pentecôte ». En agissant ainsi, elle promet « les meilleurs élans de la culture », tout en conduisant celle-ci « vers le Royaume ». Notre ministère « sera un ministère de consolation quand il sera mené de manière à mettre en lumière l'action de Dieu dans ces cultures et à renforcer ainsi notre sens du mystère divin » ¹⁹.

6. Imaginer la synodalité et la polyédricité

Dans cette mission d'accompagnement des peuples autochtones, guidée par l'esprit d'*aggiornamento* mis en œuvre par le pape François, la Compagnie apprendra à devenir synodale, en encourageant la participation, la solidarité et la transparence dans les services que nous offrons aux plus pauvres parmi les pauvres autochtones, dans toutes les

¹⁶ Voir Kari-Oca II : Indigenous Peoples at Rio 20+

¹⁷ Llewellyn Vaughan-Lee, "The Call of the Earth," dans *Spiritual Ecology: The Cry of the Earth*, 2^e édition, éd. Llewellyn Vaughan-Lee (Point Reyes, CA, The Golden Sufi Center, 2017), 295.

¹⁸ Anthony J. Gittins, *Living Mission Interculturally: Faith, Culture and the Renewal of Praxis*, Foreword by Gerald A. Arbuckle (Collegeville, Mn: Liturgical Press, 2015), 121-122.

¹⁹ Cf. Congregation 34, Décret 4 *Notre mission et notre culture*, no. 8-9.

provinces/régions, les conférences et la Compagnie universelle. La Compagnie acquerra ainsi une dimension « polyédrique » qui lui permettra d'être de plus en plus incarnée et inculturée dans les communautés autochtones, d'être plus en phase avec la manière dont l'Esprit de Dieu est à l'œuvre, en discernant les signes du temps et en collaborant avec les actions libératrices de Dieu dans les contextes locaux interreligieux et culturels des peuples autochtones.

Une telle mission interculturelle-religieuse d'inculturation dans les peuples autochtones permettra à la Compagnie d'exprimer les aspirations « polyédriques » du pape François. De même que le polyèdre « reflète la convergence de tous les éléments partiels, qui, en lui, conservent leur originalité », les différentes communautés de croyants au sein du catholicisme « avec leurs cultures, leurs projets et leurs propres potentialités », convergent dans l'ordre universel tout en maintenant « leurs propres particularités », car le polyèdre est « la totalité des personnes, dans une société qui cherche un bien commun, qui les incorpore toutes en vérité »²⁰. Une Compagnie « polyédrique » soutiendra les désirs pionniers de fondation d'une Église autochtone et les initiatives pour imaginer un monde « polyédrique » de moins en moins caractérisé par le colonialisme (ou l'eurocentrisme), mais de plus en plus par les échanges interculturels, les relations interdépendantes, la pluralité (plutôt que l'universalité coloniale qui privilégiait l'élite blanche et son discours nord-américain/européen), la solidarité et la subsidiarité.

Conclusion

Les peuples autochtones, issus d'anciens royaumes et nations primitifs, confédérés ou non, maintenant relégués à la marginalité des périphéries, sont attirés par la présence pneumatique de *Ruach Elohim*. Celui-ci agit comme le pouvoir sacré galvanisant des peuples autochtones qui se mobilisent en tant que mouvements pluriels nationaux, régionaux, intercontinentaux et mondiaux dans une ère mystique de durabilité sacrée de la création et de la Terre. La manifestation éclatante de la sagesse autochtone sacrée et de son mysticisme terre/nature à l'ère de l'Anthropocène tombe à point nommé, car l'humanité, *imago mundi*, réflexivité de la terre/de la création, apprend à adopter un style de vie plus contemplatif et prophétique selon lequel "moins est plus" (LS 222). Avec un cœur plus mystique, l'humanité en tant que *qu'homo mysticus* sera mieux placée pour répondre plus affectivement aux cris de la Terre-Mère et à l'appel des peuples autochtones du monde entier pour une vie de *Buen viva*, avec un plus grand respect pour la VIE dans le réseau sacré et spirituel en interrelation, vitalisé par le Suprême-Créateur/Propriétaire-Mystique, et animé par les esprits ancestraux. La Terre, en tant que seule planète connue abritant d'innombrables espèces, continue d'actualiser sa vocation éternelle de refléter de manière resplendissante la gloire, le pouvoir, la justice et la miséricorde éternels du royaume de Dieu parmi nous.

Original anglais
Traduction Elizabeth Frolet

²⁰ Exhortation apostolique du pape François, *Évangélii gaudium*, promulguée le 24 novembre, 2013, no. 236.



Intégrité culturelle, droits et accompagnement

Pedro Walpole, SJ

Leader du réseau GIAN-Écologie (Ecojesuits), Philippines

Là où je vis, à Mindanao, aux Philippines, l'intégrité culturelle est exprimée et éprouvée à travers le *gaup*, ce domaine ancestral où toutes les relations sont prises en compte. Et bien que les conflits soient inévitables considérant la nature humaine, la dignité de l'autre et les droits de toute vie (exprimée par les esprits) sont reconnus dans la culture (*kagēna*). La confiance mutuelle est fondamentale pour une alliance culturelle pacifique (*nalandangan*).

Les droits autochtones sont tous fondés sur cette compréhension partagée de la dignité de chacun, et bien que les gouvernements reconnaissent ces droits, trop souvent on ne fait pas confiance ou on n'écoute pas les communautés, elles sont ainsi ignorées.¹

L'accompagnement est aujourd'hui la manière de se mettre à l'écoute de l'autre et d'encourager leur prise de parole et leur participation. L'accompagnement est une part cruciale de l'approfondissement d'une spiritualité ; ce sont ces aspects sur lesquels porte ma réflexion dans cet article.

1. Une perspective sur l'Asie et l'Océanie

Plus de 451 millions d'asiatiques vivent dans ou près des forêts tropicales et des savanes, dont 84 millions dans une extrême pauvreté. En Océanie, les forêts occupent 70 % des maigres territoires de petits États insulaires. Les richesses des mers et des coraux de la région diminuent dramatiquement, surtout du fait de la pêche commerciale et des changements de température, mais aussi de la pollution et des plastiques. Les forêts et les arbres constituent des ressources vitales, abritent une grande biodiversité et font partie de toute une manière de vivre ; ils constituent une source de revenus, de modes de vie et de bien-être pour les populations rurales, notamment pour les communautés autochtones, celles qui vivent en proximité des forêts, et celles qui font usage des arbres à l'extérieur des forêts.²

¹ Victoria Tauli-Corpuz, Rapporteur spécial de l'ONU sur les droits des peuples autochtones, Graduation Keynote Speech, APC, mars 2019. <http://www.ecojesuit.com/indigenous-communities-and-youth-distinct-local-and-global-roles-in-sustaining-environment-and-culture/12172/>

² Asia Forest Network, 2009. "Where is the Future for Cultures and Forests? Indigenous Peoples and Forest Management in 2020, Asia-Pacific Forestry Outlook Study II (Working Paper No. APFSOS II/WP/2009/23), Bangkok FAO.

Les Océans Indien et Pacifique jouent un rôle crucial dans l'équilibre des saisons, de la productivité naturelle et du développement du territoire. Le Pacifique, un tiers de la surface terrestre, est le plus grand facteur déterminant du climat de la planète. Les changements rapides et récents dans cette région du fait du changement climatique ont causé plusieurs événements météorologiques extrêmes, exacerbant la vulnérabilité des populations et des terres. Les atolls, d'autres petites îles et des cultures entières commencent à disparaître à travers le Pacifique et des milliards d'humains souffrent des sécheresses, des inondations et des glissements de terrain.³

Cette région revêt une importance mondiale par sa contribution à la diversité biologique, l'atténuation du changement climatique, la sécurité des ressources aquifères et la souveraineté alimentaire des peuples autochtones et des communautés locales. Cette région a en commun une image de la 'rivière au-dessus' - l'Océan Pacifique, ses courants et ses vents sont la vie de l'Asie.

Toutes les communautés autochtones sont traditionnellement dépendantes de la terre, des forêts, des rivières, des océans et d'autres éléments naturels. Toutefois, une grande partie de la réalité naturelle est déjà compromise parce que la société dans son ensemble ne voit que des ressources et leur potentiel économique et les garde donc sous contrôle gouvernemental. Des projets de « développement accéléré » comme le projet indonésien de *One Million Hectares of Paddy Field* au centre du Kalimantan depuis 1995 et celui du *Merauke Integrated Food Energy Estate (MIFEE)* en Papouasie occidentale depuis 2010, avaient pour objectifs d'augmenter l'auto-suffisance alimentaire et énergétique, mais hélas au détriment de la population locale.⁴

Ce ne sont pas que les petites îles, mais également les plus grandes, comme Bornéo et la Papouasie, qui affrontent des problèmes d'écologie intégrale. L'exploitation forestière, l'industrie extractive, les feux de forêts incontrôlables, ainsi que la conversion de la forêt tropicale en plantations d'huile de palme, de caoutchouc et de pâte de papier entraînent des pertes de biodiversité et déclenchent des inondations et des glissements de terrain dévastateurs. Les peuples autochtones et les communautés locales sont marginalisés du fait que les plantations emploient des migrants plutôt que des travailleurs locaux.⁵

Les problèmes environnementaux transfrontaliers deviennent de plus en plus préoccupants, mais pourrait devenir aussi une source d'espoir pour une amélioration des relations culturelles transfrontalières, car c'est là que les personnes peuvent partager les mêmes ressources et écosystèmes. Même là où les cultures n'appartiennent pas à un seul pays, elles font partie des paysages, des rivières et des océans particuliers de la région. Toutes les cultures ont beaucoup à offrir, mais malheureusement elles ne sont ni comprises ni intégrées dans la grande planification de la durabilité. La culture et la terre sont inséparables, et c'est ce qui a fait que pendant des milliers d'années la vie communautaire a été viable, bien que vulnérable.

³Turning the Tide: Caritas State of the Environment for Oceania 2017 Report.

⁴ Paulus Wiryono Priyotamtama SJ, Communications personnelles.

⁵ *ibid.*

Pendant qu'en Amérique latine la vaste majorité des pauvres (85 %) vivent dans des zones forestières, en Asie, seulement un tiers (27 %) est resté loin des villes. Les pays sont confrontés à la croissance urbaine, l'augmentation de la pauvreté et l'augmentation des coûts environnementaux, ce qui crée une pression pour garder les personnes là où elles se trouvent. Le sens de la « bonne vie » (*Buen vivir*) est très fort en certains endroits d'Amérique latine, mais en Asie Pacifique, il en est encore à ses premiers balbutiements pour constituer une alternative partagée chez les communautés autochtones.

La dégradation des forêts reflète généralement un affaiblissement de la communauté, de la même manière qu'on mesure la santé d'une communauté à celle de ses animaux d'élevage. Avec les pressions sur la terre, les rivières et la communauté, les familles autochtones ont de plus en plus tendance à s'éloigner de ces relations en échange d'une « vie urbaine moderne » où la consommation est définie par les marchés et non plus les saisons. Ils vont à l'école alors que leurs racines s'atrophient, bien que les vêtements et la danse semblent continuer à fleurir quelque temps. Les jeunes ne voient aucune dignité dans leur culture et rapidement n'y voient plus aucun avenir ; alors le désir de durer ensemble disparaît. Il n'y a pas de communauté vivante pour entretenir leur culture, de même qu'il n'y a pas de culture sans terre ; la culture n'est plus qu'un gagne-pain dans l'industrie du tourisme.

Aujourd'hui nous parlons de pays en termes d'économies qui se rangent du premier au quart-monde. Le monde parle de la terre comme une ressource en oubliant les gens qui y vivent. C'est un véritable combat d'assurer et de garantir aux générations futures une continuité et une intégrité des cultures et des communautés qui vivent sur la terre.

2. Des jésuites engagés en divers lieux et selon divers modèles

Les relations fondamentales que les autochtones entretiennent avec l'environnement et les ressources naturelles sont au cœur de l'accompagnement et de la validation par d'autres. Les jésuites sont engagés avec les communautés autochtones tant au plan social qu'éducatif : ils apportent un soutien par une *advocacy* concernant les problèmes de déplacement et d'industrie extractive non viable, ils travaillent aussi en paroisse ou dans des écoles privées ouvertes aux autochtones. JCAP a un apostolat autochtone et accompagne les peuples autochtones d'Australie, de Malaisie, de Micronésie, de Thaïlande, des Philippines, du Myanmar et de Taiwan, alors que dans les îles du Pacifique la culture dominante est celle des autochtones qui y vivent de la terre et de la mer. Nous avons différents niveaux de présence et notre travail est issu d'une histoire où nous avons tenté de développer ou de soutenir les populations en vue d'une dynamique de prise en main et d'un renforcement de leur voix.

Il est reconnu que « travailler dans ces régions est difficile à cause des grandes injustices sociales et de l'exclusion sociale, lesquelles sont apparues suite aux évidentes contradictions dans l'ordre mondial actuel. De plus, de telles conditions non seulement négligent la sagesse autochtone traditionnelle, surtout en ce qui a trait à la terre et à la mer, mais elles permettent

aussi une exploitation des ressources naturelles dont dépendent les communautés autochtones. »⁶

De nombreux jésuites demandent comment leur travail individuel pour la réconciliation avec la création peut être en lien avec un plan d'action plus large et avec la recherche. Du point de vue apostolique, on peine encore pour penser et partager le sentiment d'inter-connectivité avec la terre et le grand courant de vie qui l'entoure, étant donné la gestion des ressources naturelles qu'ils pourraient surveiller.

3. Spiritualité, connectivité et communauté

La communauté accepte tous ceux qui sont nés en son sein, quels que soient leurs caractères et la manière dont ils grandissent et avancent dans la vie. Il y a des extrêmes dans la communauté et ce que la communauté offre est un équilibre entre eux. La communauté accepte généralement l'étranger, elle fait preuve de compassion.

En communauté, quiconque parcourt quotidiennement les sentiers passant entre les maisons est salué au passage. Ce simple geste touche l'âme et l'esprit d'une manière complètement différente que s'il émane de l'agitation et des fumées d'une artère principale où tout ce que je désire, c'est de passer et de m'en éloigner au plus vite pour échapper à toutes ses pressions. Ce sentiment de répugnance est à l'opposé du sentiment communautaire. La communauté est là où mes sens sont façonnés par tout ce qui me touche, ce qui émane tant de la terre que du ciel. Tout y est relationnel. En communauté, je connais toutes les naissances, les décès, les événements, les mariages et les autres événements. J'ai des histoires à propos de chacun. C'est une recherche quotidienne d'équilibre entre toutes ces relations. Il ne s'agit pas d'une domination, mais d'un équilibre avant tout.

Il y a quelque temps, un *datu* (leader local) me dit : « La différence entre votre relation avec Dieu et la nôtre avec les esprits (mais pas en référence au Créateur) est que nous devons les garder heureux (les apaiser), tandis que votre Dieu vous aime ! » Quelle intuition ! Si je pouvais vivre à la lumière de cette intuition, si tous les chrétiens pouvaient vivre cela, combien le monde serait différent ainsi que la relation avec les autochtones. J'ai besoin de comprendre et de vivre avec cette attitude que l'Église de Jésus Christ est pour tous. Nous travaillons tous les jours pour ceux et celles qui sont dans le besoin. La foi est une manière de vivre, pas un édifice ni un pouvoir qui y aurait son siège, mais bien un amour qui s'exprime et inclut tous et chacun.

La manière de vivre des autochtones ne montre aucune séparation entre les crises sociale et environnementale qu'ils vivent, pour eux il s'agit d'une seule et unique réalité. Tout ce qui leur arrive, de la nature extractive de l'industrie jusqu'à l'économie personnelle face à la consommation, tout cela affecte leur monde, leurs terres, leur eau et la diversité de la vie. Leurs rituels sont généralement incompris, bien que l'Église catholique fasse preuve d'un

⁶ Walpole, Pedro, "Jesuits from Asia Pacific in the Time of *Laudato Si'*: Reconciliation with Creation", *Journal of Jesuit Studies* 3 (2016), p 609.

degré de tolérance. L'histoire de l'église doit aussi être revisitée parce qu'à plusieurs occasions elle a été complice du processus de colonisation.

4. Défis et ponts

Suite à mes propres réflexions, je dirais cela prend l'accompagnement d'une génération pour pouvoir faire l'expérience d'un enracinement, d'une satiété, d'un approfondissement et d'un partage de la réalité, de la liberté et de l'espérance que cela peut apporter. Accompagner, cela signifie être présent alors que la communauté développe et met en place toutes ses nuances et caractéristiques à travers toute une génération. Ensemble, on s'imprègne de ce qui a été partagé, de ce qui a été dit, appris et de ce que nous avons vécu.

C'est avec cet accompagnement de toute une génération que des changements profonds peuvent s'opérer. Il y a un tissage collectif qui intègre le changement dans chaque génération. Le changement générationnel est le point essentiel du travail avec les peuples autochtones. Les projets à court terme ont une portée plus limitée et ne permettent pas la même responsabilisation des personnes que des engagements à long terme. Des programmes peuvent être maintenus en place par différentes personnes, mais l'orientation est un point critique : il doit être clair que l'accompagnement est essentiel et que la supervision doit être bien ciblée.

Je sens que des ponts se construisent avant tout par le premier accueil (*pandawat*) qui s'accompagne d'une humilité et d'une tranquille reconnaissance de nos limites et des limites de temps, ainsi que par notre volonté de partager et de chercher en vérité. J'aime le mot tagalog pour la vérité (*katotohanan*) où la vérité en tant que telle (*totoo*) n'est pas révélée, ne peut être trouvée, à moins qu'elle ne le soit avec l'autre (*ka*).⁷

C'est ce qui arrive avec la culture. Dans le partage, ensemble nous arrivons à une compréhension commune ; c'est ce que nous honorons et ce dont nous sommes témoins. Je sais que j'ai un ami (*kaibigan*) parce qu'ensemble nous avons découvert *totoo*. Je présume que chez l'autre et entre amis, aucun ragot ne nous séparera en mon absence. L'autre attendra que je sois présent.

Il existe différentes traditions culturelles pour la justice. Pour certains, il s'agit de rétribution et, quant à moi, je ne peux oublier le *magahat* (meurtres motivés par la vengeance) qui s'est produit entre plusieurs villages et comment j'ai supplié une grand-mère pour qu'elle n'envoie pas ses six petits-fils venger la décapitation de son fils.

J'ai heureusement vécu dans la communauté de l'un des derniers guides spirituels *datu* (chefs tribaux) dans la province, qui a recours à la tradition du *pulang* (attendre pour régler un conflit sans avoir recours aux armes). Le *Pulang* est une véritable caractéristique du service d'un *datu*. Il prend sur lui ce qui doit être sacrifié pour maintenir la paix.

⁷ Je remercie mon professeur de philosophie, le père Roque Ferriols SJ.

C'est l'un des processus culturels que j'ai tenté d'expliquer aux Forces Armées des Philippines qui doivent opérer dans des zones que la société refuse d'entendre, étiquette et ignore. Je tente de faire face au fait que la jeunesse choisit de prendre les armes en l'absence de réponses culturelles alternatives.

Dans un contexte très différent, les *Kachin*, les *Shan* et d'autres cultures non-*bamar* ont besoin de se rassembler autour d'une administration centrale avec le *Panglong Peace Process*, afin que l'intégrité et les processus culturels soient pris en compte. Un élément fondamental consiste en une entente de toutes les parties de ne pas piller les ressources pour entretenir le conflit. Ce qui souffre le plus dans le conflit, à part les personnes directement impliquées dans les rencontres et les personnes déplacées, c'est l'environnement lui-même. Tout filon d'or ou de pierres précieuses, de jade ou d'ambre est extrait et cela marque la culture pour des générations, vu la dévastation causée au paysage.

La reconnaissance de l'intégrité permet de renforcer le contexte local et de créer des opportunités (*kahigayunan*) avec la jeunesse. Les opportunités entraînent la responsabilité, de meilleures relations communautaires et un leadership de service (*pēgpangamangēl*). La présence sous forme d'accompagnement (*dumala*) permet un dialogue (*amulamul*), afin que les jeunes puissent définir leur identité (*tuus*) et un sens d'appartenance avec le monde, créant ainsi des ponts pour que nous puissions entendre l'autre.

C'est ce qui apporte paix, espérance et intégrité. Lorsqu'une culture peut exprimer sa gratitude pour la vie, un peuple peut chercher un mode de vie qui soit plus durable. Nous reconnaissons ainsi le caractère unique d'une culture et sa contribution à la société et nous pouvons travailler avec cette société émergente.

5. Engagement et recommandations

Tout d'abord, la Compagnie de Jésus a besoin de discerner son engagement dans l'apostolat social. Depuis les années 80, on constate l'affaiblissement de cet engagement. Nous-mêmes n'investissons pas dans nos institutions sociales, nous attendons d'elles qu'elles rivalisent dans le monde du développement social. La lutte sociale et sa profondeur spirituelle a besoin d'être plus écoutée et mieux comprise.

L'investissement social et les opportunités dans un contexte séculier sont sous-estimés à un moment où nos collèges sont devenus de plus en plus des entreprises. L'Association internationale des Universités jésuites (AIUJ) relève le défi d'effectuer un nécessaire changement de cap de son paradigme économique et de la manière d'opérer entre les entreprises et les écoles de commerce jésuites.

Le Père Général a récemment dit que nous devons réfléchir profondément sur notre vœu de pauvreté, parce que sans cela, nous ne pouvons considérer l'apostolat social et lui accorder de

la valeur. Il a dit que l'un des défis de la Compagnie est la tiédeur avec laquelle les jésuites vivent leur vœu de pauvreté.⁸

La plupart des pays se trouvent de plus en plus en défaut quant au respect des droits humains fondamentaux. Par exemple, aux Philippines, il y a une loi sur les droits des peuples autochtones, mais celle-ci est très peu mise en pratique. La dignité humaine est de plus en plus minée dans de nombreux pays; cela s'accompagne d'une perte de mémoire et d'une ignorance concernant les horreurs des deux guerres mondiales, l'acceptation de l'esclavage et des pires aspects du colonialisme. Même l'ONU reste complaisante sous plusieurs aspects face aux abus des forces militaires, sensées garder la paix. Et pourtant il s'agit de la meilleure structure que nous ayons au niveau international; mais nous avons placé l'économie mondiale au-dessus.

Il y a plusieurs années, j'ai demandé si on ne pouvait pas avoir une université pour les Objectifs de Développement durable (ODD), afin de les enseigner de telle manière qu'on puisse les mettre en œuvre, et pas seulement les étudier, mais en allant travailler à l'extérieur avec les gouvernements locaux et les communautés pour les réaliser. Quand nous allons plus avant dans la promotion des ODD, nous sommes plus à même de reconnaître les luttes pour améliorer la qualité de vie et comprendre comment renforcer l'engagement communautaire. Nous reconnaissons également qu'aucun de ces objectifs ne peut être atteint sans des communautés qui partagent une espérance pour leurs jeunes en leur sein. Espérance et opportunité, c'est ce que nous pouvons humblement partager.

Il ne peut pas y avoir d'écologie aujourd'hui, ni de soin de l'environnement et des personnes en l'absence d'une économie pour l'environnement et pour les personnes. Le développement d'une autoroute à quatre voies fait bien peu de choses pour la population locale : ce n'est que du transport de biens, cela permet souvent l'exploitation des ressources et constitue un développement inutile pour ou avec les gens.

À une échelle plus locale, il y a de nombreux exemples d'institutions souvent désignées comme des 'centres dans les marges' qui explorent avec les communautés et discernent de nouvelles façons de partager les expériences, mais elles sont trop nombreuses pour qu'on en expose la richesse de leur perspicacité. Un examen plus étendu est nécessaire, en effet le processus de discernement doit consister dans la recherche d'une plus grande conversion. Les fondamentaux doivent être discutés une fois de plus, surtout maintenant que nous avons les préférences apostoliques universelles.

Original anglais
Traduction Christine Gautier

⁸ Père Général Arturo Sosa, dans son allocution aux jésuites de la province des Philippines, 9 décembre 2018.



Écologie intégrale sur les terres autochtones

Bronwyn Lay

Services sociaux jésuites, Australie

« Il n'est pas superflu d'insister sur le fait que tout est lié. Le temps et l'espace ne sont pas indépendants l'un de l'autre, et même les atomes ou les particules sous-atomiques ne peuvent être considérés séparément. Tout comme les différentes composantes de la planète – physiques, chimiques et biologiques – sont reliées entre elles, de même les espèces vivantes constituent un réseau que nous n'avons pas encore fini d'identifier et de comprendre. » - Laudato Si', n. 138

Connexions

En Australie, au début de chaque événement, il y a normalement ce qu'on appelle un *Welcome to country* exécuté par les propriétaires traditionnels de la terre où l'on se trouve, ou un *Acknowledgment of Country* si aucun propriétaire traditionnel n'est présent. Cette pratique courante rend hommage aux anciens du passé, du présent et en émergence de la nation aborigène qui habite la terre sur laquelle on se tient. Cela indique que ces cultures autochtones sont en relation profonde avec le lieu où on se rencontre. Souvent on mentionne également que « la souveraineté n'a jamais été cédée ». En Australie, ce pays où la position officielle, jusqu'à l'affaire Mabo en 1992, était celle de la *terra nullius*, cette affirmation est puissante. Le principe de *terra nullius* dit essentiellement qu'aucun peuple ou culture n'occupait le territoire avant 1788 ; c'est-à-dire que les autochtones n'étaient pas des humains avec leurs propres lois et cultures. 'La souveraineté n'a jamais été cédée' : cela constitue plus qu'une revendication légale. Cela déclare une vérité dont on trouve un écho dans une écologie intégrale : les relations autochtones intergénérationnelles de souci mutuel ainsi que l'interconnexion entre le pays et les communautés qui peuplent ces terres sont encore très puissantes dans cette nation.

L'écologie intégrale peut être mise en relation avec les lois fondamentales des autochtones d'Australie. *Laudato Si'* affirme la responsabilité de tous les êtres humains de reconnaître et de mettre en pratique une sollicitude mutuelle entre générations et avec ce que nous avons en commun : la Terre. « L'environnement fait partie d'une logique de réceptivité. Nous en avons l'usage mais non la propriété et nous devons le transmettre aux générations suivantes. »¹ Au long de l'histoire, les visions du monde et les lois qu'ont les autochtones ont souvent été

¹ *Laudato Si'*, n. 159

étiquetés comme sauvages, utopiques et une menace contre le progrès et le développement. L'écologie intégrale reconnaît que cette approche constitue une injustice non seulement envers les peuples autochtones, mais aussi envers toute l'humanité et la Terre elle-même. L'écologie intégrale affirme qu'il est vrai que nous sommes tous liés les uns aux autres et que nous sommes ensemble responsables de notre maison commune ; ce qui apporte un tout nouveau paradigme de justice.

En mars 2019, la Cour supérieure d'Australie a prononcé un jugement dans l'affaire Timber Creek. Bien que passé discrètement, ce cas aura des répercussions dans les années à venir.² Il s'agit d'une reconnaissance tardive que la perte de connexion avec la terre entraîne une souffrance et une perte pour les peuples autochtones *Ngaliwurru* et *Nungali* dans les territoires septentrionaux. Ils recevront un dédommagement substantiel pour leurs pertes économiques, mais aussi, ce qui est plus important, pour le mal causé par la perte de leur lien spirituel avec la terre. Ce jugement reconnaît le mal causé par la rupture forcée du lien profond avec le pays, avec la terre. C'est aussi cela que l'écologie intégrale reconnaît : que la relation avec notre environnement est profondément spirituelle et qu'elle s'accompagne d'une responsabilité à la respecter.

L'écologie intégrale offre une perspective de justice qui va au-delà de la répartition coûts/bénéfices, des droits de propriété et des libertés civiles. Elle requiert que nous comprenions plus profondément comment les êtres humains et les communautés peuvent coexister dans une relation d'harmonie et de guérison avec les écosystèmes, l'économie, la politique, le travail, la technologie et les uns avec les autres. Les autochtones d'Australie constituent la plus ancienne culture continue de la planète et elle demeure profondément et totalement relationnelle, écologique et interconnectée. Tant l'écologie intégrale que les lois autochtones reconnaissent la profondeur et la spiritualité de ce réseau essentiellement interconnecté de relations écologiques et sociales, dont les humains vivent et se nourrissent.

Justice – Le travail de *Jesuit Social Services* et les problèmes de notre pays

Au *Jesuit Social Services*, nous réfléchissons beaucoup à la justice et au travail avec les plus marginalisés, y compris les personnes au sein du système carcéral. Les personnes avec qui nous travaillons (les 'participants') provenant de tous les horizons et sont souvent prises dans des réseaux complexes de désavantages : traumatismes intergénérationnels, drogues, exclusion économique et marginalisation sociale. Trop souvent nos participants ont des histoires de relations brisées et de déconnexion de leur communauté. Nous sommes témoins quotidiennement que, parmi les principales causes de la pauvreté et des problèmes d'addiction, on trouve l'exclusion et la séparation d'avec les possibilités d'établir des relations saines et épanouissantes.

Bien que le focus de notre organisation de changement social ait toujours été placé sur les relations et la justice réparatrice, nous avons intégré, en 2011, la justice écologique et le soin

² <https://www.sbs.com.au/nitv/nitv-news/article/2019/03/19/what-next-after-most-significant-native-title-decision-mabo>

de notre maison commune à l'intérieur du processus et de la pratique de notre culture organisationnelle. Cela a élargi notre compréhension de ce qu'est la justice au-delà du champ des relations sociales, vers l'habitat et les environnements dans lesquels nos participants vivent. Notre engagement en faveur d'un travail réparateur qui guérisse et rétablisse les liens rompus va du très intime (tel un traumatisme neurologique) à la négligence plus structurelle des banlieues et des régions où la pauvreté intergénérationnelle persiste. Cela suppose désormais d'être sensibles à notre responsabilité de rétablir des relations écologiques saines.

En dépit de la richesse et de l'existence d'un système démocratique relativement sain en Australie, les peuples aborigènes continuent d'être surreprésentés dans tous les domaines désavantageux à travers le pays : plus haut taux d'incarcération, de suicides, de violences familiales et de mortalité. Malgré l'avancement de notre système de santé, les taux de maladies chroniques et débilitantes de la population aborigène avoisinent ceux du tiers-monde.³

Par usage du pouvoir, on a séparé le peuple aborigène de leurs terres, de leurs familles, de l'auto-détermination économique et de la pratique de leur culture et de leurs lois. Cette politique de séparation forcée, qui persiste encore aujourd'hui, est en violation de ce qui est au cœur de l'écologie intégrale : le respect et la protection de relations saines interdépendantes et interconnectées. En suivant la trace des désavantages, de la souffrance et de la marginalisation des peuples aborigènes, nous remontons à la dépossession des terres et du mode de vie. Comme on l'a reconnu dans l'affaire Timber Creek, l'impact que la perte du lien spirituel et de la souveraineté a eu sur les peuples autochtones est bien réel et se poursuit. Cela nous amène à reconnaître la longue histoire de la contrainte exercée par l'État en vue d'une rupture ou d'un dommage de ces liens essentiels et de ces connexions nourrissantes : une triste histoire où les interconnexions ont été mises à mal. Les liens écologiques et sociaux s'influencent mutuellement en profondeur.

À la suite de l'invasion de l'Australie, le système légal européen a découpé le territoire et créé des fictions légales afin que la terre, l'eau, l'air et les communautés humaines soient séparés et soumis à des régimes de droits et de titres légaux différents et souvent en compétition. Cela signifie que même si les autochtones possédaient des droits natifs, les ressources aquifères et minérales n'en faisaient pas partie et que celles-ci pouvaient être exploitées au profit d'autres. D'un bout à l'autre de l'Australie, il existe un système labyrinthique de titres légaux et de règlements qui brisent les liens écologiques ancestraux et qui ont peu ou pas de comptes à rendre pour les dommages qu'ils causent et qui affectent tous et chacun. L'absence de reconnaissance des droits autochtones à prendre soin et de protéger leur pays a eu un impact dévastateur sur les écosystèmes australiens.

L'écologie intégrale souligne combien « il est indispensable d'accorder une attention spéciale aux communautés aborigènes et à leurs traditions culturelles. Elles ne constituent pas une simple minorité parmi d'autres, mais elles doivent devenir les principaux interlocuteurs, surtout lorsqu'on développe les grands projets qui affectent leurs espaces. En effet, la terre

³ <https://www.humanrights.gov.au/education/face-facts/face-facts-aboriginal-and-torres-strait-islander-peoples>

n'est pas pour ces communautés un bien économique (...) Quand elles restent sur leurs territoires, ce sont précisément elles qui les préservent le mieux. Cependant, en diverses parties du monde, elles font l'objet de pressions pour abandonner leurs terres afin de les laisser libres pour des projets d'extraction ainsi que pour des projets agricoles et de la pêche, qui ne prêtent pas attention à la dégradation de la nature et de la culture. »⁴ Cette déclaration de *Laudato Si'* reconnaît la souveraineté continue des peuples aborigènes d'Australie.

Le travail de *Jesuit Social Services* dans le Territoire du Nord a commencé en 2007 avec une invitation à travailler en collaboration avec le peuple *Arrernte* central et oriental, à Santa Teresa et à Alice Springs. Depuis, à l'invitation d'un certain nombre d'autres communautés et d'organisations contrôlées par des communautés aborigènes, notre travail a pris de l'ampleur et inclut maintenant les communautés *Atitjere* et *Engawala* à Plenty Highway et Tennant Creek. Notre travail en Australie centrale a mis l'accent sur le développement de la gouvernance et de l'offre de services de la part des communautés et des organisations avec qui nous travaillons. En soutenant les communautés locales autochtones pour qu'elles restent sur leurs terres, nous respectons leur droit à l'auto-détermination et à la vitalité de leur relation avec la terre.

En 2015, afin de mettre en place une réponse plus stratégique aux questions structurelles que nous avons identifiées dans la vie des gens sur le terrain, nous avons établi un service d'étude de programmes et nous assurons un service d'*advocacy* à Darwin. Au cours des quatre dernières années, nous avons développé un fort réseau de relations avec le gouvernement, les communautés et les autorités juridiques, et nous avons été de bons avocats pour des questions dans le champ de la justice des mineurs qui affectent sévèrement les jeunes autochtones.

Poursuivant notre engagement envers une justice réparatrice, le *Jesuit Social Services* a piloté au début 2017 le premier programme d'entretiens de groupe préalables à la sentence, pour la justice des mineurs du Territoire du Nord, à Darwin, Palmerston et Katherine. Suite au succès de ce projet pilote, nous travaillons avec d'autres organisations et avec le gouvernement pour promouvoir des pratiques réparatrices dans les régions de l'Australie centrale et du *Top End*. Dans tous nos programmes et actions d'*advocacy*, le développement de relations saines est au centre de notre approche.

L'impact dévastateur du changement climatique : sécheresses, érosion côtière, canicules, extinction d'espèces, feux de brousse, inondations massives et cyclones... tout cela augmente en fréquence et en intensité. Comme le souligne *Laudato Si'*, ce sont en premier les pauvres qui en ressentent les impacts : depuis ceux qui n'arrivent pas à trouver un abri ou à être évacués durant les périodes climatiques les plus intenses jusqu'à ceux qui vivent dans des logements inadéquats pendant les canicules. Pour les peuples indigènes qui doivent déjà faire face à la dépossession intergénérationnelle et au traumatisme qui y est associé, les changements climatiques menacent de multiplier la marginalisation et l'injustice préexistante.

⁴ *Laudato Si'*, n. 146

Alors que nous affrontons les conséquences de notre relation abusive avec la terre, il règne une certaine incertitude parmi les avocats, les militants et ceux qui conçoivent les projets politiques, pour envisager des futurs incertains et semer des graines de réponses éthiques. Il est difficile pour les structures actuelles dans lesquelles nous vivons de faire face à la complexité de la situation. La poursuite aveugle du profit aux dépens de la terre a affaibli la capacité du droit, de l'économie, de la sphère politique et de la société civile à répondre à la crise. « L'être humain et les choses ont cessé de se tendre amicalement la main pour entrer en opposition. De là, on en vient facilement à l'idée d'une croissance infinie ou illimitée, qui a enthousiasmé beaucoup d'économistes, de financiers et de technologues. Cela suppose le mensonge de la disponibilité infinie des biens de la planète, qui conduit à la 'presser' jusqu'aux limites et même au-delà des limites. »⁵

Le 'méchant' problème du changement climatique exige un élargissement de la notion de justice. L'écologie intégrale met l'accent sur le fait que la justice sociale et la justice écologique vont main dans la main. L'une ne peut pas exister sans l'autre. Les paradigmes de justice distributive et procédurale, sur lesquels on s'appuie depuis des années, se montrent incapables de protéger et de faire prospérer les communautés marginalisées et les écosystèmes vulnérables. L'écologie intégrale met fortement en lumière comment le droit et la justice deviennent nébuleux et illusoire lorsque l'on met seulement l'accent sur la justice sociale en négligeant notre maison commune, la Terre. Le changement climatique et la destruction écologique mettent des millions de vies en péril et entraînent des inégalités et des souffrances immenses tant pour les écosystèmes que les communautés humaines. Entendre le cri de la terre et le cri des pauvres comme un unique appel à la justice et à la guérison est l'un des plus importants défis de notre temps.

Le *Jesuit Social Services* s'engage avec des initiatives qui apportent une justice réparatrice au système de la justice criminelle. En même temps que d'aider directement la vie des personnes engagées dans le processus, notre travail comporte un plaidoyer (*advocacy*) pour assainir nos institutions de justice elles-mêmes. La professeure de droit Irene Watson, une autochtone, souligne que la loi possède une dimension spirituelle. L'écologie intégrale demande aussi que nos institutions, y compris le droit, soient saines et réparatrices. L'écologie intégrale ne demeure pas hors du champ des institutions de la politique et de la gouvernance : en Australie, cela signifie reconnaître substantiellement la validité du droit autochtone.

Des dialogues et des coalitions intéressantes émergent dans la lutte contre les conséquences des changements climatiques. La solidarité et le dialogue ouvert s'installe entre des communautés qui, auparavant, entretenaient peu de rapport. Un nombre croissant de scientifiques et de ceux qui travaillent du côté de l'adaptation aux impacts climatiques ou de leur mitigation se tournent vers les connaissances autochtones en quête de direction. Des groupes religieux organisent des manifestations en solidarité avec des clans dont les terres sont menacées par les grandes entreprises et des projets d'extraction minières non éthiques. Les valeurs communes de la protection du pays sont articulées et ouvertement exprimées. Les

⁵ *Laudato Si'*, n. 106

fermiers et les peuples autochtones locaux s'entraident pour réparer les dommages causés au réseau aquifère par des pratiques d'exploitation négligentes.

La reconnaissance et le respect de la profonde connexion spirituelle avec la terre et de la connaissance qu'en ont les autochtones mettent également les non-autochtones au défi de s'acquitter de leurs obligations. L'écologie intégrale nous demande à tous d'avancer dans une relation plus saine avec la terre tout en reconnaissant la profondeur de la connaissance et des lois autochtones. La présomption que les communautés autochtones seraient les seules cultures ayant autorité et légitimité pour protéger l'environnement pourrait entraîner une abdication de nos devoirs et de nos obligations de prendre soin de notre maison commune en tant que non-autochtones. Cela par la suite servirait à justifier que notre système légal et notre culture soient en quelque sorte exempts de l'interconnexion et n'auraient aucune responsabilité envers les relations écologiques. Nous vivons tous dans cette maison commune, et afin d'éviter une plus grande érosion des modes de vie autochtones et un plus grand dommage fait à la terre, l'écologie intégrale nous appelle à nous souvenir de ce que Wendell Berry exprimait brièvement : « La terre est tout ce que nous avons en commun ». Partout au monde il y a un besoin d'authenticité et d'une réconciliation substantielle, non seulement avec les peuples autochtones, mais avec la terre elle-même. L'écologie intégrale demande à toutes les cultures de prendre soin de la maison que nous partageons et d'arrêter de demander aux peuples autochtones de s'acquitter de cette responsabilité à notre place. Dans ce nouveau paradigme de justice, l'épanouissement de l'un est l'épanouissement de tous.

Conclusion

L'exploration du *Jesuit Social Services* de ce que la justice écologique et l'écologie intégrale signifient pour les programmes et l'*advocacy* ont élargi notre perspective. Cela implique des changements culturels, structurels et institutionnels, à mesure que nous approfondissons notre compréhension et notre pratique de l'inter-connectivité. Cela élargit la vision de notre travail auprès des plus marginalisés. Les liens entre le système de justice criminelle et la dépossession écologique deviennent plus clairs et nous développons d'autres façons d'être avec nos participants. L'espace pour cette relation avec nos frères et sœurs autochtones s'agrandit à mesure que notre compréhension de l'écologie intégrale s'approfondit. L'écologie intégrale apporte à la conversation avec les peuples autochtones une perspective et une façon d'être qui peut nous lier encore plus profondément quand nous travaillons pour la réconciliation avec notre maison commune. La base à la fois ontologique et légale, fortement interconnectée, du droit et de la culture autochtone se relie avec l'écologie intégrale. L'affaire Timber Creek semble un petit pas en avant dans le sens du travail que l'écologie intégrale exige de nous.

Original anglais
Traduction Christine Gautier



Sécretariat pour la Justice Sociale et l'Écologie

Borgo Santo Spirito, 4

00193 Rome

+39-06689 77380 (fax)

sjes@sjcuria.org